

The background of the cover is an abstract painting. It features a large yellow area at the top, a blue area in the middle, and a red circular shape on the left side. The painting has a textured, canvas-like appearance.

Dario Ergas

L'unité dans l'action

Traduction en français

La unidad en la acción

cadaqués

L'UNITÉ DANS L'ACTION

Dario Ergas

SOMMAIRE

L'unité dans l'action	6
• Introduction	9
- Histoire d'une question	9
- A qui sont destinés ces mots	10
- Forme et contenu	10
- Silb	12
- Remerciements	12
Première partie : L'illusion	14
• Chapitre I : Le non-sens	15
- Confusion du sens avec le désir	15
- La mécanique de la rêverie	17
- Le changement mental	19
- L'opportunité de l'époque	21
• Chapitre II : L'échec	23
- Un moment de liberté	23
- Le ressentiment	25
- La réconciliation	30
- L'échec de l'époque	32
• Chapitre III : L'action	35
- L'image mobilise le corps	35
- L'origine de l'action	38
- La réflexion de la conscience	42
- La direction vers l'être humain	45
- La direction vers la transcendance	49

• Chapitre IV : Le regard intérieur	51
- Le moi est une représentation de la conscience	51
- Le regard intérieur et sa distance par rapport au moi	52
- Un nouveau niveau de conscience	55
- L'éveil du regard intérieur	56
Deuxième partie : L'unité intérieure	58
• Chapitre I : La mort	59
- Le regard de la mort	59
- Le désir d'immortalité	61
- La racine de la souffrance	63
• Chapitre II : Le changement	64
- Les expériences de changement	64
- Me cherchant « moi-même »	66
- La direction du changement	68
- Un léger déplacement des croyances	70
• Chapitre III : La conscience de l'unité	72
- La force de la nécessité	72
- La reconnaissance de l'unité	73
- L'unité est le sens	74
• Chapitre IV : L'unité dans les autres	76
- L'action est la clé de la communication	76
- La croissance de l'unité intérieure	77
- L'humain est un processus de libération	80

Troisième partie : Le projet humain	82
• Chapitre I : L'action révolutionnaire	83
- La chute des civilisations	83
- L'humain comme expression de la liberté	85
- L'intervention intentionnelle dans l'histoire	88
- L'action révolutionnaire est simultanée	90
• Chapitre II : La première civilisation planétaire	94
- La rencontre des cultures	94
- Une nouvelle découverte : L'être humain	96
- La révolution du vide	98
- La nation humaine universelle	101
• Chapitre III : La révélation de l'être	104
- Un renouvellement spirituel	104
- L'extériorisation de l'expérience	108
- Une interprétation évolutive	110
- Le sentiment religieux	112
• Chapitre IV : L'amplification de la conscience et la société libertaire	119
- L'action d'ensemble	119
- Le problème commun	122
- Toute fin est un début	124
- La construction de l'histoire	126
Épilogue : L'éveil de l'humanité	130

L'UNITÉ DANS L'ACTION

Il y a plus de deux ans déjà que mon père est mort. J'ai pu parler de sa mort à Silo et lui raconter comment peu après son départ mon cœur était empli d'une gratitude telle qu'il m'était impossible de l'expliquer. Il m'a répondu qu'il était sûr qu'il poursuivait son processus dans la meilleure direction.

Quelques mois plus tard Silo mourut à son tour. Je n'ai raconté à personne combien de fois dans la vie mon cœur s'est empli de cette gratitude et comment, après sa mort, chaque partie de son enseignement se clarifie dans ma compréhension.

A toi lecteur je transmets ce sentiment.

Préface

J'ai commencé à lire les pages de cet écrit en tâchant de suivre le fil conducteur indiqué par l'auteur dans le prologue, mais j'ai aussitôt oublié mon dessein : incitée par le texte, je m'immergeais dans l'inévitable comparaison entre ses propositions et mes propres expériences.

Dario Ergas nous prend par la main et nous accompagne sur les sentiers du monde intérieur, illuminant cette réalité que notre regard, capturé par l'appel du monde extérieur, ignore ou dévalorise. Ainsi, comme au cours d'une longue promenade dans une citée inconnue, où le regard se pose sur les différents éléments, découvrant l'architecture, les passages sombres, les escaliers escarpés, les rues arborées, les monuments du passé, les jardins riants, illuminés par le soleil, le monde intérieur s'ouvre et nous montre une richesse insoupçonnée de détails.

Il est impossible de ne pas se reconnaître dans une grande partie des descriptions minutieuses des situations de la vie. Les illusions, stimulées par le désir, la mécanique des rêveries, les échecs, les peurs, les ressentiments, avec leur charge de culpabilité et de vengeance, la réconciliation, la liberté, l'action humaine et le futur qui la mobilise, la quête du bonheur, l'irruption d'expériences qui transcendent la temporalité et la spatialité quotidiennes, tout est écrit dans un style direct et précis.

Durant tout le développement, l'enseignement de Silo apparaît en transparence, un enseignement qui a inspiré la trajectoire d'Ergas, qui l'a soutenu dans son voyage vital, dans ses découvertes, sur un chemin qui ne connaît pas de but définitif, qui va vers le dépassement de toute limite, vers la réalisation des potentialités de l'être humain, sa capacité évolutive intrinsèque, un chemin que l'on reconnaît dans la séquence de ses livres. C'est le chemin de l'homme nouveau qui, laissant derrière lui les grands échecs, les guerres et les violences du jeune siècle, cherche d'autres voies et, malgré les difficultés, une nouvelle spiritualité a commencé à s'installer dans son cœur, une spiritualité qui le pousse – à travers la

férocity et les contradictions du monde actuel – vers de nouveaux buts de liberté et d'évolution.

L'axe central de cette nouvelle réflexion de Dario Ergas est l'action, avec sa capacité à amplifier la cohérence intérieure, ses conséquences pour autrui, la rétro-alimentation que recueille celui qui agit, en synthèse, la croissance qui découle des actions mises en marche. Et c'est précisément l'action, porteuse potentielle de ce registre « d'unité », qui est la clé pour accéder au Sens, pour découvrir l'essence de l'autre dans la réalisation du Sens, pour entreprendre un processus de libération qui dépasse l'individu, qui devient un projet humain, qui aspire à un renouveau spirituel et, en définitive, à la construction de la Nation Humaine Universelle.

Je ne saurais définir le genre littéraire de ce livre ; il ne s'agit certainement pas d'un livre qui laisse le lecteur tranquille, confortablement installé, en pantoufles, dans son fauteuil. C'est un « livre stimulus » : il ouvre de nouvelles perspectives, pose de nombreuses questions, évoque des aspirations secrètes de la profondeur de tout être humain. Je suis sûre que les lecteurs seront nombreux à répondre à ces stimuli, à réfléchir sur leur propre existence, à se lever du fauteuil pour s'unir au grand projet humain avec une plus grande conscience.

Loredana Cici¹

1 Avocate, essayiste sur les thèmes de démocratie directe et de responsabilité politique, elle a présidé pendant plusieurs années l'Internationale Humaniste, fondée en 1989 à Florence. Elle participe actuellement au Parc d'Études et de Réflexion d'Attigliano en Italie, d'où elle approfondit et diffuse le Message de Silo.

Introduction

Histoire d'une question

Je débute ici la troisième étude sur le sens de la vie. Presque vingt ans se sont écoulés depuis mon essai appelé *Les états obscurs de la conscience*, qui sera édité en tant que livre sous le nom *Le sens du non sens*, et six ans depuis que fut publié *Le regard du sens*.

La première étude avait l'objectif clair d'aider au dépassement du ressentiment. Trouver les moments les plus douloureux et le moyen de nous détacher d'eux, pour aller vers l'espérance et la réconciliation. Considérer la souffrance comme l'indicateur d'une erreur psychologique fût peut-être le plus significatif : Si je souffre c'est que je me trompe sur quelque chose ; et à partir de là chercher le chemin de la réconciliation.

La deuxième étude relate la rencontre avec une expérience transcendante, établissant un dialogue pour que le lecteur reconnaisse en lui ce type de vécu. On y revoit les thèmes essentiels de la vie et les topiques les plus conflictuels, les éclairant avec l'optique du Sens.

La troisième étude à peine terminée et m'apprêtant à faire les dernières retouches, je me demande de quoi elle traite. J'essaie de montrer que, si effectivement l'expérience de communication avec la profondeur de la conscience est la réponse à la question du sens, elle n'est pas suffisante puisque cette expérience se perd très facilement dans l'oubli. Les expériences révélatrices de l'être transcendant doivent se traduire par une construction, dont la conséquence est la croissance de cette expérience en soi-même et sa reconnaissance chez les autres. L'expérience du contact avec la totalité est expérimentée comme « unité ». Dans ce travail, il est exposé que le sens de la vie est de faire grandir l'unité intérieure, en compagnie d'autres, et cette direction est la base pour une transformation personnelle, sociale et humaine.

A qui sont destinés ces mots

Ma tentative de communication ne va pas intéresser tout le monde. Mais, si tu cherches, sans savoir quoi exactement, ou si tu es lassé d'explications qui ne mènent nulle part, si tu as besoin de comparer ce que tu vis, si tu étouffes dans les modèles comportementaux, si tu ne sais plus à quoi imputer ce qui t'arrive, j'aimerais que tu parcoures le texte, pour voir si certaines phrases coïncident avec quelque chose en toi.

Pour ceux qui sont perdus ou ne savent pas qui ils sont, et la question revient encore et encore, malgré le succès ou à cause de son manque, malgré ce qu'ils ont ou ne parviennent pas à posséder. Pour ceux qui ont besoin d'un ami dans la solitude. Pour toi, si tu décides de m'accompagner dans ces lignes.

Si tu es fatigué ou confus et que tu veux t'envoler ; si tu te méfies de toutes les causes et que, même ainsi, tu insistes pour embrasser les plus nobles ; si tu considères le changement social comme un projet impossible, mais que tu gardes l'espoir de trouver le chemin qui le permette. Cet écrit est incapable de révéler le sens de ta vie mais peut-être peut-il t'aider à découvrir quelque chose qui est déjà en toi et qui cherche à se faire jour.

Je vais essayer d'extraire les réponses sédimentées durant ces années, l'une d'elle pourrait être utile. C'est le relais de l'histoire, chaque génération tend sa main à la suivante, espérant réaliser dans le futur ce qui l'impulse.

Forme et contenu

Je l'ai divisé en trois parties. La première, pour mettre en évidence la confusion qui existe entre le véritable sens de la vie et les rêveries ou désirs qui nous meuvent au quotidien, en profitant pour mettre en garde sur le ressentiment et la vengeance, déviations qui éloignent de la recherche transcendante. Bien qu'il s'agisse de thèmes traités dans des écrits antérieurs, ils sont revus en donnant des outils pour parvenir à la réconciliation. Puis, des critères sont donnés, permettant de reconnaître les moments dans lesquels nous avons été touchés par l'expérience révélatrice d'une vérité transcendante. On prétend conclure qu'elle est assez commune, à la portée de

n'importe quel être humain, et qu'elle se loge dans la propre intériorité. Différentes voies sont énumérées où cette nouvelle réalité est présentée, allant de l'échec des illusions, des moments de danger vital, jusqu'à des procédés de contact direct avec la Force ou l'énergie psychophysique. Une théorie de l'action est exposée, qui sera le point d'appui pour justifier la croissance de l'unité intérieure en tant que sens de la vie. Finalement, le phénomène de l'intériorisation du regard est étudié, produit par les expériences totalisatrices ou les actions de valeur. La découverte du regard intérieur nous met face à l'amplification possible de la conscience et à un changement progressif des croyances fondamentales qui nous soutiennent.

Dans la deuxième partie de l'écrit, je tente de démontrer que la réalisation de l'unité intérieure est le sens de la vie. Il est possible de prendre contact avec elle, au travers des expériences d'approche de la profondeur de soi-même, mais l'action dans le monde est ce qui permet de la reconnaître et de la faire grandir. Le mode d'action qui accroît l'unité intérieure, amplifie aussi la réflexion de la conscience et réveille le regard intérieur. Ceci est expérimenté comme la naissance d'un centre intérieur, séparé du moi habituel, qui a pour effet d'affaiblir la croyance en la mort et de faire croître le sentiment du transcendant.

Dans la dernière section, un projet de changement humain est proposé. Un changement vers un être humain plus conscient, plus heureux et non-violent, capable de projeter une société universelle et libertaire. La conjoncture historique, caractérisée par la rencontre des cultures et la crise des croyances fondamentales dans chacune d'elles, crée l'environnement pour le contact en masse avec les expériences révélatrices du sens. Ceci animera l'action transformatrice du monde, mais dans quelle direction ? S'il était possible d'installer, dans le paysage social planétaire, l'idéal d'une nation humaine universelle, cela pourrait orienter les générations à venir qui changeraient le monde. La force psychosociale qui est en train d'émerger, modifiera les institutions politiques et religieuses actuelles. Ceci pourrait signifier une croissance personnelle, sociale et spirituelle dans notre histoire. Peut-être est-il possible pour une conscience lucide de dessiner un plan, transcendant les générations, qui conduise à une société qui accueillerait et renforcerait tout être humain sur Terre.

Silo

L'impulsion initiale pour écrire ce document fut la mort de Silo. Le maître qui m'a enseigné les choses de l'esprit et dont la doctrine m'a abreuvé depuis ma jeunesse. Le souvenir d'un échange de courrier avec lui s'est imposé à moi, comme une tâche en suspend qui, je l'espère, sera achevée une fois cette petite œuvre publiée. Il me suggérait d'aborder le sujet une troisième fois, en m'efforçant de rendre très clair ce que j'essaie de dire.

Il est difficile d'exprimer la valeur que j'attribue à la pensée de Silo. Pendant que j'écris, j'ai souvent l'impression de plagier ses idées et d'autres fois je crois que je les déforme. Je m'appuie aussi sur ses descriptions pour justifier certaines de mes pensées, avec lesquelles il ne serait pas obligatoirement d'accord. Il est clair que sa présence dans ma vie poursuit son intégration et que ce processus n'est pas parvenu à son terme. Il sera continuellement mentionné au long de ces pages, dans les notes de bas de page ou dans les expériences vécues, qui renforcent certains des concepts que j'exprime. Je mets ceci en lumière, avec le sentiment d'un disciple responsable, pour signaler l'influence qu'a eu son maître et pour inciter à prendre un contact direct avec son œuvre, excusant ainsi les déformations qui peuvent s'infiltrer dans mon discours. Dans tous les cas, la proximité pendant une bonne partie de ma vie avec ce grand mystique, me pousse à témoigner pour que d'autres bénéficient de son enseignement.

Il convient peut-être d'encadrer cet essai comme une interprétation de son message, à la lumière des ébauches de sa théorie de la conscience et de l'action.

Remerciements

Plusieurs amis ont relu le texte, certains avec beaucoup de soin. Je l'ai également soumis au jugement de ma famille, de mes enfants et de ma compagne. Chacune de leurs observations a rendu nécessaire la réécriture de certains chapitres et l'épuration du texte, jusqu'à ce qu'il soit prêt à être livré.

Je veux remercier du fond du cœur ceux qui ont lu ces brouillons, ont fait des commentaires, ont exprimé des critiques ou laissé un mot d'encouragement pour que je poursuive, y compris ceux qui l'ont lu et ont gardé le silence pour ne pas

affecter l'impulsion qui me guidait. Transmettre à mes amis traducteurs le sentiment de dépossession que produit par la vision des textes dans une langue étrangère. Finalement, ces essais sont une œuvre collective, où nombreux sont ceux qui font leur part pour apporter quelque chose qui peut être utile à d'autres. Je me joins à vous tous dans les lignes intemporelles de ce paragraphe.

Première partie : **L'ILLUSION**

La vie consiste à courir après les rêveries, croyant que le sens est de les atteindre. Si j'obtiens ce que je veux, j'espère baigner dans le bonheur. Ceci se répète jusqu'à ma désillusion et mon échec. Jour après jour, je confonds le sens avec mon désir. Il me remplit provisoirement et lorsque je découvre qu'il n'est pas ma véritable recherche, un nouveau rêve naît à sa place.

L'action perdue parmi mes désirs attire la souffrance et s'avilit dans le ressentiment, la culpabilité et la vengeance.

L'échec est ce que je crains le plus, mais lui seul ébranle comme une douche froide, secoue les illusions et pourvoit un moment de liberté. La roue du temps tourne jusqu'à ce que la mort la retienne. Je cache ma frustration pour ne pas avoir à accepter combien j'ai peur. En la reconnaissant, quelque chose s'unit à nouveau et ma vie, ivre d'espoirs, retrouve son destin.

Il existe un autre niveau mental, où les rêveries ne m'hypnotisent ni ne me possèdent. Il est possible d'agir sans s'épuiser dans la satisfaction des illusions mais en générant une forte unité intérieure. Alors le regard s'intériorise, se sépare du moi et je rencontre l'expérience du sens. Il élève le désir, illumine le mental et inspire mon action.

Le milieu social m'influence. J'appelle « vérité » mes croyances, comme si elles étaient la réalité. Lorsque l'époque périt, les événements me semblent (in)croyables et s'ouvre la possibilité du changement humain.

Chapitre I :

Le non-sens

Confusion du sens avec le désir. La mécanique de la rêverie. Le changement mental. L'opportunité de l'époque.

Confusion du sens avec le désir

Je veux quelque chose en permanence, je suis une inépuisable source d'envies. Cela, ce que je veux, est le « désir ». Je désire constamment quelque chose, je ne peux pas l'éviter, une situation, un amour, la paix mondiale, la gloire, le sexe, le contrôle, l'amitié. Il peut s'agir de désirs de différentes qualités, plus élevés ou plus grossiers, mais ce sont toujours des désirs.

Ils orientent mes pensées, mes recherches, mes sentiments et mes actions. Ils sont à la racine de ce que je fais, sans que je m'en rende compte. Je suis conscient de l'action que je réalise, mais je ne suis pas toujours conscient qu'elle est impulsée par un désir.

Souvent je rêve éveillé, je me raconte toute une histoire afin d'obtenir ce que je veux. Ces histoires ou rêves éveillés sont mes « rêveries ». Par exemple, perturbé par une femme qui ne m'a pas remarqué, je divague, marchant sous une pluie qui tombe sur un désert fleuri, où une silhouette s'approche : c'est elle. Je cueille une fleur et la lui donne, je vois comme elle s'éloigne parmi les dunes... soudain je bouscule quelqu'un et, pendant que je présente des excuses, la rencontre avec la jeune fille s'évanouit dans le sable. Le moteur des rêveries, de ces histoires que je me raconte en rêvant tout éveillé, sont les désirs. Ils sont à la base de la rêverie et de l'action.

La vie quotidienne consiste à essayer de réaliser les rêveries, et ce qui me trompe c'est qu'en courant après elles j'expérimente du sens. Mais lorsque je les réalise ou que je suis frustré, je n'ai plus cette sensation. Je la retrouverai plus tard, quand une nouvelle illusion occupera ma conscience.

Alors ce que j'appelle habituellement « sens de la vie » est seulement un caprice, qui prend possession de moi et me guide jusqu'à sa réalisation. Si tu me demande si mon sens est de conquérir une femme ou d'obtenir de la reconnaissance au travail, je te répondrai non, c'est beaucoup plus, mais tant que je courrai après mes conquêtes je me sentirai en accord. Je peux toujours désirer davantage, remplacer une rêverie par une autre et ainsi occuper ma vie, sans atteindre sa signification.

Le désir possède la conscience, prend le pouvoir sur elle. Quand je dors, je ne peux pas dire qu'un rêve ne me plaît pas et le changer à volonté, il se déroule indépendamment de moi. Lorsque je suis réveillé, les désirs opèrent de façon similaire : ils possèdent ma conscience, et ma volonté ne peut ni les changer, ni les annuler. De même que nous ignorons que nous rêvons, nous ne savons pas non plus lorsque nous agissons que nous sommes impulsés par les rêveries. C'est comme si la volonté était un peu endormie même lorsque nous sommes réveillés.

Nous ne pouvons l'empêcher. C'est une caractéristique de la veille ordinaire : une rêverie oriente toujours l'action. Je peux en avoir conscience, mais, en général, je suis guidé par elle sans en avoir la moindre connaissance. Je suis son prisonnier pour obtenir ce que je convoite, et c'est cela que j'expérimente comme sens de la vie.

Cette sensation de sens est, par conséquent, trompeuse et elle se maintient tant que la rêverie m'aspire. Elle m'apporte seulement un sens passager alors que j'essaie de l'accomplir dans le monde. Ce n'est pas le véritable sens de la vie, mais je le confonds avec lui. C'est un faux sens : quand il s'épuise ma vie se retrouve vide, jusqu'à ce qu'à nouveau elle soit possédée par la prochaine image.

Le problème n'est pas dans le désir, mais dans la confusion avec le sens. C'est pour cela que je ne peux l'éliminer et si je le réprime, en bloquant mes émotions, il me produira de sévères problèmes, beaucoup plus compliqués. La tentative de les juguler, en allant même jusqu'à l'extrémité de torturer son propre corps, a servi à prouver que c'est impossible. Cette impulsion fait partie de la conscience et, même si l'on réduit au minimum les nécessités du corps, le moteur vers le monde reste le désir. Il ne sert à rien non plus de lui donner libre cours : même lorsque je surmonte

mes inhibitions et mes hontes, l'ambition est un puits sans fond, et en tentant de la rassasier grandit ma cupidité, la méfiance, la jalousie et en définitive la contradiction.

Cette poursuite du désir, confondu avec le sens de la vie, produit différents problèmes que l'on peut synthétiser par le fait que je souffre, je suis mal dans ma vie. Je ne le mets pas en relation avec les rêveries mais, dans cette mécanique de la conscience et dans cette aptitude du désir à nous donner la sensation de sens, se trouve la racine de l'infortune. Les rêveries m'orientent, elles sont mon sens, c'est ce que je veux, je ne peux éviter leur existence ; mais je peux être prévenu de leur pouvoir hypnotique et reconnaître, au-delà d'elles, l'impulsion transcendante de la vie.

Dès le début de son enseignement, Silo mit l'accent sur la différence entre douleur et souffrance. La douleur peut être surmontée par l'avancée de la science et par la distribution des richesses. Mais la souffrance de la conscience, attrapée par la convoitise, croyant qu'il s'agit de son sens, ne se surmonte pas avec la justice sociale, ni avec l'avancée scientifique. Sortir de cette mécanique requiert quelque chose de nouveau à l'intérieur de l'être humain, un changement dans sa propre conscience.

Ce changement humain est-il possible ? C'est tout le sujet.

Tout comme je m'éveille d'un rêve qui semblait tellement réel, je peux également m'éveiller de la suggestion du désir pendant la veille. D'autres états de plus grande puissance énergétique sont possibles, dans lesquels je suis capable de savoir que ce qui me meut est la convoitise et me soustraire à son sortilège. En prenant conscience de ce mécanisme psychique, les désirs perdent leur pouvoir hypnotique et je gagne en liberté.

La mécanique de la rêverie

Derrière chacune de mes angoisses, anxiétés, dépressions, sentiments de culpabilité, ressentiments ou n'importe quelle forme de douleur mentale, se trouve la rêverie. Je la trouverai toujours à la racine de ma souffrance. Chaque fois que je suis mal dans ma vie, je me demande : Quelle est la rêverie qui me retient captif ? Ce n'est pas évident, mais dans l'effort même d'être sincère avec moi-même je la piste. La seule chose qui peut me libérer de l'infortune est de trouver la racine qui la produit et

c'est, sans le moindre doute, une rêverie. Sa séduction est très forte et me fait ressentir n'importe quel désir comme une nécessité. Je redoute de ne pas l'obtenir et si je n'y parviens pas je perdrai le bonheur.

La peur de ne pas atteindre ce que je veux s'empare de moi et, pour l'éviter, je forcerai tout dans le but d'acquérir ce qui est si précieux et qui m'échappe. Ce forçage est la violence. La violence est la conséquence de la mécanique de la rêverie : elle se déchaîne parce que je confonds mes appétences avec le sens. La pression pour atteindre mes buts s'accumule et cette violence intérieure se projette sur le monde, qui la renvoie amplifiée.

La fascination de la rêverie est telle que nous sommes disposés à tout pour l'obtenir. Je peux forcer n'importe quoi pour la concrétiser. Je ne vais jeter personne du haut d'un ravin, mais je vais le bousculer un peu pour le pousser de côté, je vais glisser un commentaire peu encourageant pour ternir son image, je vais pousser des personnes à faire des choses qu'elles ne veulent pas faire, je vais cacher des informations, pour manipuler la situation à mon avantage, enfin, de nombreuses conduites de ce style vont m'entraîner peu à peu dans des situations de violence qui finiront par échapper à mon contrôle.

La rêverie et la peur sont les deux faces d'une même structure et sont les composantes de la souffrance. Quand la peur devient insupportable, je détourne le regard d'elle et je m'abrutis avec la rêverie, je me perds dans le plaisir de l'imaginer, mais cette angoisse reste là. Pour ne pas sentir la panique de ne pouvoir accomplir ce que je veux, j'endors le regard, en le saoulant dans la consommation.

La souffrance est une douleur mentale que j'expérimente comme contradiction, ressentiment et violence intérieure. Confondre la satisfaction de mes désirs avec le sens de la vie en est la racine. Il n'y a pas de problème avec le désir, la conscience s'appuie toujours sur un désir pour affronter le monde, mais la croyance que cela va m'apporter le bonheur est la cause de la souffrance.

Les rêveries remplissent une importante fonction dans le psychisme. Toutes mes nécessités sont traduites en elles, et grâce à elles l'action s'oriente pour les résoudre. C'est un mécanisme de compensation des déséquilibres de la conscience : il l'impulse dans le monde d'où il obtient ce qui lui manque. La souffrance est

générée par le fait d'être assujéti à ce que je veux et de se sentir effrayé de ne pas l'avoir, et cela, ce que je veux, n'est pas la substance de ma vie ! Grâce à cette mécanique, la conscience s'exprime dans le monde extérieur mais ce n'est pas son fondement.

Mes rêveries sont utiles, sans elles je ne peux pas agir, elles ne sont pas le problème, mais elles ont capturé ma conscience et lui font croire que leur argument est essentiel. Quand elles perdent leur pouvoir hypnotique sur moi, une autre apparaît immédiatement et je suis de nouveau entraîné dans le tourbillon de mes envies.

Ceci est la mécanique qui me domine. Ces tours et détours, qui remplacent une rêverie par une autre, sont le non-sens de la vie. Un cercle vicieux où l'on ne peut rien faire d'autre que souffrir, sans liberté pour se mouvoir autrement².

Le changement mental

Tant que je suis sous l'influence de la rêverie, la question quant au sens de ma vie n'est pas véritable, elle n'a pas la charge de la nécessité. Je ne peux tout simplement pas chercher quelque chose si je crois que je l'ai déjà, la priorité sera toujours celle qui m'éblouit. Quand j'échoue, c'est-à-dire quand je perds mes illusions, je récupère ma liberté et je peux me questionner avec plus de sincérité. Ce fonctionnement, à la poursuite de mes espoirs, me forçant moi-même et d'autres pour les atteindre, est habituel. Il s'agit d'un mouvement propre à la veille et il est indépendant de la noblesse de mes objectifs. Je peux faire tous types de thérapies pour ne pas être aussi gourmand, pour me satisfaire avec moins, accepter mes limitations,

2 Déjà en 566 av. JC, Bouddha avertissait sur le désir, en tant qu'origine de la souffrance, et sur la possibilité de libération par l'atteinte de l'état de Nirvana. Rappelons ses quatre nobles vérités. 1°) Le constat de la souffrance : Le mal consiste en la souffrance qui est un fait universel. 2°) L'origine ou la cause de la souffrance est l'ambition ou le désir : Le désir consiste en une sollicitation précipitée du mental, un désir ardent envers ce que nous voulons avoir ou voulons être, ou éviter ce que nous ressentons comme aversion. 3°) Guérison de la souffrance : Il existe un état qui nous libère de la souffrance et dans lequel nous jouissons de la paix, c'est le Nirvana. 4°) C'est le chemin pour parvenir au Nirvana, appelé « le sentier octuple ». 2500 ans après, Silo, dans sa première harangue publique, « La guérison de la souffrance », établit la différence entre douleur physique et souffrance mentale, précisant sa racine dans la peur de ne pas satisfaire le désir, générant la violence intérieure qui se transfère au monde social comme violence physique, économique, raciale, religieuse et psychologique. Il proposera aussi un chemin d'expérience pour avancer depuis le non-sens vers le sens et la plénitude.

reconnaître mes frustrations, modérer mon comportement, mais aucune d'elles n'empêchera la roue du désir et de la souffrance de continuer de tourner.

Si je révise la vie de tous les jours passés à courir derrière ces faux sens, je ne me sens pas noyé dans la souffrance en permanence. Il en est ainsi, car j'ai réussi à détourner le regard du non-sens et, ainsi, j'ai anesthésié mon angoisse. Je suis distrait par mon illusion, captivé par ma rêverie, laquelle va s'exacerbant pour m'empêcher de sentir le vide qui m'enveloppe. L'anxiété augmente, il est de plus en plus difficile de détourner le regard et de fuir ce qui est douloureux, maintenant j'ai besoin de m'abrutir avec quelque chose, un spectacle, un voyage, une chimie quelconque pour éloigner le néant qui me consume de l'intérieur.

Un autre niveau de conscience est possible, où les rêveries n'ont pas ce puissant pouvoir d'être confondues avec le sens de la vie. Un état de plus grande lucidité, de plus grande énergie et de plus grande disponibilité de mes mécanismes mentaux. Pourquoi voudrais-je un autre état de conscience moins dépendant des désirs ? Je m'arrête sur cette question. En moi cohabitent deux réponses, d'un côté j'ai besoin de m'éloigner de la souffrance, de convertir la vie en un sens véritable et transcendant, et d'un autre côté je veux à tout prix réaliser mes rêveries.

Si à un moment quelconque j'ai reconnu un nouvel état, accédant à une autre situation mentale, percevant une certaine liberté quant à mes rêveries, une énergie et une puissance plus grandes pour agir, une augmentation de l'inspiration et de la joie, très vite je suis devenu prétentieux. Au moment où je crois avoir atteint l'état d'éveil, où tout me semble évident et transparent, un sentiment de revanche s'infiltré en moi et je me sens capable, enfin maintenant, de satisfaire ce que j'aspirais à posséder, et immédiatement la lumière s'échappe et je suis à nouveau dans la ruelle grise, avec un vague souvenir de quelque chose d'extraordinaire auquel je n'ai plus accès. Alors, quand je m'envole, que je sors du non-sens et que j'entrevois des états élevés de conscience, là aussi je peux être piégé par la rêverie et cela me précipite à nouveau à la veille quotidienne.

Je remarque deux directions mentales qui s'ouvrent face à la possibilité du changement humain : m'éveiller de la rêverie et diriger ma vie vers un sens profond, ou insister pour atteindre les buts illusoire. Les deux directions mentales cohabitent en moi et la seconde me ramènera encore et encore à la marée du non-sens.

Je ne vois pas d'autre sortie à la situation de souffrance et de violence que le changement mental. Il ne s'agit pas d'un problème personnel de désadaptation, il s'agit de la décision de produire un changement qualitatif dans l'état de la conscience. Un réveil de l'illusion et une rencontre avec un sens véritable.

L'opportunité de l'époque

Il y a certaines caractéristiques à cette époque, très encourageantes, et elles font supposer que des conditions pourraient être générées pour un saut qualitatif du type d'être humain. Ce champ, réservé dans d'autres étapes à des individus très spéciaux et doués, pourrait être aujourd'hui à la portée de quiconque s'y intéresse, précisément à cause des conditions de mondialisation, d'inter-connectivité et d'accélération historique.

La mondialisation est en train de produire la rencontre de toutes les cultures dans chaque coin de la planète. L'échange de cette diversité enrichi mais il génère aussi une crise d'identité, du fait de la relativisation des croyances enracinées depuis des millénaires. D'autre part, l'inter-connectivité instantanée sur l'ensemble du globe dépasse les murs, les barrières, les frontières, et rapproche la sensation de ce qui est commun ou universel. Enfin, l'accélération actuelle consomme rapidement les rêveries qui nous servent de fondement et qui doivent être remplacées de plus en plus rapidement. Tout sens provisoire fourni par l'époque se trouve frustré dans des délais de plus en plus courts. Je suis confronté à la désillusion permanente.

Ces trois facteurs, mondialisation, inter-connectivité et accélération, mettent à l'épreuve le circuit nerveux et nous ne manquons pas de symptômes d'explosion psychique. L'augmentation progressive de dépressions, de paniques, de suicides, d'angoisses, d'anxiétés, de tueries de masse, de débordements violents des populations, répond à cette mécanique de la rêverie qui ne résiste pas à la vitesse du monde d'aujourd'hui. Le cerveau de la population est chimiquement contrôlé pour freiner ces symptômes. Cette toxicomanie, induite par la pharmacologie officielle dès le plus jeune âge, ne semble pas endiguer ce fléau mais semble bien l'augmenter. Personne ne doute que nous vivons des temps nouveaux mais il est très difficile de mesurer à quel point ils le sont.

Toute notre formation, tout ce que nous avons appris est complètement dépassé dans le monde qui change à des vitesses insaisissables. Nous ne pourrons pas le ralentir. C'est une crise de croissance. Nous créons un monde complexe et la conscience requiert une plus haute qualité pour répondre à cette nouvelle situation.

Chapitre II :

L'échec

Un moment de liberté. Le ressentiment. La réconciliation. L'échec de l'époque.

Un moment de liberté

Une de ces sales journées, je me rends compte que tout ce pour quoi j'ai lutté et que j'ai traité avec le plus grand soin, la raison pour laquelle je me suis levé tous les matins, le plus précieux de ma vie, n'existe plus, il a fait naufrage.

Même en forçant, je n'aurai plus jamais ce que je croyais pouvoir me rendre heureux. Je ne savais même pas à quel point c'était important jusqu'au moment où je l'ai perdu. Maintenant je l'ai perdu et pour toujours. Je peux avoir du ressentiment envers les coupables de ma déroute ou comprendre comment la fantaisie m'avait engourdi et avait faussé la réalité pour anesthésier mon non-sens. Une de ces sales journées, je prends conscience que ce qui m'était si précieux s'est envolé et que jamais je ne le récupérerai.

J'ai été trompé par une rêverie et si je ne le reconnais pas je tomberai dans le ressentiment. Si quelque chose échoue je cherche un coupable. Sans m'en rendre compte je suis possédé par le désir et je poursuis un mirage. Les difficultés pour l'atteindre ont toujours des coupables, y compris moi-même. Je dis que je ne rends personne responsable de ce qui est arrivé, mais ce n'ai pas une vérité intérieure. Ainsi naît le ressentiment. Quelqu'un m'a volé le bonheur en m'empêchant de réaliser ma rêverie. Maintenant je voudrais qu'on lui fasse ce qu'il m'a fait.

Grâce à l'échec je peux me libérer du pouvoir de la rêverie car, en se brisant, son sortilège me délie de l'enchantement. Si je ne me laisse pas gagner par la colère, je reste suspendu dans le champ ouvert de la liberté.

L'échec est le destin de toute rêverie. Tout finira toujours en crise d'échec. Même lorsque j'atteindrai mon objectif je n'obtiendrai jamais la plénitude. Je proclame mes triomphes à voix haute mais l'admiration des autres ne calmera

jamais mon angoisse. Si rien ne réussit et que je suis un perdant, ce sera dû au fait que la rêverie baigne de sa fantaisie toute chose que j'entreprends et non pas nécessairement à l'inefficacité de mon action.

L'échec est la rencontre avec une vérité intérieure. Je ne peux retenir ce qui jusqu'à présent a été le centre de ma vie. Mes mains s'accrochent comme des serres à cette chose si importante mais elle m'échappe. Si je la laisse partir, cette acceptation de moi-même me calmera.

L'échec est un moment de repos. Personne ne sait rien de mes peurs intimes, je les cache avec tous les trucs possibles jusqu'à l'épuisement. Je ne suis pas celui que je croyais, je l'admets et je me repose.

L'échec est un moment d'éveil. Pendant que je cours après ce que je crois être mes nécessités, arrive un événement qui me frappe avec autant de force que si je m'écrasais contre un mur. Je m'aperçois que ce qui semblait vital est sans importance. Je m'éveille de l'illusion et même si je continue de la suivre, je le ferai avec une certaine distance, comme si je jouais, sachant qu'elle est superflue.

L'échec est un moment de liberté. La rêverie me possède et me convainc de tout faire pour l'atteindre. Peu importe qui je dois écraser et ainsi je vais m'enchaînant. Comme un mensonge qui va grandissant parce qu'on y ajoute d'avantage de mensonges pour ne pas être découvert. Comme le mirage auquel je ne peux jamais arriver alors que chaque pas m'enfonce davantage dans le désert. Ainsi, chaque action me noie dans la contradiction. J'échoue et l'énorme solitude s'ouvre face à moi, mais elle ne me fait pas peur et, par moment, je l'appelle liberté.

L'échec peut arriver par accident. Si on m'abandonne, qu'on m'expulse ou que l'intrusion de la mort interrompt mes déambulations, je découvre que mes préoccupations et problèmes antérieurs à sa survenue n'avaient aucune importance, je m'angoissais pour des mesquineries, « j'étais heureux et je ne le savais pas »³

3 « Je suis le mort. Je suis mort, tu es vivant. Mort, toi ? - tu m'en diras tant -. Pourtant je peux te toucher, te voir et t'entendre. Oui, mais je suis mort. Je me levais le matin, comme toi, j'allumais la radio, comme toi, je savourais un café, comme toi, je regardais distrait les premiers nuages dans le ciel, et j'emmenai mon fils au parc, et je ne savais pas que j'étais heureux, que j'étais vivant. Je ne le savais pas comme toi tu ne le sais pas, comme ne le savent pas tant de gens qui ne foulent pas avec plaisir les premières feuilles d'automne, qui ne s'arrêtent pas pour regarder les

L'échec est cyclique. La rêverie naît, se développe et meure. Fatalement je perdrai mon intérêt pour elle. Lorsqu'elle termine son étape, elle ne remplit plus sa fonction de faire croire à ma vie qu'elle a un sens et elle est remplacée par une autre qui me rendra heureux, ou plutôt malheureux à m'efforcer de la réaliser.

L'échec peut se produire par une compréhension vitale. Du fait de vivre une expérience extraordinaire, en tombant amoureux ou en intégrant une situation qui me pesait depuis longtemps, une compréhension inespérée m'arrache de mon état habituel et change l'orientation de la vie, change mon optique et cela va révéler que je courais après des illusions.

Nous ne supportons pas l'échec. Lorsque finalement les choses n'ont pas fonctionné, je revois ce qui est arrivé : si j'avais agi différemment, si untel avait fait autre chose, ou si j'avais arrêté de faire, si j'essayais à nouveau, ce sont des erreurs, je corrige quelques détails et ça va marcher. J'entrevois rarement le moteur de la rêverie qui n'a pas pu et ne pourra jamais se réaliser.

Ce n'est pas l'échec du sens de ma vie mais d'une rêverie qui se fait passer pour lui. Le vide qu'il laisse peut être rempli par une nouvelle croyance avec un plus grand potentiel évolutif. Grâce à lui la conscience s'éveille de son illusion et peut prendre une nouvelle direction. L'échec pourvoit un moment de liberté pour donner à la vie un sens véritable.

Le ressentiment

Je suis captif des rêveries et je les poursuis comme si elles étaient le sens. Je me refuse à accepter qu'il s'agisse de fantaisies et non du fondement de la vie – Ce n'est pas vrai ! Des erreurs ont été commises et il y a des responsables au fait que ça ne soit pas passé comme cela aurait dû –. Le ressentiment affirme que mon désir est

premiers rayons de lumière se glissent par la fenêtre pour réchauffer la peau de celui ou celle qui dort encore à côté de toi. Mais cela, en réalité, je ne l'ai pas appris de Dostoïevski, mais de mon petit garçon Clément, un enfant comme les millions d'enfants qu'on emmène en ce moment même à l'école, un enfant qui, un jeudi matin comme celui-ci, m'a posé une question que je n'ai pas écoutée. Tu es heureux et tu ne le sais pas ! C'est cela que nous apprennent les enfants qui meurent, c'est ce que nous apprenons d'un seul coup nous qui mourrons avec eux, c'est ce que les vivants comme toi ne peuvent entendre. » Voir Cristian Warnken, dans *Le Mercure*, Santiago, 6 août 2008.

fondamental, il y a des coupables qui m'empêchent d'atteindre le succès. Ce n'est pas seulement un état d'âme, c'est une direction mentale et elle teinte tout ce que j'entreprends.

Les illusions me font croire que j'ai un sens, mais à strictement parler elles me maintiennent dans le non-sens. Quand elles sont frustrées, je rends les autres coupables de mon malheur et je tombe dans le ressentiment. Ma vie se trouve arrêtée et figée à cet endroit. C'est l'erreur de l'erreur, je suis piégé et maintenant je n'ai même pas une chimère pour me consoler. D'autres rêveries viendront remplacer celle qui s'est brisée, mais elles auront toutes, dans leur tréfonds, la saveur de la revanche. Du temps passera et je tomberai en dépression.

La dépression arrive lorsque les rêveries ne mobilisent plus le corps vers l'action. Leurs images se placent plus à l'intérieur et elles perdent cette sorte de réalité, absorbant la conscience en elle-même. Une angoisse commence à cohabiter avec moi. Je ferais n'importe quoi pour ne plus la sentir. J'essaie de la contrôler en anesthésiant les émotions, jusqu'à ce que tout soit indifférent. C'est de plus en plus difficile de sortir dans le monde. En me forçant au maximum je le fais, mais maintenant tout me fait peur. Je ne suis plus déprimé mais je suis paralysé par la peur.

La dépression, l'angoisse, la panique et beaucoup d'autres symptômes de souffrance excessive, ont leur racine dans le ressentiment. Nous prenons un chemin mental erroné et il faut sortir de cette ruelle avant de tomber dans les mains des thérapies chimiques ou électriques que l'on va nous prescrire.

La culpabilité et la vengeance ont aussi leur racine dans le ressentiment, ce sont des réponses qui tentent de le surpasser, mais elles l'aggravent encore davantage. Surmonter le sentiment de culpabilité est complexe, il est habituellement justifié par une logique irréfutable. Cependant, derrière l'argument se cache un mensonge, tout mon raisonnement est là pour cacher quelque chose dont j'ai honte. Ce que je cache n'est pas gardé dans l'inconscient ou dans un lieu secret auquel je n'ai pas accès, au contraire, il est visible dans le récit des faits. Mais, ce qui me fait honte je le présente comme une banalité, par dessus laquelle je pourrais facilement passer. Je veux le faire sortir de moi, le cacher surtout à mes propres yeux. Dans le conflit d'Œdipe il n'est pas question de la relation sexuelle avec sa mère, en cela son

intention n'était pas engagée. Œdipe ne veut pas voir que sa femme, mère et amante a commandé son assassinat lorsqu'il était petit, c'est pour cela qu'il s'arrache les yeux.

Souvent, j'ai honte du ressentiment que je ressens envers quelqu'un que j'aime beaucoup et ma vengeance envers cette personne m'accable. Abraham, avec Sarah, se moque de Dieu et est prêt à sacrifier son fils lorsque Dieu le lui demande. La culpabilité d'Abraham n'est pas sur son acceptation de tuer son fils, mais pour avoir cru que Dieu puisse être un assassin.

Lorsque je fais la lumière sur ce qui est occulté par la culpabilité, le mensonge s'évanouit et la vérité intérieure se rétablit dans mon cœur⁴.

La vengeance consiste à faire mal à cet autre qui m'a fait du mal. Il s'agit d'un châtiment que je lui inflige pour le mal causé. Le châtiment et la vengeance sont existentiellement synonymes. La vengeance s'exécute en appliquant un châtiment. Il se peut que nous ne nous considérions pas nous même vengeurs, mais il est très probable que nous sanctionnons nos enfants, amis, subordonnés, etc. Lorsque la justice applique une sanction, nous ne l'appelons pas vengeance. La peine n'est pas décidée par mes impulsions rageuses, mais par les codes sur lesquels il y a préalablement eu un accord social et dont on suppose une certaine rationalité. Cependant, dans le tréfonds de ces codes juridiques, prévaut la punition et le sentiment de vengeance que nous traînons depuis nos ancêtres hominidés⁵.

« Je ne veux pas de vengeance mais la justice » disons-nous. Je ne veux pas appliquer le châtiment de mes propres mains, je veux que la société me rende la dignité en jugeant le responsable et qu'elle le punisse, je veux laisser un précédent public démontrant que cette action est condamnable et est un mauvais exemple pour tous. C'est-à-dire que je ne veux pas seulement le châtiment pour le coupable, je veux aussi ma propre réhabilitation, ma propre affirmation, au travers de la condamnation de celui qui m'a porté préjudice. Le mal que l'on m'a causé, outre le

4 Ces cas sont largement traités dans *Le regard du sens*, de Dario Ergas et Francisco Ruiz Tagle, Éditions Références, 2012 ; c'est pourquoi je me dispense de les approfondir.

5 Concepts énoncés dans le prologue que j'ai rédigé pour Gutierrez, G., *Free interpretation redux. Excerpts from the blog Vengeance, violence and nonviolence*, 2009.

mal lui-même, m'a ôté de la dignité, m'a ôté de l'humanité et cette dignité et humanité dérobées je veux les récupérer moyennant le châtement.

Ainsi, la vengeance ne recherche pas uniquement la punition de l'autre pour ce qu'il m'a fait, elle cherche, et c'est cela l'important, à récupérer l'humanité et la dignité dérobées par le coupable en lui enlevant les siennes.

« Quand viendra le jour où l'omelette sera retournée, les pauvres mangeront du pain et les riches de la merde ? », c'est une chanson du siècle dernier. Pourquoi ne chantait-on pas « quand viendra le jour où nous mangerons tous du pain » ? Parce que la pauvreté n'est pas seulement la pauvreté, c'est la dignité humaine dérobée, dans ce cas par les riches. En plus de manger du pain, je veux ma place dans la société, ma dignité humaine.

Alors, la vengeance nous apparaît comme un mécanisme psychologique pour récupérer l'humanité dont je crois avoir été dépossédé.

Le sujet de ma vengeance, celui que je considère coupable, une fois que le châtement lui sera appliqué, voudra à son tour se dédommager de ce que je viens de lui faire, initiant ainsi une spirale de violence autodestructrice.

L'être humain n'est pas seulement son passé, il est essentiellement son futur, il est projeté dans le futur. Par conséquent, la vengeance n'est pas seulement pour quelque chose qui m'est arrivé, mais aussi pour le mal que me causera l'autre, pour la liberté qu'il me dérobera s'il parvient à avoir cette possibilité. Alors, je devrai le dominer, le soumettre, l'exploiter, empêcher à tout prix l'opportunité de me détruire. C'est la vengeance pour ma peur dans le futur.

Avançons. Nous mettons l'emphase sur le fait que la revanche, si elle s'exécute effectivement en causant un mal similaire à celui que l'autre m'a occasionné, a pour principal objectif de récupérer l'humanité qui m'a été dérobée. Mais qu'est cette si précieuse humanité, qui me fut arrachée et que je récupérerai uniquement lorsque la vengeance sera consommée. Il s'agit de quelque chose d'important et concerne l'essence de la vie. Avec le préjudice qui me fut infligé, quelque chose d'essentiel m'a été enlevé. Sans cela, ma vie perd sa raison d'être, son sens. Alors, avec la vengeance, je cherche à récupérer mon essence et le sens.

Le moteur de la vengeance n'est pas seulement faire du mal à l'autre, c'est extraire de l'autre une essence vitale que j'ai perdue quand j'ai été lésé. L'œil pour œil ne cherche pas l'œil de l'autre, il cherche à extraire de l'autre cette substance de mon humanité que j'ai perdue lorsque j'ai perdu l'œil.

Cette essence, cette liberté, me fait humain et me donne sens.

Pourquoi le mal que l'on m'a fait est-il expérimenté comme une perte de sens ?

Nous sommes dans le nœud de la question. Peut-être au moment précédant le mal étais-je en présence de cette essence et de ce sens ? Expérimentais-je effectivement en moi « l'humanité » ou la dignité humaine que j'exige maintenant ? Et bien non, le non-sens précède et succède à l'acte de vengeance. La vengeance n'est possible que depuis le non-sens. C'est uniquement depuis un état illusoire de la conscience, confondant les désirs et le sens, qu'il est possible de croire qu'avec la vengeance il sera recouvré.

Notre réflexion sur la vengeance nous a menés à la question sur le sens de l'existence.

Dans la causerie sur ces thèmes que donna Silo à Grotte, en Italie, près du Parc d'Études et de Réflexion Attigliano, il nous rappelait le Zarathoustra de Nietzsche, disant : « sauvons l'homme de la vengeance ! ». Zarathoustra descend des montagnes pour visiter les hommes et le fait que les hommes ignorent que Dieu est mort attire son attention. La mort de Dieu fait supposer à Nietzsche la possibilité d'un nouvel être humain et il leur apporte depuis les hautes montagnes cette annonce comme un cadeau. « L'homme est quelque chose qui doit être surmonté », dit-il, « je vous amène le surhomme ». Depuis ce regard, la mort de Dieu est le non-sens ; ne pas le savoir, est l'illusion de la conscience affirmant un sens qu'elle n'a déjà plus, Dieu, puisqu'il est déjà mort. Personne n'écoute Zarathoustra et tous préfèrent le dernier homme. « Rends-nous semblables à ce dernier homme », lui crient-ils, « tu peux te garder ton surhomme ». Le dernier homme ne sent déjà plus le bonheur, il l'invente, se drogue et fuit pour oublier la mort de Dieu et sa propre mort.

A la fin du XIX^{ème} siècle, le dernier homme n'était pas encore arrivé, mais aujourd'hui il est parmi nous. Il n'est plus possible de l'attendre, il est là, et dans

l'écho des hautes montagnes on entend dans la rumeur des rivières la sentence du prophète, « l'homme est quelque chose qui doit être surmonté ».

La réconciliation

La cause de la culpabilité et de la vengeance est le ressentiment ; la racine du ressentiment est le non-sens. Son origine réside dans la confusion entre les rêveries et le sens de la vie. Donc, la racine de la culpabilité et de la vengeance est une méconnaissance du véritable être que je suis et de son destin.

Lorsque je suis dans le ressentiment, je ressens que l'auteur de mes malheurs m'a volé ce que je considérais comme le plus important. Cependant, j'ai seulement été privé de quelque chose à quoi j'ai donné la valeur du sens mais qui ne l'était pas, il ne s'agissait en aucun cas du véritable sens. On m'a volé « l'illusion du sens », et cela est très différent. Peut-être cela fut-il fait méchamment, peut-être que ce fut fait par une personne cruelle, mais cela est un autre thème. Rien ne peut dérober mon être essentiel. Je confonds quotidiennement ce qui m'attire avec ce que je suis et je vis son absence comme s'il s'agissait d'une carence vitale de haute priorité. Bien avant l'événement qui a occasionné le ressentiment, j'étais déjà perdu parmi mes illusions, croyant qu'elles étaient le primordial.

La réconciliation est un mouvement moral supérieur très difficile car il requiert un changement en moi. La force pour y parvenir s'obtient de la nécessité de sortir du piège dans lequel je me trouve, en reconnaissant que ne pas le faire me condamne à répéter la rancœur en différentes situations, jusqu'à la fin de mes jours.

La vérité intérieure est un regard qui naît dans le cœur. Pour l'atteindre il faut d'abord se souvenir, doucement et avec sincérité, dans quoi j'étais avant le conflit, quelles étaient les rêveries inconfessables qui m'éblouissaient, celles-là mêmes qui, en les accomplissant feraient que le monde tournerait autour de moi. J'essaie de voir l'image avec laquelle je justifiais ma vie, l'illusion qui aurait rempli le vide si les choses s'étaient passées comme elles auraient dû. Je peux accuser le responsable de ma désillusion de nombreuses choses, mais pas de m'avoir pris le bonheur, car je n'étais pas heureux. Je ne peux pas non plus l'accuser de m'avoir plongé dans le non-sens, étant donné que je ne le détenais pas.

Le ressentiment m'enchaîne et se répète en différentes situations au long des ans. Le préjudice subit me maintient piégé, il revient toujours, comme si c'était la première fois et je ne peux pas sortir de ce cercle. La douleur pour le mal qu'on m'a fait est une chose, demeurer prisonnier en est une autre. Mes projets, contaminés par la revanche, chercheront à revendiquer dans le futur les infamies qu'on m'a faites dans le passé.

Le ressentiment s'accumule et mes actions prennent la direction de la vengeance. Au fil du temps je pose une cuirasse sur mes émotions et je n'arrive plus à me rendre compte à quel point je suis en colère. De temps en temps ce volcan de rage entre en éruption et produit des désastres inexplicables autour de moi. Il peut aussi arriver que cette ire accumulée se dissipe dans un nuage de non-sens appelé dépression.

La réconciliation est un grand changement dans la propre vie, elle est possible et remplit le cœur de joie. Mais ce n'est pas un chemin ordinaire, c'est celui de la croissance. J'espère constamment que l'autre fasse un geste ou montre du repentir, et qu'il répare ainsi un minimum l'offense. Je considère que si je me réconcilie, je le libère de sa culpabilité. Alors j'alimente le ressentiment, parce que de cette façon sa dette persiste et je maintiens mon droit au châtement⁶. Toute cette façon de penser cause de la souffrance et fausse les actions. La réconciliation est une décision, c'est un changement que j'insufflé à la vie en quête de liberté. Je n'ai pas besoin de la personne que je rends responsable pour faire ce pas. Peu importe qu'elle soit morte ou qu'elle vive à mes côtés, elle n'est pas nécessaire pour ce changement mental que je décide de faire. Je passe un mauvais moment, la revanche ne me soulage pas et la douleur augmente, la vie se répète, elle régurgite, alors que mon temps s'achève. Je regarde la fragilité de mon âme, nu face à moi-même, je me résous à un changement, le plus important, je ne sais pas comment mais je vais le faire. L'autre fera ce qu'il voudra mais il n'empoisonnera plus ma vie.

6 Mon grand-père avait un dicton séfarade qui disait : « pour faire enrager ma femme, je me la coupe ». C'est cru, mais cela reflète comment dans le ressentiment c'est à moi-même que je porte préjudice, et je suis capable de me blesser pourvu que l'autre sache le mal qu'il m'a fait.

Je revois la situation avec un regard différent, aimable, véritable. Mes arguments actuels servent uniquement à justifier mon ressentiment. Il est très probable que dans ma remémoration j'ai négligé les rêveries qui m'impulsaient et les forçages pour les atteindre. J'essaie de faire taire le tourbillon de la justification. Qu'est-ce que j'espérais exactement ? Après quoi je courais ? Je laisse la question s'enfoncer dans les eaux agitées de mes culpabilités et de mes décharges. Je me déshabille, aucune pensée ne reste piégée, tout passe, coule, jusqu'à parvenir au silence de mon échec. Ce que je voulais je ne l'ai pas trouvé, même mes yeux n'étaient pas ceux qu'il aurait fallu, ce que je recherche ne se trouve pas où je le cherche, ce n'était même pas comme je l'avais cru. L'autre ne comble pas mes attentes, il ne le peut pas, peut-être qu'il ne le veut pas. Il a commis beaucoup d'erreurs ou je me suis heurté à de mauvaises personnes, mais personne n'est responsable de mon malheur. L'amour, la communication et la proximité, l'absolution, la noblesse ou la richesse sont en moi, ce sont mes regrets et j'ai forcé de nombreuses choses à leur poursuite. C'est mon échec et je libère mes êtres aimés, ou mes ennemis détestés, de cette culpabilité que je leur avais adjudgée. Entraîné par mes désirs, j'ai exigé quelque chose qu'ils ne pouvaient pas me donner. Ils ne me doivent rien, les attributs désirés n'ont jamais été là où j'essayais de les obtenir.

A mesure que je réfléchis je veux me réconcilier avec de plus en plus de force. Je demande en mon intérieur de pouvoir sortir de cette douleur, de la voir avec un regard clair, de m'accepter ainsi, sans triomphes, sans ce que j'ai tant voulu. Ma demande a la force d'une clameur et elle s'absorbe avec l'air que je respire, mon cœur l'accueille, je demande pour sortir de cette infortune ! Depuis les espaces de la sincérité me parviendra une compréhension, habillée de pensée ou de rêve, à un moment la pièce manquante apparaîtra, afin que pleure mon âme et que ses larmes lavent la mémoire. Je suis réconcilié et libéré de mes chaînes.

L'échec de l'époque

Tout individu est affecté par son époque. Celle-ci consiste en un ensemble de croyances. Elles sont le cadre de ce que je peux imaginer, accepter et faire. Il s'agit

des vérités considérées comme évidentes et indiscutables, qui, de plus, s'imposent comme la réalité même.

Ces croyances sont mes références, sans elles je me sens perdu. Elles sont évidentes, comme le soleil qui se lève le matin et se couche le soir, c'est ce qui est naturel. Je n'accepte pas de les appeler « croyances », ça me gêne si quelqu'un les considère comme des constructions de la conscience et non comme quelque chose d'objectif. Si les événements abattent mes certitudes, je m'y refuse et je les défends, afin qu'elles restent sur le piédestal de l'absolu. Si je considère pérenne un concept, je n'accepterai son caractère passager que lorsque les faits me le démontreront. Aujourd'hui, une famille avec une maman, l'organisation en états, la violence et les armées peuvent sembler naturels, mais tous sont des facteurs historiques, c'est-à-dire susceptibles de subir des changements.

Ainsi, la vérité d'une époque sera appelée croyance dans la suivante. Quand l'époque change, nous découvrons qu'il s'agissait de vérités relatives pour un sous-ensemble de la réalité et n'avaient pas de valeur universelle, comme on l'avait supposé.

Rien de nouveau ne peut être pensé si ce que l'on croit est très solide. Mais, lorsque le fondement de nos axiomes n'est plus sûr, une nouvelle pensée et une autre façon de sentir se font jour. S'il est quelque chose que nous savons aujourd'hui c'est que tout change, les découvertes scientifiques creusent nos croyances, la rapidité de la lumière peut ne pas être constante, on peut manipuler l'ADN et synthétiser la vie en laboratoire. La vie humaine nous a semblé un phénomène parmi tant d'autres dans la nature et, cependant aujourd'hui, nous la comprenons comme son pas évolutif inéluctable. Tout ce que nous assurons avec la fermeté la plus totale a une durée limitée et toute certitude sera bientôt remplacée. La vérité a cessé d'être éternelle, pour devenir opportune et temporelle. Les systèmes de pensée n'interprètent pas le moment et donnent des réponses aux nécessités humaines, les institutions sont corrompues et, même lorsqu'elles fonctionnent encore, elles n'occupent plus le cœur des gens. Tout chancelle et nous naviguons, un peu étourdis, sur le moment historique. Les églises n'inspirent pas confiance, les états n'inspirent pas confiance, les banques n'inspirent pas confiance et on redoute les armées mais elles non plus n'inspirent pas confiance.

L'époque est un moment de processus du développement de notre culture et elle s'exprime, en chacun de nous, au travers d'un système de croyances duquel on ne peut échapper. Mes rêveries sont limitées par ce cercle de suppositions qui déterminent les possibilités de l'imagination. Les temps ont changé, l'époque a échoué, le sens commun s'écroule, je ne sais à quoi me raccrocher, je tâte le terrain sans savoir où m'appuyer, je me sens perdu et je m'angoisse.

Cette angoisse impulse une nouvelle tentative, trouver un sens plus élevé pour comprendre et surmonter la souffrance. La désorientation produit la peur et pour l'éviter j'essaie de me cramponner à mes croyances moribondes, les soutenant avec fanatisme. Il vaut mieux accepter mon ignorance et le vertige de l'incertitude. Je me prépare à accompagner les changements importants que je ne peux plus nier maintenant.

Chapitre III :

L'action

L'image mobilise le corps. L'origine de l'action. La réflexion de la conscience. La direction vers l'être humain. La direction vers la transcendance.

L'image mobilise le corps

La découverte de l'espace de représentation par Silo eut lieu à la fin des années 70 et il la publia en 1990, dans son essai *Psychologie de l'image*⁷. Tout phénomène de conscience est traduit par une représentation ou une image. Que celles-ci soient visuelles, auditives, cénesthésiques (sensations) ou kinesthésiques (images de mouvement), elles sont représentées en tant que spatialité dans un « espace de représentation ». Cet espace a du volume, il n'est pas plat, et selon qu'une image est située à un point ou un autre, plus ou moins à l'avant ou à l'arrière, elle aura différentes fonctions pour le psychisme. Ce concept est la base d'une nouvelle théorie de la conscience et de l'action. Les images ont pour fonction de transférer l'énergie ou la charge psychique vers l'intracorps et vers le monde, selon sa position dans l'espace de représentation.

« Si nous imaginons une table de couleur bleue, nous observons que cette image se situe dans une spatialité qui n'est pas externe, mais dans un espace interne que nous appelons l'espace de représentation. Si j'imagine la table de ma maison, cette image synthétise non seulement la perception de la table mais également un climat émotif associé à ma maison, en plus du mouvement des globes oculaires et d'autres muscles du corps, qui tendront à se mouvoir dans la direction où se trouve effectivement ma maison. Ces images structurées en tant que représentations, mobilisent le psychisme vers le monde extérieur ou vers le monde intérieur. Pour me

7 Rodriguez, M. (Silo), "Psicología de la imagen", dans *Contribuciones al pensamiento*, Mexico: Plaza y Valdés, 1990 (« Psychologie de l'image », dans *Contributions à la pensée*, à paraître en français aux Éditions Références)

diriger vers ma maison j'ai d'abord l'image et c'est elle qui dirige le corps dans cette direction.

Ces représentations se font dans une temporalité de la conscience qui n'est pas celle du calendrier. Le temps est une structure de passé, présent et futur, mais c'est depuis le futur que l'expérience se met en ordre. Le temps présent que nous partageons est différent pour chacun ; nous mettons en relation ce moment avec des expériences passées différentes et nous nous dirigeons vers des intérêts distincts. Dans ce que je projette, je retiens et je mets en relation le passé, cet entrelacement de temps, forme le présent propre à chacun.

Les sens captent l'information et la traduisent en impulsions. Nous pouvons considérer l'impulsion comme l'atome de base de l'activité psychique. Les impulsions psychophysiques proviennent des sens externes, des sens internes, de la mémoire et de l'appareil de coordination des fonctions psychiques que nous appelons conscience. Ces impulsions se structurent en représentations ou images qui, selon leur position dans la spatialité de la conscience, remplissent différentes fonctions de transfert de charges psychiques vers le monde intérieur et vers le monde extérieur. Par exemple, en imaginant du chocolat sur une table face à moi, je peux noter comment la tonicité musculaire tend vers là-bas. Si, en revanche, j'imagine son odeur, sa texture, son goût à l'intérieur de la tête, il est probable que cette image mobilise les glandes salivaires et je pourrais même sécréter des sucs gastriques. L'image mobilise des charges psychiques : si elle est située à la périphérie de l'espace de représentation, elle mobilise le corps, si elle est située à l'intérieur, elle déplace également de l'énergie mais vers l'intérieur du corps. Nous ne faisons pas seulement référence à des images visuelles, mais aussi à celles qui proviennent d'un sens quelconque, une musique ou une odeur, une sensation.

Ces images ou représentations ne sont pas des copies ni des déformations du monde. Au contraire, elles sont une synthèse que la conscience réalise avec les données du monde extérieur, mais aussi avec des données provenant du monde intérieur, avec les données de la mémoire et, en outre, avec l'intention qu'a la conscience. La représentation de la table de chez moi est beaucoup plus que l'objet « planche avec quatre pieds ». La table de chez moi a un ton affectif, elle est associée à des rencontres ou des désaccords et à des situations qui auront lieu autour d'elle dans le futur proche.

Les images sont des élaborations du psychisme qui seront transférées finalement au monde extérieur et créeront la réalité. C'est-à-dire que les images ne sont pas des copies mais que bien, au contraire, la réalité est une construction que fait la conscience, en mobilisant le corps par l'intermédiaire des ces images. Ici est inversée la croyance naïve de la conscience passive, qui reflète le monde, par une conscience active, intentionnelle, qui le construit et le modifie.

Les difficultés de relation, tout comme les contenus non intégrés du passé ou les peurs du futur, demeureront reflétés dans la dynamique de l'image. Si tu ne peux parler à une personne parce que tu la crains et que je te dis : « Ferme les yeux et imagine que tu frappes à la porte de l'endroit où vit cette personne », tu me diras que tu ne peux pas. J'insiste : « Ce n'est pas vrai, c'est juste un jeu d'imagination », et si tu essaies à nouveau de te mettre dans cette situation imaginaire, tu expérimenteras les mêmes résistances que si tu le faisais réellement. Rétablir la dynamique de l'image et lui donner de la mobilité dans l'espace de représentation, aide à l'intégration de ces contenus. L'image synthétise un moment de conscience et en elle sont traduites les tensions, sensations, irritations viscérales et enregistrements de la mémoire.

Se sont alors les images ou représentations qui mobilisent le corps pour agir dans le monde. Les images à l'intérieur de ma tête sont nombreuses, mais avec certaines je finis par agir et celles-là ont un caractère de réalité et de sens pour le psychisme. L'action que je réalise rétro-alimente le circuit psychique par l'expérimentation des sensations d'unité et contradiction. Il y a des actions désintégratrices et d'autres qui intègrent les contenus. Les actions contradictoires me produisent de la violence intérieure, elles laissent la saveur de répétition de la vie et le futur est expérimenté comme fermé et dépourvu de sens. Un autre type d'action, en relation avec ce que je fais avec les autres personnes, peut produire en moi un registre libérateur, extrêmement unitif et plein de sens.

Et bien alors, nous avons un espace où se situent les phénomènes de conscience traduits en représentations. Mais ces représentations sont observées par moi. Qui observe ? Il s'agit de regards qui forment une structure avec ces représentations. Ici se produit quelque chose qui est également extraordinaire, il se produit une confusion entre la conscience et le moi. Le moi, qui est une fonction, se présente à nous comme

s'il était la conscience même, une sorte de totalité qui m'identifie, me donne identité et concentre et possède tout phénomène d'elle-même. Dans les rêves, je me vois moi-même développant la trame du rêve, c'est-à-dire que je me vois moi-même réalisant le conte du rêve. Là, le moi s'est intériorisé à un point tel que « je vois le moi ». En veille je ne vois pas le moi, mais plutôt je vois le monde. Le moi, alors, est une réalité physiologique, il n'a pas de matérialité, il est de la même substance que la représentation, c'est-à-dire une image, une illusion.

La mort, la représentation de la finitude, est toujours la représentation de la finitude du moi et nous avons le problème que le moi, un regard de la conscience, prend identité et, de façon illusoire, se confond avec la totalité. En imaginant la mort, je ne l'imagine pas seulement comme la mort du moi mais je l'imagine comme la mort de la totalité. »⁸

L'origine de l'action

Quelle est l'origine de l'action ? Quelle est son importance ?

Je ne suis pas une forme de vie de plus parmi la multitude. Être « humain » est assez particulier. Y-a-t-il en moi quelque chose qu'il n'y aurait pas dans la roche, dans le cerisier en fleurs ou dans cette chèvre qui sillonne les montagnes ? Je suis fait de la matière de la roche et je suis animé d'une façon assez semblable à celle du cerisier et de la chèvre, mais je suis éloigné d'eux. J'essaie de voir à l'intérieur de moi-même. Cette inquiétude cherche dans le monde extérieur ce qui la calme. Toute tentative pour trouver son destin est gravée dans la mémoire. Ce qui est humain semble être une impulsion dans l'intériorité qui sort hors de soi, se souvenant de soi, cherchant à se compléter dans l'extériorité.

La vie, en général, cherche à résoudre les déséquilibres de son milieu intérieur dans le monde extérieur. Si j'ai faim, je trouve à manger. Cette action modifie le milieu extérieur et l'être vivant donnera des réponses de plus en plus complexes

8 Extraits de la Conférence "Aportes de Silo al campo de la Psicología" (« Apports de Silo au champ de la Psychologie »), exposée à la Universidad Autónoma del Estado de México, Facultad de Ciencias de la Conducta, (Université Autonome de l'État du Mexique, Faculté des sciences du comportement), 18 novembre 2010.

pour se stabiliser. De cette façon la vie se développe et se multiplie. Mais ceci ne suffit pas pour l'être humain. Où réside la différence ? Pourquoi cela ne nous suffit-il pas de subsister ?

Quel est le déséquilibre intrinsèque à la race humaine ? Le futur. La faim de demain, d'après demain et celle que subiront mes enfants. A la différence des autres espèces, seule l'espèce humaine est lancée à la conquête de l'après. Les pénuries d'aujourd'hui n'ont pas d'importance si je vois leur solution à l'horizon. C'est pour cela que l'humanité s'organise, pour répondre à ce qui adviendra.

Mourir, par conséquent, est un événement important. Une bizarrerie pour une configuration de la vie projetée vers l'éternité. Un fait insolite d'un être propulsé avec force depuis l'univers vers le devenir. L'action résout les problèmes d'aujourd'hui, mais son sens est de résoudre les problèmes de demain. La relation avec le futur est ce que nous expérimentons comme bonheur ou souffrance. La tâche humaine consiste à faire grandir le bonheur et résoudre les peurs que provoque la souffrance. Le bonheur c'est des sensations de joie, de confiance, d'ouverture, c'est ce que nous appelons aussi le sens de la vie. La collision de la direction vers le futur avec la possibilité de la mort est cause de souffrance et l'action transformera le monde entier pour la résoudre.

Lorsque nous mentionnons le futur, nous imaginons qu'il se produit plus loin et il semble que le passé soit des événements qui sont derrière. L'abstraction du « temps » est difficile à comprendre, parce que tout ce que nous pouvons représenter, y compris les pensées symboliques et les signes, a une spatialité, se représente dans un espace intérieur. Nous détachons le futur du passé mais le temps n'est pas une ligne, bien que ma représentation m'oblige à le voir ainsi. La direction vers le futur ne prend pas origine dans le passé. Être lancé vers le futur n'est pas pareil qu'aller vers l'avant. Tout ce qui est représentable se produit dans la spatialité intérieure, mais le temps n'est pas espace et nous devons faire appel à l'intuition pour l'appréhender⁹.

9 « Qu'est-ce donc que le temps? Si personne ne me pose la question, je sais; si quelqu'un pose la question et que je veuille expliquer, je ne sais plus. » Ainsi cogite Saint Augustin. «Laisse-moi, Seigneur, pousser plus loin mes recherches, toi mon espérance ! Que mon attention ne se trouble pas. Si en effet les choses futures et les choses passées sont, je veux savoir où elles sont. Si je ne le puis pas encore, je sais toutefois que, où qu'elles soient, elles n'y sont pas comme futures ou

La représentation de l'origine de l'humain nous fait remonter à un âge mythique et immémorial. Mais l'origine de l'élan vers le futur pourrait ne pas se trouver dans le passé mais dans un non-temps ou, si l'on préfère, dans une éternité. Une telle origine pourrait ne pas exister et être continuellement en train de se produire. Ceci ne serait guère plus qu'une spéculation philosophique si l'on ne pouvait pas vivre des expériences qui dérangent la conception habituelle du temps.

Nous avons tous vécu des moments de rupture de la réalité habituelle qui nous mettent en communication avec une totalité.¹⁰ Pour un bref instant, le moi se déplace de son emplacement central et des phénomènes, incompréhensibles pour la raison quotidienne, font irruption. Ce sont des expériences que nous avons tous en certaines occasions et qui altèrent l'espace et le temps habituels. Ils façonnent la structure de conscience inspirée selon la psychologie de Silo¹¹.

Ces expériences rendent compte d'une profondeur transcendante, à laquelle je n'ai pas accès, mais dont je peux reconnaître l'irruption par la commotion dans laquelle elles me laissent. Elles nous touchent avec légèreté mais elles nous inspirent et, souvent, convertissent la vie, réorientent l'action et nous reconnaissons le sens. Elles sont très brèves mais leurs conséquences peuvent être permanentes. Ces expériences ne sont pas une singularité, au contraire, elles nous permettent d'approcher à l'essence de l'humain. Le profond n'est vérifié que par des expériences « fortuites » mais fondamentales pour la compréhension de l'humain et de son sens. Je perçois les vêtements que je porte dès que je les mentionne. Ils stimulent le toucher en permanence et envoient l'information au circuit psychique,

passées, mais comme présentes. De fait, si d'un côté elles sont là comme futures, elles n'y sont pas encore; si de l'autre elles sont là comme passées, elles n'y sont plus... C'est le temps que je mesure, je sais; mais je ne mesure pas le futur, parce qu'il n'est pas encore; je ne mesure pas le présent, parce qu'il ne s'étend sur aucun espace; je ne mesure pas le passé, parce qu'il n'est plus. Qu'est-ce donc que je mesure ?» Saint Augustin, *Les confessions*, <http://www.augustinus.it/francese/confessionni/index2.htm>, Livre XI

10 Le symbolisme de la totalité est appelé « Soi » par Jung. « Le Soi enfin se révèle, grâce à ses attributs empiriques, comme l'eidos (l'idée) de toutes les images de totalité et d'unité que contiennent principalement tous les systèmes monothéistes et monistes. », cf. Jung, C.G., *Aion. Études sur la phénoménologie du Soi*, Éditions Albin Michel, Paris, 1983.

11 Les « expériences-sommet » de la psychologie transpersonnelle font également référence à cette rupture du temps et de l'espace, mais elles ne disposent pas de l'encadrement théorique de la traduction des impulsions et de l'espace de représentation pour les interpréter.

bien que je ne les sente pas tout le temps¹². Il arrive quelque chose de similaire avec les signaux du profond. En certaines circonstances sa présence m'envahit mais il stimule constamment le flux de la conscience.

Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, ce sont les images qui transportent la charge psychique et mobilisent le corps, en synthétisant toutes les impulsions qui participent en un moment de la conscience, qu'elles proviennent de l'extérieur, de l'intérieur du corps ou de la mémoire.

Dans toute représentation, se trouvent reflétées les nécessités propres à la vie mais en elle également est traduite l'impulsion vers le futur et sa fin, c'est-à-dire, la mort inévitable et aussi quelque chose de plus complexe, qui est l'émission d'un monde hors d'atteinte du moi, vide de contenus, que nous ne pouvons confondre avec le néant car les messages que nous captions de là-bas nous mettent plutôt en relation avec « le tout ».

Les représentations s'organisent en rêveries, dans lesquelles il est possible de reconnaître un noyau d'argumentation qui oriente le faire. Cet argument varie aux différents âges, répondant à la traduction faite par le psychisme des nécessités de la vie et de l'avenir, de sa conclusion possible et du vide insondable au-delà du moi.

Au milieu des rêveries, la conscience est lancée vers le monde extérieur et vers un temps futur, où elle espère trouver la paix. La mort lui barre la route et aucun acte, ni représentation, ne resteront étrangers à ce « grand final » dont je ne peux éviter l'influx, même si je le nie. Simultanément, depuis une profondeur inaccessible au moi, l'impulsion humaine¹³ cherche à se compléter en dehors d'elle même, ne trouvant le repos ni dans les perceptions, ni dans les images ou les souvenirs. Ce qu'elle cherche n'existe pas et elle devra le construire. Cette construction est son processus, son histoire, sa vie, son sens. Les significations provenant du monde irréprésentable prendront différentes dénominations : liberté, amour, unité... elles

12 La loi de la diminution du stimulus constant nous montre que le seuil de perception s'adapte pour diminuer la sensation de ce stimulus. Dans ce cas, il s'agit de réminiscences subtiles, traductions provenant du silence ou vide de la conscience.

13 Cette impulsion pour se compléter dans le monde extérieur et dans le temps futur, est connue comme « intentionnalité » dans les courants phénoménologiques. Elle s'exprime dans chaque acte qui se conclut en une représentation. La conscience ne cesse jamais de générer des actes et chacun d'entre eux est référé à une image. Terme introduit par Brentano et repris ensuite par Husserl.

guideront l'action afin d'être réalisés au long de la vie. Les significations ont valeur de sens et orientent la conscience pour les concrétiser dans le temps.

Alors, les rêveries reflètent, non seulement, les mécanismes propres à la vie mais aussi la poussée du futur et le collapsus de la mort. En elles sont contenues, en outre, les significations émergées du monde intérieur au-delà du moi. Tout est tamisé par un signal transcendant, capté depuis la profondeur et par un blocus mortel que renvoie le futur¹⁴.

La réflexion de la conscience

Comment savoir quand ce que je fais a un sens ?

Par l'action je pourrai résoudre les nécessités vitales présentes et futures. J'essaierai par divers moyens d'esquiver la présence de la mort. Mais c'est dans le transfert vers le monde extérieur d'une signification profonde que je trouverai la source du sens.

Comment puis-je reconnaître cette activité ? Grâce à la sensation que j'ai de mon action pendant que j'agis. L'action elle-même est une réflexion puisque la conscience revient sur elle-même grâce aux expériences obtenues pendant qu'elle réalise l'action. Il ne s'agit pas d'une méditation postérieure durant laquelle j'évalue intellectuellement ce qui a été fait, mais bien de l'expérience immédiate de ce que je suis en train de faire.

De toutes les images qui passent par la tête, seulement certaines se matérialisent. Ce qui importe est ce qui parvient au monde extérieur. Les représentations mobilisent le corps qui les concrétise dans le monde et c'est là-bas qu'elles acquièrent de la valeur. Si je veux jeter quelqu'un par la fenêtre je peux

14 Dans une description poétique de cette impulsion, Silo dit : « Quel moteur puissant a placé l'être humain dans l'Histoire, si ce n'est la rébellion contre la mort ? Car dès les temps les plus anciens, la mort a accompagné ses pas comme une ombre. Et depuis la nuit des temps, elle a pénétré en lui et a voulu conquérir son cœur. Ce qui fut au départ une lutte continue motivée par les nécessités de la vie devint ensuite une lutte motivée par la peur et le désir. Deux chemins s'ouvrirent : le chemin du oui et le chemin du non. Alors, toute pensée, tout sentiment et toute action furent troublés par le doute entre le oui et le non. Le oui créa tout ce qui permit de surmonter la souffrance. Le non ajouta de la douleur à la souffrance. Aucune personne, aucune relation, aucune organisation ne furent libres ni de leur oui intérieur ni de leur non intérieur. Puis, les peuples séparés établirent des liens et les civilisations se trouvèrent enfin reliées. Les oui et les non de toutes les langues envahirent simultanément les ultimes recoins de la planète. », Cf. Rodriguez, M. (Silo), *Silo parle*, Paris : Editions Références, 2013.

même ressentir du plaisir à l'imaginer, cependant, si je tente effectivement de le faire, ce qui m'arrive est très différent. Entre ce qui est imaginé et ce qui est fait, entre la simple représentation et celle qui vient au monde au travers de l'action, la différence est très grande. L'action réalimente le circuit psychique avec les sensations que j'obtiens en agissant, en les gravant et en les marquant à nouveau dans la mémoire avec la force de la « réalité »¹⁵.

L'expérience de l'action se grave et s'accumule dans la mémoire, associée aux sensations de plaisir ou douleur. Le plaisir détend, la douleur contracte. Les nouvelles actions incorporent les actions antérieures déjà mémorisées. Dans cette accumulation de mémoire, les représentations et, par conséquent, les futures actions, s'orientent vers la prévention de la douleur et le rapprochement du plaisir. Mais le plaisir immédiat peut occasionner une grande douleur dans le futur et une douleur momentanée peut signifier une détente à long terme.

Cette incorporation du temporel, vouloir éviter la douleur future et maintenir le plaisir, fait que la réflexion sur l'action augmente en complexité vers les expériences d'unité et de contradiction. A la différence du plaisir et de la douleur, qui cessent lorsque le stimulus plaisant ou douloureux cesse, l'unité et la contradiction sont des accumulations temporelles dans la mémoire : par l'augmentation de la contradiction le psychisme expérimente la désintégration, accompagnée d'un climat mental de non-sens ; par l'augmentation de l'unité, il expérimente l'intégration, accompagnée de sens et de croissance intérieure.

Les expériences du faire sont variées. Il y a celles de la réussite et de l'erreur, sur lesquelles s'appuie l'apprentissage, la charge et décharge énergétique, la tension et le soulagement ; mais du point de vue du sens, nous pouvons les distinguer sur la base de l'unité ou de la contradiction, de l'accord ou du désaccord avec soi-même, de l'intégration ou de la désintégration, de la croissance intérieure ou de la

15 C'est pourquoi, je peux différencier n'importe quel souvenir provenant exclusivement de l'imagination, par rapport à ceux qui proviennent du vécu dans le monde ; par l'intensité de la trace de mémoire grâce à la répétition produite par l'interaction avec le corps. L'empreinte du faire est même plus intense que la perception.

conservation. La valeur de l'action est dans son apport à la cohésion du psychisme et je le sais par le sentiment d'unité croissante¹⁶.

Par ailleurs, les actions réalisées ont des conséquences pour d'autres. Ce que mon action provoque revient au circuit psychique au travers de la perception qui enregistre ce qui arrive. Je ne perçois pas seulement le plaisir, la douleur ou les gestes provoqués chez l'autre par ce que je fais, mes actions peuvent me mettre en résonance temporelle avec son futur. Cela prend les caractéristiques d'un engagement. Ce que je fais peut contribuer à ouvrir le futur, à le fermer ou à l'indifférence de ce qui arrivera. Ainsi, mon action n'est pas déterminée par les conséquences immédiates, mais projetée vers le futur. C'est pourquoi je peux collaborer avec la libération de l'autre ; je peux aussi coopérer pour le submerger dans l'enchaînement et la contradiction. Le retour de l'action est une liaison indissoluble entre les êtres humains, pas seulement dans le moment présent mais dans toute sa temporalité. Ce tissage des actions unit des personnes avec d'autres en une trame qui traverse la géographie et l'histoire.

Dans la croissance de l'unité intérieure, l'intégration de la vie et la réflexion sur soi-même augmentent. L'accumulation de cette unité donne lieu progressivement à l'expérience d'un centre intérieur que je différencie du moi habituel. Dans ce centre un nouveau regard se met en place, un regard intérieur plus libre de la suggestion des rêveries. Grâce à l'action et à la réflexion que produit l'action, je peux accumuler de l'unité intérieure, qui élève le potentiel énergétique et permet un nouveau fonctionnement de la conscience, plus lucide et disponible. Cette « unité » acquiert de la substance, jusqu'à se constituer en un centre intérieur que j'expérimente comme séparé du moi quotidien. Cette expérience fait reculer la peur de la mort en modifiant fortement tout le système de croyances.

C'est grâce à l'action dans le monde que la conscience peut augmenter son unité, et c'est la croissance de l'unité qui pourrait la transformer, non seulement en un sens conductuel, mais aussi essentiel. Par l'augmentation de la réflexion le regard

16 Nous n'avons pas besoin des catégories de bien et de mal pour évaluer notre propre action, ni non plus de l'existence ou non de Dieu. Nous pouvons même nous passer du code légal, souvent illégitimement imposé.

s'intériorise, se mettant en contact avec un centre et l'action acquiert la force d'un dessein, transférant dans le monde la signification qui l'impulse.

La direction vers l'être humain

Quelle est cette signification que je cherche à transférer dans le monde ? Quel est, en définitive, le sens de l'action ?

En d'autres temps, les codes de conduite étaient sculptés dans la pierre au nom de Dieu et il fallait les respecter pour être reconnu par lui. Aujourd'hui, certains auteurs mettent le sens de l'action dans le résultat : l'action efficace, diront-ils, est celle qui atteint ses objectifs avec le moindre effort. Pour cette vision, le succès est la récompense du faire ; atteindre le but est ce qui importe, sans s'attacher aux conséquences à long terme ou à ce qui arrive aux personnes. D'autres penseurs trouvent la justification lorsque les destinataires sont les autres. Cependant, beaucoup des choses que je fais pour d'autres finissent à mon bénéfice et inversement, ce que je fais pour moi peut être très utile aux gens. Alors, si ni l'efficacité ni le destinataire ne me servent pour mesurer la valeur de l'action, son sens serait-il dans l'intention première ? Mais l'intention première varie au cours de la réalisation de l'ouvrage et ce qui a été commencé pour d'autres dévie vers la conquête d'un désir personnel¹⁷. Dernièrement, les études de ces thèmes ont mis au jour que tout ce que nous faisons est là pour nous distraire, pour oublier que nous allons bientôt mourir ; ceci pose le sens de la vie en relation avec la finitude et avec l'action en fonction de la transcendance¹⁸. Je m'appuie sur l'enseignement de Silo

17 Kant voit la valeur de l'action dans son intention première : « Ainsi la valeur morale de l'action ne réside pas dans l'effet qu'on en attend, ni non plus dans quelque principe de l'action qui a besoin d'emprunter son mobile à cet effet attendu. Car tous ces effets (contentement de son état. et même contribution au bonheur d'autrui) pourraient être aussi bien produits par d'autres causes ; il n'était donc pas besoin pour cela de la volonté d'un être raisonnable. Et cependant, c'est dans cette volonté seule que le souverain bien, le bien inconditionné, peut se rencontrer. » Cf. Kant, E., *Fondements de la métaphysique des mœurs*, Édition numérique, Folliot, P,

http://classiques.uqac.ca/classiques/kant_emmanuel/fondements_meta_moeurs/fondem_meta_moeurs.pdf

18 « L'être quotidien pour la mort, en tant qu'échéant, est une constante fuite devant elle. L'être pour la fin a le mode de l'esquive devant elle, esquive qui la ré-interprète, la comprend inauthentiquement et la voile... le Dasein quotidien recouvre la possibilité la plus propre, absolue et indépassable de son être. Cette tendance factice au recouvrement confirme la thèse qui dit que le Dasein, en tant que factice, est dans la « non vérité »... La préoccupation quotidienne se détermine l'indéterminité de la mort certaine de telle manière qu'elle interpose devant elle les urgences et les possibilités contrôlables du quotidien le plus proche. » Cf. Heidegger, M., *Être et*

pour dire que la valeur de l'action est donnée par le bénéfice en unité intérieure et par l'intégration du propre psychisme. Cette proposition a le mérite de permettre de peser les actions à partir de la propre expérience ; le gain de cohésion par opposition à la contradiction et à la désintégration, sont des expériences assez précises. Pour le reste et comme observation collatérale, que j'approfondirai dans la deuxième partie du texte, le contact avec l'unité intérieure augmente la réflexion de la conscience et secrète la saveur existentielle de la transcendance. Cette proposition ne peut être accusée d'un enfermement en soi-même, grâce à l'analyse que j'ai faite ci-dessus sur le retour de l'action et la valeur de l'engagement pour atteindre l'accord avec soi-même.

Le sens de l'action, alors, est la croissance de l'unité intérieure. Ceci me transforme et éloigne la croyance de la mort. Mais comment le fait-on ? Qu'est-ce qui empêche de le faire d'ores et déjà ? Ce n'est pas mécanique. Rien de l'humain n'est mécanique. Quoique nous fassions cela requiert un apprentissage, une transmission de connaissance des uns aux autres et du temps pour s'améliorer. Parfois il nous est même nécessaire de nous défaire de conditionnements culturels qui ne sont plus utiles pour aujourd'hui¹⁹.

Parmi les nombreuses représentations, seulement certaines se transforment en actions et déterminent le chemin à suivre. Dans mes rêveries toutes mes impulsions sont confondues y compris les significations transcendantes. Le poulx de la signification profonde est versé dans le torrent psychique, mêlé à tous les signaux provenant du propre corps, non seulement ceux du monde intérieur et les nécessités vitales, mais aussi ceux captés depuis la perception et toutes les données fournies constamment par la mémoire. Enfin, dans le flux de la conscience pulse une douleur permanente, peut-être une anesthésie, à cause de la mort future. Tout cela s'amalgame dans les rêveries qui orientent l'action vers le monde extérieur.

Il y a ici un point crucial : Qu'est le monde extérieur ? Ce n'est pas un monde simplement naturel. Moi j'adore aller à la montagne, m'imprégner des lieux où

temps, Édition numérique hors commerce,
http://t.m.p.free.fr/textes/Heidegger_etre_et_temps.pdf

19 Les conditionnements culturels qui éloignent de l'action valable ou unitive et conduisent à la contradiction sont révisés dans la troisième partie. La croissance de l'unité en relation avec ce que je fais avec d'autres dans la deuxième partie.

personne n'a mis les pieds. Le silence, les condors, le vent, les torrents, mon cheval s'ébroue se souvenant d'époques sauvages. Mon cheval. Cet animal fait partie du monde naturel ? Ce n'est pas si simple. Sur lui montent dix mille ans d'histoire depuis sa domestication. Si dans la nuit étoilée j'allume un feu de bois, avec cette allumette j'illumine au moins cinq cent mille ans d'humanité. Ce qui est dehors n'est plus naturel depuis très longtemps. Ce n'est pas non plus social, au sens des sociétés d'abeilles ou de fourmis pour lesquelles le temps ne passe pas. Le monde extérieur est un monde humain. Et si je contemple les galaxies et que, par ce fait, je crois que je me dirige vers ce qui est strictement inhumain, je cherche quelque chose dans cet infini appuyé sur toute l'histoire et accumulant la connaissance pour les autres.

Nous devons convenir que l'action est destinée, qu'on le veuille ou non, au monde humain et c'est là-bas qu'elle acquiert de la valeur. Elle cherche à transférer une signification profonde mais aussi à occulter ma mort et, évidemment, à me maintenir vivant. Quoique je fasse cela affecte les personnes, les autres, l'être humain.

Que faire ? Comment décider sur les sentiers de la vie ? Est-il seulement possible de choisir ?

Dans la vie quotidienne je suis entraîné par mes rêveries sans même le savoir. Dans les projets les plus rationnels sont dissimulés des motivations intangibles qui n'apparaissent pas dans la planification. Par exemple, vouloir être reconnu et applaudi n'est pas dans les étapes du plan et cela met de la pression, parfois même cela le dévie. Bien que les rêveries gouvernent ma volonté, il existe des moments de liberté. Dans certaines circonstances d'échec, il se produit une espèce de silence dans lequel elles perdent leur charme. Lorsque cela arrive j'ai à nouveau des options sur la direction de la vie.

Les significations qui donnent sens se trouvent dans l'intériorité de l'être humain, mais c'est l'action qui les dévoile. Grâce à elle, la conscience peut accéder à cette profondeur pour les reconnaître. Quand les actions permettent au regard de s'approcher de la profondeur, le sens se dévoile. L'action peut relier la conscience avec le sens ou l'éloigner vers l'extériorité. La liberté est une signification profonde et l'humain la manifeste au travers de l'action, elle se réalise en amplifiant la capacité de choisir et les actions peuvent augmenter ce champ d'autonomie ou le

restreindre. Le « soi-même », ou la totalité pressentie à l'intérieur, s'exprime en tant que direction vers la liberté ou la libération, il se reflète en tant que processus, je gagne (ou perds) en liberté, atteignant (ou m'éloignant) de la pleine humanité.

Tout ce que je cherche d'essentiel se trouve chez n'importe quelle personne autour de moi : Mon fils, dans la chambre à-côté, José, qui arrose les plantes de la terrasse. L'autre est aussi une profondeur placée devant moi. Toi, face à moi, tu es l'innommable représenté dans l'existence, la substance immortelle se traduisant dans la vie. Le transcendant n'est pas un « au-delà » attendant le jour de ma mort. Il est présent en chacun de nous et à tout moment. Tu n'es pas un contenu de plus de ma conscience mais une signification qui s'ouvre un passage depuis le noyau même de l'être.

Je peux reconnaître le sens grâce à l'action et à la réflexion que celui-ci provoque dans la conscience. Je ne peux l'appréhender avec la raison, tout comme je ne peux voir l'air que je respire. Le sens de la vie est apprendre et reconnaître le sens de la vie et ceci s'obtient par son déploiement au travers de l'action. Ce n'est pas un but à atteindre, c'est pourquoi je ne trouve aucune définition plus précise. Il s'agit d'un apprentissage que j'acquiers lentement, au travers des expériences d'unité. J'apprends à faire la différence entre l'important et le superflu, à m'éloigner de la contradiction et à construire une réalité qui reflète le plus intime de soi.

Ceci amplifie la connaissance de soi-même. En toute rigueur, il en est de même avec le thème qui nous occupe qu'avec n'importe quelle matière, on apprend en faisant et par la réussite et l'erreur. Si je sais différencier l'important du superflu, je m'orienterai avec toujours plus d'acharnement vers l'important. Si j'ose voir en moi la contradiction, je saurai comment m'en éloigner. Parfois il ne suffit pas de l'assumer, mais c'est la partie la plus difficile. Enfin, ce que je fais tendra davantage chaque jour vers la signification profonde que je cherche à transférer dans le monde.

L'action valable, ainsi nommée parce qu'elle a la valeur de contribuer à l'unité intérieure, n'est pas une action ponctuelle, elle se perfectionne plutôt en processus. Si j'offre des chaussures et une glace à l'enfant pieds-nus, cela peut être un point de départ et en le faisant je me connecte à quelque chose en mon intérieur. Ensuite je voudrai à nouveau avoir cette sensation de rencontre avec moi-même, mais cela ne se produira pas en répétant la même action. Je peux éventuellement l'approfondir

en recherchant un changement social, ainsi l'action va prendre pas à pas une direction guidée par la plénitude qu'elle provoque.

L'action valable réalise une signification propre au monde humain. Il s'agit d'une action qui va croissant et s'approche lentement de son destin qui est l'autre, celui que je découvre à mesure que mon action se développe. La reconnaissance de l'autre, en tant que signification profonde qui s'ouvre au monde, est apprise, ce qui est naturel c'est de le confondre avec les objets qui font partie du même espace perceptuel. L'action valable grandit à mesure qu'elle se réalise, elle grandit en tant qu'engagement envers l'autre et aussi en tant que concentration d'unité en soi. Elle grandit en tant qu'accroissement de la conscience de soi-même et reconnaissance de l'autre. Initialement c'est une action ponctuelle mais peu à peu elle se convertira en une direction de vie.

La direction vers la transcendance

Le contenu qui complique la conscience humaine est le fait factuel de la mort. La conscience donne une réponse réflexe face à cette incitation qui est de fuir de soi, essayant d'oublier l'existence et sa finitude. Cette fuite de la mort est aussi une négation du transcendant et l'action est perdue dans la satisfaction de désirs mineurs que l'on se représente comme essentiels. Ce conflit ne se résout ni avec l'avancée de la science, ni avec celle des systèmes sociaux ; il doit être abordé depuis une optique spirituelle. Le résoudre impliquerait un changement dans la catégorie anthropologique d'homo sapiens.

L'impulsion transcendante est un faible signal que l'on entrevoit également dans les rêveries que l'on poursuit, mais sa lumière est opacifiée par la pression des nécessités du corps et par l'effort d'oublier la mort. C'est une voix ténue, parfois imperceptible, à cause de l'exacerbation du désir dont la seule fonction est de faire oublier l'existence et la mort. La direction vers la transcendance, au sortir de soi vers la temporalité, se heurte au fait que tout est passager, et le seul fait peut-être identique se situe dans la recherche de l'autre près de moi, au plus profond de l'autre être humain.

De toutes les actions que je réalise, la plupart renforcent l'oubli de la propre existence, perdant la conscience dans une ambition croissante ; d'autres répondent

au système de tensions plus immédiat pour conserver la vie ; mais quelques-unes répondent au signal de la profondeur. Celles-ci ne font pas pression pour être rendues prioritaires par mon intention, mais en les choisissant je trouve l'unité intérieure et je reconnais l'autre. Ceci rétro-alimente la conscience et produit un changement de qualité dans les rêveries. Ce qui était une faible intention vers l'autre, déviée par la pression de tout type de contenus, est maintenant un sens qui renforce l'unité intérieure.

Le signal transcendant prend origine dans le profond du mental, là où ne parvient pas la représentation spatiale et temporelle. Ce lieu n'est pas un lieu, puisqu'il n'est pas représentable, ce n'est pas non plus un maintenant, ni un ce fût, ni un ce n'est pas encore. La conscience traduit cette profondeur en significations abstraites ; des concepts qui ne peuvent être incarnés dans l'espace réel et qui doivent être construits ou conquis dans le temps. La liberté n'est pas quelque chose d'immobile, tout comme l'unité ou l'amour ; ce sont des processus d'humanisation, de libération, de croissance de ce qui unit. Les significations sont impulsées depuis un monde très intérieur, auquel la conscience (le moi) n'a pas accès, mais elle peut les traduire plastiquement, en images concrètes, pour les transférer au monde humain. Il manquera toujours quelque chose à l'action qui traduit ces significations profondes vers l'espace temporel pour compléter le modèle irreprésentable qui la guide. Cette action qui sort vers l'extérieur en cherchant l'origine intérieure qui l'impulse construit la réalité. La « réalité » n'est pas non plus quelque chose d'immobile et d'objectif, c'est la construction humaine à la recherche de soi. Ce qu'elle cherche est dans l'intériorité de n'importe quel être humain ; quand l'action que je réalise reconnaît cette envergure chez les autres, je me connecte avec ma propre unité intérieure. Lorsque cela arrive, l'action change de qualité acquérant la qualité de « dessein » ou l'aptitude de faire grandir un centre unitif, pressentant en lui un être immortel.

Chapitre IV :

Le regard intérieur

Le moi est une représentation de la conscience. Le regard intérieur et sa distance par rapport au moi. Un nouveau niveau de conscience. L'éveil du regard intérieur.

Le moi est une représentation de la conscience

Le moi est un contenu important de la conscience. Dire cela requiert quelques considérations. En général, je ne fais pas de distinction entre le moi et la conscience et l'expérience semble m'indiquer qu'il s'agit de la même chose. Le moi se présente comme une réalité qui perçoit, se souvient, mémorise, imagine, décide et répond, c'est-à-dire comme s'il était tout ce que je suis. J'expérimente le moi non seulement comme une réalité psychique, mais aussi comme une réalité physique puisqu'il s'identifie à la sensation du corps. Cela me semble être quelque chose de fixe, tout bouge mais le moi reste stable, comme un continuum dans le flux de la conscience.

Cependant, on naît sans moi et il se configure au fur et à mesure de l'enregistrement de la mémoire. Il s'agit d'une représentation très spéciale dans laquelle vient confluer tout fait de conscience. Tout phénomène est capturé par cette figure particulière du moi. Une représentation est une synthèse d'un ensemble de perceptions, sensations et souvenirs, mais dans le cas du moi, il s'agit d'une intégration d'absolument tout ce qui se passe dans la conscience. C'est pourquoi sa nature est la concentration, la possession, l'identification. Même lorsque c'est une grande synthèse, sa substance continue d'être la substance des images. Le moi n'est pas la conscience, c'est une image produite par celle-ci.

Si j'imagine que je bois un thé chaud, la sensation de tiédeur dans le corps est illusoire puisqu'elle ne provient d'aucun stimulus extérieur, elle provient de l'imagination. Il en est de même avec la sensation du moi : j'expérimente sa réalité, une certaine fixité, il semble être le centre depuis lequel j'opère et qui perdure dans le temps. Cependant, toutes ces sensations sont illusoires, elles proviennent de l'imagination.

Le moi a pour fonction de donner cohésion à l'ensemble des représentations et de les diriger vers le monde. Cette cohésion est expérimentée comme identité, comme moi. Sans cette identité, la désintégration psychique me paralyserait. Quand bien même sa fonction est indispensable, cela n'implique pas qu'elle ait une réalité physique.

L'égoïsme est essentiel dans le moi, c'est « pour moi », il doit tout inclure, c'est sa fonction, c'est sa qualité. Sans le moi nous ne pouvons rien faire. D'où vient alors le don désintéressé, la réciprocité, la solidarité et toute attitude qui exprime la grandeur humaine ? Le « pour l'autre » est une direction qui provient de la profondeur de la conscience inaccessible au moi.

Nous ne pouvons pas l'éliminer, ni faire varier sa nature de posséder tout ce qu'il touche. Sa fonction est de concentrer ce qui se passe dans la conscience et de le lancer vers un monde en dehors d'elle-même. C'est une force psychologique, qu'il est possible de domestiquer, de modeler, afin d'orienter l'action vers le sens mais nous ne pouvons pas modifier son aptitude à attraper ce qui est à sa portée.

L'expérience quotidienne du moi comme quelque chose de fixe et comme la totalité de ce que je suis est illusoire. Plus avant, j'essaierai de mettre en question cette supposée fixité en démontrant que le moi se déplace dans l'espace de représentation, et je tenterai de découvrir un regard, habituellement identifié au moi, qui parfois prend de la distance par rapport à lui : le regard intérieur.

Le regard intérieur et sa distance par rapport au moi

Il existe un regard qui observe le monde intérieur et extérieur, qui en veille ordinaire est identifié au moi, mais qui n'est pas le moi. Nous regardons depuis un lieu de l'espace de représentation. Ce regard se déplace, il n'est pas fixe. Habituellement, on l'identifie au moi et on ne s'aperçoit pas de son déplacement. J'essaierai de montrer ces mouvements du moi, du regard et l'identification entre moi et regard.

En ce moment, je suis face à l'écran de l'ordinateur, je l'observe depuis moi. Je le regarde, il n'y a aucun regard distinct vers l'écran, seulement ce que j'appelle « moi ». Apparemment, le moi et le regard sont une même entité ; cependant, il

pourrait s'agir de phénomènes distincts que l'on identifie à certains moments, comme dans ce cas. Dans le rêve nous notons clairement la distance entre le moi et le regard. Il est courant de rêver que l'on se voit soi-même réaliser le drame du rêve. Lorsque je le raconte, je dis « je vois que je suis dans un canoë avec des personnes inconnues... ». Je peux reconnaître un regard qui observe le personnage du canoë et qui est moi. Une fois réveillé, lorsque je me souviens du rêve je dis simplement que je naviguais dans un canoë, sans donner d'importance au fait de me « voir moi-même » dans l'embarcation. Mais à d'autres occasions nous rêvons que nous sommes directement celui qui est dans le canoë et il n'y a aucun regard qui observe. Dans le rêve les deux cas se produisent, des rêves dans lesquels je regarde faire le moi et des rêves où je suis le protagoniste et où je ne reconnais aucun autre observateur. C'est-à-dire des rêves où le regard se différencie du moi et des rêves où ils restent identifiés.

Il en est de même avec les rêveries. Parfois je divague et je me vois parlant à quelqu'un, lui mettre les points sur les i, par exemple. Je me vois moi-même défier le personnage ; d'autres fois, ce regard s'identifie si fortement avec le moi que je me retrouve, soudain, en train de parler tout seul à haute voix.

Dans la veille ordinaire, l'identification du moi au regard est totale. Tant le regard que le moi sont placés à la limite tactile de l'espace de représentation et je ne les distingue pas l'un de l'autre : je vois et j'agis dans le monde. Par « limite tactile » je mentionne le toucher des yeux et du visage, qui me donne la sensation de bord entre un espace extérieur et un espace intérieur. C'est précisément parce que le regard est placé à ce bord de l'espace de représentation que j'obtiens la sensation que je vois les choses dehors.

Dans l'introspection, le regard et le moi sont identifiés mais ils sont intériorisés et j'ai la sensation que je suis à distance du monde. Dans le cas de la colère, le regard et le moi sont si collés à la limite tactile externe, qu'il n'y a pratiquement pas de distance entre les perceptions et les représentations. Ce rapprochement entre le moi et les représentations est également propre aux états de danger et de dégoût. C'est pourquoi la réaction de nausée survient alors même que l'objet de dégoût se trouve assez loin de moi ; dans le danger je prends la fuite bien que le stimulus dangereux soit encore loin ; dans la colère je réagis avec violence

alors même que la cause ne soit pas à ma portée immédiate. Nous continuons de reconnaître des déplacements dans lesquels le regard et le moi sont identifiés²⁰.

Dans la honte, le regard s'extériorise. Ceci arrive parfois face à une autorité, quelqu'un ayant beaucoup d'ascendant, la femme ou l'homme de mes rêves et même devant Dieu. Il semble que ce soit l'autre qui m'observe et me juge, mais il s'agit du propre regard placé un peu plus à l'extérieur que le moi. Dans certains accidents traumatisants, à la limite de la mort, le regard s'extériorise aussi à un point tel qu'il nous semble voir notre propre corps et la situation depuis l'extérieur.

Nous vérifions ainsi que tant le moi que le regard se déplacent dans l'espace de représentation. A certains moments il coïncident en une même position de l'espace intérieur, comme dans la veille ordinaire et d'autres, comme dans le rêve et dans la rêverie, le regard prend une certaine distance et observe le moi comme une représentation. Nous étudions également des cas d'altération où le regard se sépare du moi, l'extériorisant.

Enfin, nous pouvons tenter de produire cette séparation en faisant appel à des états attentionnels élevés. Pendant que je lis, si je prend conscience que je suis en train de lire, en prêtant attention au fait de lire, au bout de quelques secondes j'ai également conscience de mon corps et si je maintiens l'attention, je reconnais un regard situé à l'intérieur, derrière mes yeux, qui observe. Si je maintiens l'attention, le regard deviendra plus lucide, j'observe ce qui me distrait et je reviens en moi-même, je poursuis ma lecture, mes émotions sont plus neutres... le mobile sonne, qui est-ce ? Maintenant c'est à nouveau moi qui réponds et j'ai perdu ce regard observant. Si tu reconnais, même brièvement, ce regard intérieur, tu pourras évoquer d'autres moments dans lesquels il est présent. Parfois, après un choc émotif ou une expérience exceptionnelle, je peux reconnaître ce regard qui s'intériorise et observe le moi.

20 Les déplacements du moi sont étudiés de façon exhaustive dans Rodriguez, M. (Silo), *Notes de psychologie*, France, Éditions Références, 2011, en particulier dans le chapitre Psychologie IV. La distance entre le regard et le moi est une observation propre à cette étude.

Un nouveau niveau de conscience

Le regard, habituellement identifié au moi qui regarde le monde depuis la limite tactile de l'espace de représentation, peut s'intérioriser et observer le moi et le monde. Cette intériorisation du regard en veille est expérimentée comme une amplification de la conscience. Elle éveille un regard qui se distancie du moi et l'observe agissant dans le monde, guidé par ses rêveries. Ni le moi ni la poussée des rêveries n'ont variés, mais quelque chose de nouveau est apparu, un nouveau regard, le regard intérieur.

La rêverie opère toujours et elle est toujours le moteur des actions, mais par l'éveil du regard intérieur son pouvoir de séduction a diminué. Lorsque je regarde un film, je suis identifié au héros, je vis ses angoisses et ses amours comme si c'étaient les miennes, mais je sais qu'il s'agit d'un film. Il arrive quelque chose de similaire avec le regard qui observe mes actions et mon moi, j'ai un certain degré de liberté pour prendre des chemins différents à ceux où me conduit la rêverie.

J'entends un nouveau niveau de conscience supérieur à la veille lorsque le regard intérieur s'éveille et obtient une permanence sans requérir d'effort. De la même manière que nous ne pouvons pas maintenir la veille et que nous avons besoin de dormir, cet état aussi peut être soutenu pour un temps, jusqu'à ce qu'il soit interrompu par le sommeil ou les rêveries.

Grâce à l'intériorisation du regard qui observe le moi, j'expérimente des changements dans le comportement émotif vers une certaine neutralité positive, débordée par moment par un certain type de commotion. Des changements dans le comportement intellectuel interviennent également, on expérimente de la lucidité : une sensation de ralentissement de l'écoulement du temps et, parfois, l'inspiration nous transporte.

Dans cet éveil nous poursuivons encore la rêverie et le désir, ils n'ont pas disparus, mais un changement de perspective est intervenu. Si l'on revient à l'analogie avec la séance de cinéma, je vis tout ce qui arrive au personnage avec lequel je m'identifie, mais je sais toujours que je suis devant un écran. Ce tréfonds, le fait de savoir que je suis devant un film et non dans la réalité, fait une différence

importante : si en vivant mes illusions je sais que ce sont des illusions et, qu'à tout moment, je peux les mettre en question, elles ne sont plus une réalité immuable.

Lorsque nous parlons de ce nouveau niveau de conscience, nous faisons référence à une légère intériorisation du regard, mais le monde entier change. Le bonheur ne dépend plus du succès de la rêverie, mes décisions gagnent en intentionnalité et ne sont plus de simples réactions du désir. Les décisions que nous prenons dans ces états de lucidité guideront les actions pendant le quotidien et, même si l'on dépend à nouveau des rêveries, l'orientation donnée lors du moment de plus grande liberté opérera comme tréfonds de l'agir.

Lorsque le regard intérieur est éveillé et que je réalise une quelconque action contradictoire, cette douleur intérieure semble amplifiée par son observation. Elle n'est pas supportable et, si je ne trouve pas l'acte réconciliateur qui puisse la résoudre, le regard s'identifiera à nouveau avec le moi et je serai prisonnier de la rêverie qui anesthésiera un peu ma souffrance. Cependant, cette expérience une fois vécue, le regard intérieur voudra toujours revenir à lui-même et nous aidera à sortir de la contradiction.

Ces expériences montrent que notre évolution n'est pas achevée et qu'il existe d'autres possibilités pour la conscience. Non pas dans le sens d'augmenter la capacité d'emmagasiner de l'information, mais pour produire un type d'être humain conscient de l'illusion. Grâce à l'éveil du regard intérieur, les rêveries perdent leur pouvoir hypnotique et la souffrance s'éloigne.

L'éveil du regard intérieur

Grâce à l'éveil du regard intérieur, nous découvrons un nouveau mode de la conscience. Je parle d'un « éveil » car il s'agit d'un regard, propre à la conscience, avec lequel elle se voit elle-même. Habituellement, elle est « endormie » ou identifiée au moi quotidien et je n'ai pas de notion d'elle. Certaines circonstances permettent son déplacement vers l'intériorité de l'espace de représentation et, depuis cet emplacement, elle observe le monde pendant que l'on prend conscience de l'existence.

Je reconnais cet éveil dans l'expérience de l'échec, dans les moments qui suivent l'irruption des expériences avec le sens, dans la croissance de l'unité intérieure et dans certains états atteints par les efforts attentionnels.

Nous avons déjà dédié un chapitre à l'échec et nous avons vu que lorsque les événements choquent avec mes croyances, cette secousse pourvoit un moment de liberté. Loin de le considérer comme un manque, nous le décrivons comme la possibilité de la dés-illusion. La vie entière est bâtie sur la chimère de la non-mort, alors tôt ou tard nous tomberons dans une crise existentielle. L'échec et la réconciliation à laquelle il nous appelle, permettent de prendre contact avec une vérité intime qui n'est accessible qu'au regard intérieur qui illumine les obscurités de la vie.

Nous avons également débattu sur l'action valable, capable de concentrer l'unité intérieure. Dans la croissance de l'unité nous avons découvert la réponse à notre question sur le sens. Cette accumulation semblait former une sorte de centre de gravité qui attire un regard séparé du moi, témoin de la conscience et du monde.

Nous avons mentionné l'irruption d'une expérience commotionnante et totalisatrice, du type de la fusion avec le tout, où tout est un et identique. A partir de là, je peux reconnaître sans aucun effort un observateur à l'intérieur de moi-même. Bien que ce ne soit pas quelque chose que nous pouvons produire à volonté, il existe différents procédés autour de la mystique pour se prédisposer à ce que cela se produise.

Enfin, dans la pratique attentionnelle d'être conscient de moi-même pendant que je réalise les activités, en la maintenant avec douceur, le regard s'intériorise progressivement jusqu'à nous mettre dans un autre niveau de conscience.

La distance du regard par rapport au moi n'élimine pas les rêveries, mais je gagne un degré de liberté par rapports à elles. Ce degré de liberté démontre que je peux me changer moi-même et cela ouvre le futur pour tout être humain.

Deuxième partie : L'UNITÉ INTÉRIEURE

La mort me surprend alors que je poursuis la rêverie et remplace un désir par un autre, sans jamais me rendre compte de sa monotone répétition. Je vis dans le non-sens en croyant que j'ai un sens ; je sais que je vais mourir, mais pas encore, et cet événement devient insignifiant.

A l'intérieur de chacun habite une expérience d'unité, lorsque le regard s'intériorise, il la rencontre et il s'éveille. Cette unité peut grandir et donner cohésion à un centre intérieur. Le regard, en observant depuis ce centre, se trouve lui-même et se reconnaît pour ce qu'il est véritablement. Cela ouvre la possibilité de changement personnel à toute l'humanité.

L'action morale permet de reconnaître l'autre en dehors de moi, possesseur de lui-même et de sa pleine liberté. Il ne s'agit pas d'une action ponctuelle mais bien d'un processus qui balaye les rêveries afin de la réaliser avec une plus grande perfection. Grâce à l'action, je découvre l'autre et dans la restitution de sa pleine humanité, dans sa libération, je rencontre la mienne.

Chapitre I :

La mort

Le regard de la mort. Le désir de l'immortalité. La racine de la souffrance.

Le regard de la mort

Il est un fait de ma vie que j'ai tendance à ignorer : un jour, je vais mourir. Si j'essaie d'imaginer que je ne serai plus là, que je ne me promènerai plus sur ces sentiers rocaillieux de la montagne, que je ne me réfugierai plus dans cette maison, ni dans aucune autre, que je ne saluerai plus jamais les personnes que j'aime, que mes doigts ne sentiront plus les touches du clavier, ni le souffle, ni la proximité d'un ami, ni l'éloignement du rejet ; je pourrais continuer à écrire ainsi sans parvenir à imaginer ma mort. Comme je ne parviens pas à me la représenter, une autre illusion se configure : je ne vais pas mourir. Je mourrai, évidemment, je suis aussi allé dans les cimetières, mais ne pas pouvoir me la représenter en fait un lieu vers où je ne me dirige pas. Alors je dis que je vais mourir, mais j'ai la croyance que cela n'arrivera pas.

Ma vie a du sens tant que je poursuis les désirs, je peux même assumer un échec de temps en temps. Mais je ne peux pas affronter la mort qui me bouche le passage définitivement. Même si je vis comme si cela n'arrivera pas, elle se rapproche toujours. Au début, cela arrive aux autres et un jour elle frappe à ma porte. Je la lui ferme au nez mais j'ai goûté la saveur de l'irréversible et j'ai senti vibrer l'écho du plus jamais.

Quand je m'efforce de me représenter la mort, immédiatement je sens mon corps, les battements de la vie, mon sang qui court, mon existence me devient présente. J'essaie de trouver la sensation de la non-existence et en échange la conscience d'exister augmente. Il arrive la même chose lorsque quelqu'un de très proche meurt : la force de l'existence m'enveloppe. Avec le temps qui passe, elle se diluera et nous reviendrons à la « normalité », où mourir est un fait sans grande

importance. Même ainsi, parfois, ces moments peuvent rester gravés avec intensité et peuvent changer la direction de la vie.

En essayant d'expérimenter l'existence, sentir que je suis vivant, me rappeler que j'existe, la mort ne parvient pas à se faire présente, mais je l'évite. Pour la nier je dois oublier que j'existe et c'est seulement ainsi que je peux faire comme si j'avais un temps sans fin. L'oubli de la mort comme celui de la propre existence, génèrent l'illusion d'un temps infini.

Lorsque je prends conscience de la finitude, d'autres choses, qui passaient inaperçues, prennent de la valeur : La couleur des arbres, le son de la rivière descendant des monts enneigés, l'inspiration qui emplit les poumons, toi, ce qui t'as blessé et que j'ai besoin de guérir, ce qui nous a unit et dont je dois prendre soin. On pourrait dire qu'eu égard au fait de la mort rien n'a d'importance ; en fait c'est l'inverse, quand elle se fait présente c'est comme si je voyais l'essentiel pour la première fois.

Lorsqu'une personne aimée meurt, contrairement à ce que l'on pouvait supposer avant son départ, le lien avec elle se fortifie. Même si au début c'est douloureux pour moi à cause d'éventuels thèmes non résolus, avec le temps, il se transforme en une relation sacrée. Cette union devient un lien immortel, elle étreint mon âme d'une attache plus forte que de son vivant. Le temps passant, cette proximité devient de plus en plus intime, jusqu'à faire partie intégrante de moi.

Il semble que nous ne comprenons rien à rien si nous ne conversons pas avec la mort. Il m'est très difficile de prendre conscience que je vais cesser d'exister. Je m'y refuse, je la considère comme une maladie, comme si je tombais malade de la « mort ». Si quelqu'un près de moi est à sa fin ou s'il est déjà parti, j'éloigne mes pensées du fait qu'il décède à peine un peu avant moi. Il n'y a pas de question sur le sens de la vie si nous ne frôlons pas la mort et voyons son visage, même si ce n'est que du coin de l'œil.

La vie n'est pas si facile dans l'état d'illusion. Nous poursuivons nos désirs en croyant qu'ils sont le sens et nous devons faire un effort pour être distraits de l'intime sincérité de la fin. Le regard de la mort nous réveille brutalement et quasi

rien de ce que l'on considèrerait comme central ne valait la peine. Après quoi, sans les petits oiseaux dans la tête, je pourrais m'approcher de quelque chose de vrai.

Le désir d'immortalité

Je n'ai pas l'expérience de ce qu'on appelle « la peur de la mort ». J'essaie de penser à elle et je ne peux pas, je m'imagine toujours exister, au funèrarium ou au crématorium, mais existant et je ne sens aucune inquiétude particulière. J'ai peur de ne pas pouvoir accomplir mes objectifs, cela me fait peur et m'angoisse, ne pas pouvoir finir le livre, que des choses douloureuses arrivent à mes proches, que mes souhaits ne se réalisent pas, mais je n'expérimente pas que l'empêchement soit de mourir.

Dans le déroulement quotidien, l'image de l'immortalité est représentée par les désirs projetés à l'infini, y compris dans des paysages à venir où nous accomplirons ce que nous pressentons. C'est ainsi que je crois tromper cette dame, m'adonnant à l'obtention de ce qui me fait envie, si je ne l'obtiens pas dans cette vie, je l'aurai dans l'autre. L'immortalité du corps, vivre jeune pour toujours, est une aspiration, ce serait le triomphe définitif sur la nature et, chaque jour, la science gagne du terrain vers la longévité. L'espoir de vivre pour toujours poursuit son avancée sur les vieux mythes ; la résurrection des corps, la réincarnation, les paradis, deviennent obsolètes et paraissent de plus en plus irréels.

Si une découverte scientifique prolongeait suffisamment la vie, ce fait ne changerait pas la structure mentale qui confond le désir et le sens. Je resterai dans l'oubli de l'existence. Je continuerai à croire réel ce que je peux me représenter et un éléphant avec des ailes me paraîtra plus réel que le fait qu'un jour je vais mourir, car je peux le formaliser dans une image. Si j'allongeais ma vie de mille ans, je ne résoudrais pas la difficulté de représenter la mort, je prolongerais simplement ma souffrance pour mille ans de plus.

Dès la première civilisation connue de Sumer, la recherche de l'immortalité est attestée avec Gilgamesh. Il la cherche ardemment et il échoue. Seules ses prouesses sont restées immortalisées, gravées dans la roche pérenne et l'on se souvient de sa

gloire encore aujourd'hui²¹. Les empires voulurent transcender les temps. L'empereur avait droit de vie et de mort sur ses sujets, mais il n'obtint jamais l'élixir de la vie. Dans les époques romantiques, on pensait à l'éternité de l'amour. Mary Shelley écrit la nouvelle du docteur Frankenstein ; « Pour quoi doivent mourir les êtres que nous aimons ? » se demande-t-il. La science est arrivée pour résoudre cette question ; alors, avec l'énergie du cosmos, il ressuscite le célèbre monstre et celui-ci, angoissé par la solitude, assassine tout être que le docteur aime. Aucun désir, ni la célébrité, ni le pouvoir, ni l'amour ne purent obtenir l'immortalité.

Ces légendes rendent compte de la recherche d'une immortalité corporelle, une éternité matérielle. Les égyptiens eurent l'intuition d'une substance qui pouvait transcender le corps, le « ka », qui progresse après la mort jusqu'à se constituer dans le « ba » qui vole vers la liberté. Cependant, le « ka » ne pouvait subsister sans le corps, c'est pourquoi ils les embaumaient, afin qu'ils soient conservés pendant que se consolide le « ba » de la libération. Cette intuition s'est perpétuée dans des traditions modernes, sans parvenir à résoudre l'apparente dialectique du spirituel et du matériel, le désir de l'immortalité du concret subsistant comme tréfonds.

Converser avec la mort ne sert pas à surmonter la peur, mais en l'approchant on met en évidence le non-sens dans lequel on vit. Nous serions piégés dans ce déterminisme sans l'irruption de la mort, qui met en échec la réalité du représentable. La réflexion sur sa propre fin conduit au contact avec l'existence. La cause de la souffrance n'est pas la mort mais la peur de ne pas satisfaire le désir. En coexistant avec elle je peux sortir d'un rêve.²²

21 « Mais Gilgamesh était à peine accroupi pour s'asseoir qu'il sombra dans un sommeil profond. Ut-Napishtim dit alors à son épouse : 'Regarde-moi ce jeune homme qui prétend à la vie éternelle, le sommeil l'a soudain enveloppé comme un brouillard' Elle dit à son mari : 'Secoue-le donc, qu'il se réveille et que, par le chemin qu'il a suivi, il s'en retourne en paix par la porte qu'il a franchie, qu'il s'en retourne en son pays !' En s'éveillant Gilgamesh ne croit pas avoir dormi sept nuits, finalement il demande au Lointain : 'Que faire alors, Ut-Napishtim ? Vers quoi me tournerai-je maintenant ? Le ravisseur est donc maître de moi. La mort s'est installée dans ma chambre à coucher ! Où que me portent mes pas, partout m'attend la mort !' Ut-Napishtim, ne pouvant lui octroyer l'immortalité décrète : 'Avant de rebrousser chemin pour s'en retourner dans sa ville, sa tenue devra rester intacte et neuve !' ». Gilgamesh retourne à Uruk avec les mains vides, mais sa gloire, fixée sur des tablettes de terre cuite, sera connue pour toujours. Cf. Lara Peinado, F. (Etude préliminaire, trad., notes), Poème de Gilgamesh, Édition Tecnos, 1997, Version française extraite de <http://m-ogre.blogspot.fr/2009/02/gilgamesh-fin.html>

22 Manríquez, J., Vers extraits de *Coplas a la muerte de mi padre* (Stances à la mort de son père), Madrid : Ediciones EDAF, 2006. "Recuerde el alma dormida,/ avive el seso y despierte/ contemplando/ cómo se pasa la vida/ cómo se viene la muerte/ tan callando;/ cuan presto se va

La racine de la souffrance

Le fil de la première partie de cet écrit est la confusion entre la poursuite des rêveries et le sens de la vie, état d'illusion que j'expérimente à la longue comme non-sens. J'ajoute maintenant un autre dilemme. Je vais mourir et, ne pouvant l'imaginer, ce fait est rendu invisible dans le courant de la conscience ; ainsi se configure l'illusion que cela n'arrivera jamais. Les paradis postérieurs à la mort, remplissent cette même fonction d'occulter la finitude, puisque je me vois exister dans d'autres types de paysages, comme dans n'importe quelle rêverie. Cet effort pour vivre dans le non-sens, en croyant que j'ai un sens et que je ne vais pas mourir, est le noyau principal de la souffrance. Ce sont là les contradictions qui sont à la base de la vie quotidienne et avec lesquelles nous réalisons nos activités, que ce soit laver les assiettes à la maison ou découvrir de nouvelles particules atomiques et des galaxies aux confins de l'univers.

La racine de la souffrance ne se trouve pas dans l'incapacité à satisfaire les désirs mais dans la mécanique qui consiste à courir après eux, en croyant qu'ils sont le centre de ma vie, les confondant avec le bonheur ou le sens. Ainsi, dans le tréfonds de la vie quotidienne, il y a toujours la peur de ne pas atteindre mes « importantes » aspirations.

Grâce à la réflexion sur la propre mort, le regard intérieur s'éveille et, avec lui, le contact avec quelque chose de vrai et le début d'une nouvelle recherche.

el placer,/ cómo después de acordado/ da dolor,/ cómo, a nuestro parecer,/ cualquier tiempo pasado/ fue mejor./ Decidme: la hermosura,/ la gentil frescura y tez/ de la cara,/ la color y la blancura,/ cuando viene la vejez,/ ¿cuál se para?/ Las mañas y ligereza/ y la fuerza corporal/ de juventud,/ todo se torna graveza/ cuando llega el arrabal/ de senectud./ Por eso no nos engañen,/ pues se va la vida apriesa/ como sueño./ Y los deleites de acá/ son, en que nos deleitamos,/ temporales/ y los tormentos de allá/ que por ellos esperamos,/ eternas.”.

Rappelez-vous l'âme endormie,/ la cervelle ravivez et éveillez/ en contemplant/ comme passe la vie/ comme s'en vient la mort/ en silence ; / que vite s'en va le plaisir, / après qu'il fut accordé, / comme il fait mal, / comme, selon nous, / tout instant du passé / fut meilleur. / Dites-moi : la beauté, / la tendre fraîcheur et le teint/ du visage, / la couleur et la blancheur, / quand vient la vieillesse, / lequel s'arrête ? / L'adresse et la légèreté / et la force corporelle / de la jeunesse, / tout devient gravité / quand approche / la sénescence. / Pour cela ne nous leurrez pas, / car tant preste s'en va la vie / comme un rêve. / Et les délices d'ici / en lesquels nous délectons, / sont temporels / et les tourments de là-bas / pour lesquels nous attendons (espérons), / sont éternels.

Chapitre II :

Le changement

Les expériences de changement. Me cherchant « moi-même ». La direction du changement. Un léger déplacement des croyances.

Les expériences de changement

Un changement fondamental dans la conscience individuelle et dans la société est-il possible ?

Surmonter la violence dans la propre vie et avec les autres personnes est un grand projet, difficile à croire réalisable et c'est un problème. Le changement que je cherche n'est pas petit. Il dépasse les limites de l'imagination. C'est pour cela qu'il m'a coûté de le communiquer. Autrefois, j'ai cru qu'en contrôlant les structures de pouvoir on construirait la société rêvée. J'ai eu la preuve que cela ne faisait pas varier la racine de l'injustice et la domination sur les personnes : cela fonctionne au début, puis reviennent les mêmes vices que l'on désirait transformer. Dans le champ personnel, même en surmontant nombre de ressentiments, la mort et le sens définitif de la vie stimulent toujours mes recherches. J'ai souvent confondu les succès de la conjoncture avec les buts profonds de la vie. Lorsque, finalement, je peux affirmer l'envergure du projet, je perds le débat parce que la proposition est considérée utopique, c'est-à-dire inaccessible dans le temps et, par conséquent, sans urgence pour la réaliser.

Le changement dans les matières humaines ne peut pas se forcer. C'est-à-dire qu'on le peut, mais les conséquences sont néfastes et les choses régressent à des situations pires que celles du départ. Il doit être voulu, intimement voulu, avec la force de la nécessité. Cette nécessité étant précisément de sortir de la souffrance et de la violence. Mais, au fond, je considère que cela n'a pas de rapport avec moi-même, il y a toujours quelqu'un sur qui rejeter la faute de ce qui m'arrive ou une urgence qui cache la l'ennui de la routine, ou une justification pour la violence que

j'exerce. Il ne semble pas que je sois responsable de ma propre vie et encore moins de ce qui se produit dans la société.

L'importance des expériences extraordinaires est que, pour un instant, elles modifient complètement la structure de la réalité et présentent avec une évidence indubitable la certitude que la vie a effectivement un sens, elle est. Face à cette expérience la mort n'existe pas, ce n'est même pas un mot prononçable depuis ce plan. L'impact est très bref mais très important, grâce à elle la conscience obtient la référence d'une réalité différente et ressentie comme une « véritable réalité ». En se diluant, elle laisse le souvenir de quelque chose d'extraordinaire vers où, sans le moindre doute, je dois, je veux et je peux aller. Cette expérience ne me change pas la vie, mais elle me donne l'opportunité de le faire. Elle me soustrait au monde gris et me montre la lumière du sens. Ceci se produit à des moments particuliers et il est possible de changer timidement la direction. On ne leur donne pas toujours l'importance qu'elles ont et elles peuvent passer inaperçues si on leur donne une valeur purement anecdotique. En certaines occasions, les rêveries perdent leur pouvoir et quelque chose émerge derrière la désillusion. Une expérience totalisatrice transporte la conscience, augmente son débit énergétique et l'inspire. Détours du temps, dans lesquels l'humain nous bouleverse et où nous semblons nous souvenir du sens oublié. Ce contact avec le profond revitalise l'action et elle peut être orientée vers un grand changement, sans urgence pour atteindre un but, je commence une aventure vers un futur immense.

Ces expériences sont celles du contact avec la profondeur ou le « soi-même », elle apportent la reconnaissance de l'unité de tout ce qui existe. Ce phénomène arrive en intériorisant un regard qui se glisse vers les espaces de silence du mental. Si effectivement certaines techniques spirituelles ou procédés mystiques facilitent cela, c'est l'action valable ou morale qui va graver l'empreinte du regard intérieur et la communication avec l'expérience du sens. C'est-à-dire que le changement n'arrive pas par la révélation du sens, mais grâce aux actions que ces expériences inspirent. Cette primauté de l'action a une justification théorique, puisque c'est grâce à la réflexion sur soi que produit l'action que se grave avec une valeur de « réalité »

l'empreinte laissée par l'irruption de la totalité²³. Le grand changement est de se réveiller du cauchemar de la souffrance et de la violence qui est en moi et autour de moi. C'est générer des conditions sociales de liberté, de justice et d'équité pour que nous puissions tous nous décoller du pénible état actuel. C'est coexister avec un regard plus intérieur au moi habituel qui, pendant que celui-ci agit, reste en contact avec un centre intérieur sans s'oublier soi-même. C'est reconnaître cette même possibilité en toi et te traiter en conséquence.

Me cherchant « moi-même »

Dans la mémoire ces expériences sont conservées. Si je me souviens des moments les plus difficiles de ma vie, sur le point de la perdre ou lors d'accidents psychiques sur le point de me faire perdre la raison, si je remémore des situations si graves qu'elles dévièrent mon destin ; si je revois de près la façon dont je suis sorti de ces épisodes, je reconnaîtrai là quelque chose de surprenant à quoi je n'avais pas accordé d'importance. Peut-être ai-je considéré qu'il s'agissait d'effets de l'accident lui-même. Ces occasions ont toujours été accompagnées par quelque chose de spécial, qui m'avait paru fortuit, propre au monde psychologique et sans relation avec ce qui arrivait. J'étais sauvé par un « hasard ». Je pourrais aussi les pister en révisant des situations où j'ai accompli une tâche qui, de toute évidence, était impossible à réaliser ou s'il m'est arrivé de prendre une décision avec une résolution, si importante, qu'elle m'a sauvée du non-sens ou de la folie ; ou lorsque ma vie fut mise en danger par un choc, une chute ou une situation violente et que j'ai pu faire les mouvements précis, dire les mots justes qui me sauvèrent. Les souvenirs sont pleins d'événements extraordinaires. Je peux réinterpréter toute ma vie en plaçant comme axe la manifestation d'états de conscience anormaux et comprendre que, grâce à eux, j'en suis sorti indemne ou j'ai changé la direction destructive que j'avais prise.

L'effet des anomalies de la conscience dans les moments limites, proches de la perte de la vie ou de la raison, est une interprétation très subjective, mais c'est en même temps très suggestif de voir ce dénominateur commun dans la plupart de ces

²³ L'action, comme réflexion de la conscience, a été traitée dans le chapitre « L'action » de la première partie.

cas. Depuis cette perspective, je peux voir en eux une grande force, en mon intérieur, qui a mobilisé tout mon être dans ces moments-là, a changé le cours de ma vie et m'a réuni avec les personnes qui jusqu'à ce jour m'accompagnent.

A l'intérieur de chaque personne, là où tout devient tranquille, nous arrivons à des zones très douces. Si nous pénétrons au-delà du calme, des émotions bouleversantes surgissent. Guidés par le silence du chemin intérieur, des compréhensions surgissent ou, peut-être, des confusions. Sans leur donner d'importance, je maintiens le calme. Là-bas, dans cette profondeur, à la limite des sons et des sensations, naît l'expérience qui fonde la vie. En m'absorbant dans le vide, quelque chose prend contact avec moi, sa présence insaisissable m'impacte sans un mot et, dorénavant, ma vie cherche à répéter cette rencontre. Cette expérience m'emplit d'une manière telle, que mes doutes sur le sens, au cours de ce moment et ensuite pendant un temps, n'ont plus besoin de réponses. Comme si, enfermé dans une caverne, je demandais comment est le soleil, mais en sortant au jour et en sentant la lumière blesser mes yeux, l'évidence de la réponse rendait la question impossible à formuler²⁴

Cette expérience vit en mon intérieur et il n'est pas possible de la nommer, chaque nom décrit seulement un de ses aspects et ne peut la comprendre toute. Dans de nombreux récits des mystiques, religieux, philosophes et poètes la mentionne avec d'autres langages. Certains parlent de Dieu, d'anges ou de guides pour s'y référer. En personnifiant, avec des images, cette communication avec le profond, souvent je la perds, en confondant ce qui a été vécu avec le nom qui lui a été octroyé. D'autres la définissent avec un concept, par exemple « l'être », je l'extériorise de la même manière et, ainsi, j'éloigne cette idée de l'expérience qui lui donna origine. En tentant de l'attraper dans un nom, une image ou un concept, je ne recrée pas l'expérience et je tends à perdre sa signification.

24 « Un homme sensé se rappellera que les yeux peuvent être troublés de deux manières et par deux causes opposées : par le passage de la lumière à l'obscurité, et par celui de l'obscurité à la lumière ; et ayant réfléchi qu'il en est de même pour l'âme, quand il en verra une troublée et embarrassée pour discerner certains objets, il n'en rira pas sottement, mais examinera plutôt si, venant d'une vie plus lumineuse, elle est, faute d'habitude, offusquée par les ténèbres, ou si, passant de l'ignorance à la lumière, elle est éblouie de son trop vif éclat ». Cf Platon, « Allégorie de la caverne », dans *La République*, Édition électronique <http://remacle.org/bloodwolf/philosophes/platon/rep7.htm>

La direction du changement

Les contacts occasionnels avec un autre type de structuration du réel, mettent en échec l'affirmation de la raison qui, si elle n'a pas pu résoudre le dilemme de l'existence, nous fournit des arguments avec une assurance telle que si elle l'avait effectivement atteint. Pendant l'instant que dure la vision, la mort n'existe pas, même comme possibilité. Il s'agit plutôt d'un rapprochement de ce dont nous avons toujours fait partie mais qui se dévoile seulement à ce moment-là. La raison considère la finitude comme un « cela n'arrivera pas encore », ainsi elle l'occulte de la certitude future.

Les expériences du sens nous ouvrent à une réalité bouleversante qui nous dit : « les choses ne sont pas comme tu penses, il y a une autre façon de vivre, plus libre, plus inspirée, avec plus de sens ». Mais elle ne transforme pas l'orientation de mes actions, elle restera dans le souvenir comme quelque chose d'insignifiant. Si l'action ne se dirige pas vers ce que l'expérience a révélé comme précieux, toute la commotion et le rapprochement vers la totalité vécue, restera réduite à quelque chose de semblable à un rêve et n'aura pas plus de signification pour la vie.

L'action fixe la direction de la conscience. La trace de mémoire produite par ce qu'on fait dans le monde est ce qui marque vers où tendra à se diriger la vie. Si une expérience révélatrice me montre l'essentiel et que mon action se dirige vers le superflu, je l'oublierai rapidement, même si elle a été très intense. Inversement, si mes actions suivent ses règles, les sensations d'unité se gravent dans la mémoire, associées à l'intensité du monde perceptuel. Ainsi, l'expérience du transcendant fait bifurquer la direction de la vie pour convertir le sens de l'action.

Nous avons vu dans la première partie de l'essai, qu'en situation d'échec, la conscience demeure disponible pour s'approcher de ce type d'expériences de changement. Cet échec se produit lorsque nous ne pouvons réaliser nos rêveries ; cela peut arriver tant dans une situation personnelle que parce que l'époque elle-même empêche leur réalisation. Par conséquent, des conjonctures psychosociales peuvent faciliter le rapprochement d'expériences de changement. Des conditions historiques, dans lesquelles la conscience, celle de chacun, de millions de personnes, en sentant le futur fermé, ne trouvant personne à qui faire confiance, ni personne sur qui faire retomber la faute, se trouve dans une situation de vide intérieur, sans

espoir. Alors la conscience peut être disponible pour que « quelque chose », depuis sa propre profondeur, se présente à elle. Cette expérience peut réorienter et vivifier l'action.

Mais comment faire pour que la force tirée de ces phénomènes progresse vers la lucidité et vers le dépassement de la violence ? L'expérience du transcendant ne suffit pas. Dans le siböisme nous avons été prévenus, dès le début, qu'altérer la conscience est assez facile ; on l'obtient avec des drogues, des pratiques de transe, au travers de danses, de cantiques, il y a de nombreuses façons de le faire. En général elles conduisent à des états crépusculaires, où la conscience est prise par une émotion, par une obsession ou par une force interprétée comme étrangère à soi, tels des esprits ou des souvenirs lointains. La conscience demeure prisonnière de ses propres contenus et les interprète comme des phénomènes extérieurs et étrangers à elle-même.

Le but est d'atteindre une conscience éveillée et lucide, capable de s'expérimenter elle-même et de disposer de ses mécanismes mentaux, qui ne soit pas absorbée par ses rêveries mais qu'elle puisse reconnaître comment celles-ci la mobilisent. Capable d'entreprendre une action de rencontre avec l'être humain, des tâches d'ensemble qui dépassent la violence entre les gens.

Les expériences de changement, ou de sens, ou de contact avec le profond, des noms différents pour nous référer au même type de vécu, intériorisent le regard et touchent des espaces très profonds de soi-même. Elles sont capables de nous révéler le sens pour atteindre une grande compréhension. Mais leur énorme énergie amplifie également les contradictions et les ressentiments en suspens. Le sentiment religieux, propre au contact avec la profondeur de l'être, est vif dans l'être humain et peut faire irruption lorsque tous les espoirs raisonnables ont échoués. C'est lui la force qui transforme les ères. Si nous approchons de ce vortex du temps, alors il est très important de nous placer sur le sentier de la réconciliation des contradictions que nous traînons, peut-être, depuis des temps immémoriaux, en tant que personnes, mais aussi en tant que sociétés.

Une grande possibilité comporte ses risques. Le changement ne peut pas être brusque. Un train à grande vitesse ne peut pas virer à cent quatre-vingts degrés sans se retourner. Il suffit d'un petit angle pour qu'il pivote sans problème. Il ne peut pas

non plus rester en direction de l'abîme. Avec l'aide de ce type d'expérience, une légère déviation conduisant à la destination désirée est peut-être possible.

Un léger déplacement des croyances

L'apparition de « quelque chose » à l'intérieur de soi, mais qui n'est pas « mien », modifie des croyances très enracinées, en particulier la croyance en la mort. Pour une raison quelconque, ce quelque chose à l'intérieur, ne semble pas être propre au corps et je ne peux assurer qu'il meure avec lui. Je ne peux pas non plus assurer le contraire, mais les charges se sont inversées : maintenant je commence à douter de la mort et non de la transcendance, comme j'en avais l'habitude. Je considérais la vie comme un concept purement biologique et, maintenant, je sens quelque chose de vraiment vivant, qui se trouve dans le corps, mais dont je ne suis pas sûr qu'il en fasse partie. Ce quelque chose d'insaisissable me semble être une « unité » qui l'anime et lui donne sens. La mort commence à perdre son pouvoir oppresseur et il ne me semble pas si évident qu'elle paralyse « l'être » que je sens en moi. Les croyances de toute ma vie, les raisons et leur soutien idéologique s'effritent, de nouvelles interprétations de la réalité surgissent. L'expérience insinue ce que « véritablement je suis ».

La réponse à la question du sens est une expérience. Ensuite viennent les explications, mais elles ont pour fondement quelque chose qui m'est arrivé : je l'ai vécu. Ces explications varient, ce qui est fréquent, lorsque le temps passe, c'est que les mots utilisés pour les décrire perdent leur valeur de vérité bouleversante, ils se vident et ne rendent plus compte de la proximité atteinte à l'origine.

Pour récupérer ce contact, la mobilisation de l'énergie psychophysique est nécessaire, pour amener le regard vers l'intériorité et comprendre que les images associées peuvent être des appuis psychologiques importants, mais qu'ils n'ont pas d'existence en dehors du mental humain.²⁵

Diverses écoles spirituelles dans les différentes cultures ont systématisé des procédés et ont construit des lieux pour faciliter ce type de contact avec ce qui donne

²⁵ Les procédés pour mobiliser la Force (énergie psychophysique) sont détaillés dans *Le message de Silo*, comme expériences, cérémonies, remerciements et demandes, Cf. Rodriguez, M. (Silo), *Le message de Silo*, Éditions Références, 2010.

un sens à la vie. On les rencontre habituellement au début des grandes civilisations. Cependant, dans leur développement, les cultures extériorisent cette « présence intérieure » et finissent par se référer à elle comme à des entités, spirituelles ou non, placées en dehors du mental. De cette manière, le contact avec l'intériorité, où est conservé le fondement de l'existence, s'éloigne. Je pense qu'il est possible, depuis ce moment culturel où les dieux se sont éloignés de l'être humain, revenir à eux si on réoriente le regard. Il suffit de considérer que le foyer de tous les être absolus auxquels nous désirons recourir se trouve au fond du cœur, et que nous devons diriger notre appel à cette profondeur. C'est de là-bas que répondent les forces auxquelles nous en appelons, depuis l'intérieur de soi-même.

S'il s'agit effectivement d'expériences personnelles, leur pratique collective peut faciliter l'accès à la profondeur intérieure. Nous acceptons facilement que les peurs et les hystéries peuvent se répandre en causant de la panique et des débordements sociaux, mais nous sommes réticents à accepter que les expériences transcendantes puissent avoir la même aptitude. Cependant, en les réalisant collectivement, ces expériences sont facilitées par le phénomène de contagion que produit la structure de conscience inspirée²⁶

Si la perte de sens n'est pas seulement personnelle ou le fait de quelques individus seulement, et si je perçois en moi la disposition pour accepter quelque chose de fondamental dans ma propre intimité, il se pourrait que je capte l'annonce du changement qui s'approche.

26 « Platon allégorise l'état inspiré avec l'image de "la pierre qu'Euripide a appelée Magnétique", c'est-à-dire, l'aimant. Et de la même façon que l'aimant "non seulement attire les anneaux de fer" en les entraînant irrésistiblement vers la pierre magnétique, "... [elle] leur communique la vertu de produire le même effet, et d'attirer d'autres anneaux", en d'autres termes, en attirant à son tour les pièces avec lesquelles il entre en contact et qui seront capables d'attirer comme d'autres aimants, de nouveaux anneaux qui ne sont déjà plus en relation directe avec la pierre magnétique, "en sorte qu'on voit quelquefois une longue chaîne de morceaux de fer et d'anneaux suspendus les uns aux autres, qui tous empruntent leur vertu à cette pierre." Cette référence si explicite à l'état inspiré capable d'attirer et de créer la syntonie avec d'autres consciences n'ayant pas nécessairement accédé à des expériences exceptionnelles, mais qui malgré cela peuvent se mettre en situation d'inspiration et même la communiquer à leur tour à d'autres, est un indicateur très intéressant. Cela nous permet de conclure que la communication entre les espaces de représentation des uns et des autres est possible, que la communication entre différents espaces existe. » Cf. Figueroa, P., "Références aux états de conscience inspirée chez Platon", Éditions Références, Section e-books, Collection "Monographies", Paris 2011.

Chapitre III :

La conscience de l'unité

La force de la nécessité. La reconnaissance de l'unité. L'unité est le sens.

La force de la nécessité

L'effort requis pour un changement personnel, particulièrement l'amplification de la conscience, est intentionnel et ne répond à aucun type de mécanique. Je ne pourrai réaliser cette volonté que si je sens ce changement indispensable. Seule une nécessité vitale, de vie ou de mort, pourrait concentrer la force nécessaire pour le produire.

Cette nécessité existe puisque je vais mourir, mais elle est masquée par les rêveries que je poursuis. D'une certaine façon je suis distrait. Au lieu de lui répondre, ce que je fais m'éloigne de son signal et je l'élude. Quand je suis en vacances, j'oublie mes problèmes, mais ils ne disparaissent pas, simplement je reporte le fait de m'en occuper. Si je décidais de vivre toute ma vie en vacances, je les éviterais certainement pour toujours. Le problème c'est que je ne dispose pas d'un « pour toujours ». Les rêveries sont ces vacances et elles me distraient de la mort. Je cours après quelque chose qui, même si je l'atteins, ne résout pas le véritable problème. Je cherche quelque chose que je ne trouve pas et, à chaque échec, je connecte avec ce qui est réellement important : dépasser la souffrance, se réveiller de la rêverie et transcender la mort. Ces préoccupations ne peuvent se résoudre par les moyens habituels, elles requièrent une autre énergie, qui s'obtient dans les états de conscience inspirée. Grâce à l'inspiration, l'être humain a produit de grandes œuvres artistiques, il a résolu des problèmes scientifiques complexes, et tout un chacun a trouvé des solutions à ses problèmes²⁷. Cette nécessité surgit devant le danger de perdre la vie, mais la réflexion peut nous amener à la conclusion que nous sommes déjà face à ce danger et que nous l'avons toujours été.

²⁷ Rodriguez, M. (Silb), « Structure de la conscience inspirée », dans *Notes de Psychologie*, Paris, Éditions Références, 2012, chap. Psychologie IV.

Cette nécessité, qui surgit quand on prend conscience que l'on va mourir, n'est pas permanente et a des cycles. Cette spirale peut configurer une rêverie d'un autre type qui, si elle s'enracine dans les espaces les plus intérieurs de la conscience, lui donnera un sens non formulé jusqu'à maintenant : un changement d'elle-même.

La reconnaissance de l'unité

Lorsque le regard s'intériorise pendant la veille, je peux observer comment les rêveries me mobilisent, mais je ne les confonds pas avec le sens. De plus, je ressens la coprésence de mon temps fini et, d'une certaine manière, je sais que je vais mourir. Cette conscience plus éveillée des rêveries reconnaît un centre intérieur, une unité qui lui donne cohésion et lui donne sens.

Cette description que j'appelle « conscience de l'unité », je pourrais également l'appeler « conscience de soi » ou « conscience de l'autre », ou encore « conscience du regard », je pourrais lui donner différents noms soulignant certains de ses attributs. Lorsque je dis « le niveau d'éveil », j'ignore s'il s'agit du même « éveil » auquel se référait Bouddha. Si je l'appelle « conscience de soi », je ne sais pas non plus si c'est ce que Silo appelait « le niveau attentionnel de conscience de soi ». Je pourrais simplement y faire référence comme à une veille plus lucide, mais la particularité de la veille sont les rêveries et non la lucidité. Ce qui importe, c'est de décrire ce qui se produit dans cet état particulier de conscience, pour pouvoir reconnaître l'expérience de cette manière d'être.

J'appelle « conscience de l'unité » quand, dans l'interaction avec le monde des autres, le regard intérieur se sépare du moi quotidien, reconnaît les rêveries et sent la coprésence de la finitude. Lorsque ceci arrive, je prends contact avec une « unité » intérieure. Je l'expérimente comme quelque chose de différent du moi, comme ce que je suis réellement. Naît alors la confiance en ce que cette unité a une continuité indépendante de la mort. Dans cet état, je ressens un calme d'où je regarde le moi et le monde. Je me trouve en accord avec les événements apparemment extérieurs, tout semble confluier pour faciliter ce que je dois faire. « Ce que je dois faire » prend la force d'un dessein qui se complète dans le monde avec facilité, presque comme une formalité à réaliser.

Cette sorte d'indépendance qu'a l'expérience d'unité, produit un changement dans les croyances. Elle modifie ce que je considérais comme vérité absolue. Je note surtout un changement dans la relation avec la mort. Elle se fait toujours plus présente mais, en même temps, je crois toujours moins en elle.

Je commence à me connecter avec cette conscience de l'unité, quand le regard intérieur se sépare du moi. Le moi reste collé à la peau, mettant en relation le psychisme et le monde, mais un regard se détache et se place en un espace plus profond, dans l'intériorité. Les rêveries opèrent toujours, elles mobilisent le moi, mais elles ne sont plus le centre de la vie ; « ce que je dois faire » s'ouvre un passage au travers d'elles, mes désirs ne dévient pas l'action et tout s'ajuste harmonieusement pour que ce que je veux faire (ce que je dois faire) se réalise. Je sors de cet état par la surprise de ce que tout se passe aussi bien. Lorsque le regard se distrait et revient s'identifier avec le moi, il est à nouveau attrapé par la mécanique de l'avidité et de la frustration de la veille ordinaire.

L'unité est le sens

Je déplace le regard plus à l'intérieur de mon moi, un peu plus à l'intérieur je trouve le calme où il se pose. Je cherche ce qui est uni, le silence augmente, le centre se rapproche, ce n'est pas le moi de tous les jours et cependant c'est ce que je suis.

En reconnaissant l'unité à l'intérieur de moi, la vie expérimente un changement de sens. Cette unité est celle qui réclame mon attention, celle qui requiert ma disponibilité et nécessite que je l'exprime dans le monde, c'est-à-dire, que je l'exprime à d'autres.

Qu'est-ce que je fais maintenant avec cette découverte ? Cette unité est à l'intérieur et je peux prendre contact avec elle. Cela me donne du sens parce que je sais, avec un savoir qui n'est ni de la tête ni de la foi, qu'elle a une vie distincte de la vie du corps. Je ne sais pas de quelle manière mais elle a une continuité, et si ce n'est pas de la continuité le terme exact est que cette unité a une existence en elle-même.

Dans cet état les autres êtres humains me semblent impénétrables, je ne peux plus dès lors les utiliser pour réaliser mes rêveries. Les autres apparaissent avec une réalité existentielle totale, ils sont totalement autres et pour eux-mêmes. Nous nous

rencontrons dans des expériences communes. Nous communiquons ensemble lorsque nous reconnaissons ces expériences. Mais il y a quelque chose qui est à l'extérieur de moi et que je ne peux ni agripper, ni contrôler, ni manipuler : c'est toi. Cela est surprenant. Je sens les autres toujours plus étrangers, comme si je reconnaissais l'impossibilité de m'approprier leur liberté. Ils ne m'appartiennent pas et je ne peux en faire les instruments de mes envies. Je peux les aimer ou me protéger de leurs désirs envers moi, mais ils ne sont pas une part de moi.

Cette distance de l'autre peut être inattendue. Lorsque le regard est identifié avec la rêverie, je crois te connaître, te comprendre et quand je prends conscience de mon centre, je ne sens pas que ma compréhension de toi augmente, je sens que je te comprends moins. Tu acquiesces une indépendance et une liberté auxquelles je n'étais pas habitué.

Lorsque, par moments, je réussis à m'éveiller de la rêverie, je sens l'importance de fortifier ce centre intérieur dont je commence à prendre conscience, de le faire grandir et d'abandonner la souffrance que m'imposent les désirs. Je sens aussi la nécessité de rencontrer les autres, ces nouveaux autres qui ne font déjà plus partie de moi, mais sont totalement autres.

Une fois que j'ai pris contact avec ce centre d'unité, je voudrais toujours être en sa présence. Cette rencontre s'est convertie en sens de ma vie : retourner au centre que je reconnais comme le lieu auquel j'appartiens ou ce que je suis réellement. Mais comment le faire ? Apparemment il n'y qu'un seul moyen et c'est de le trouver chez les autres. Ceci me commotionne et je comprends pourquoi je t'écris.

Chapitre IV :

L'unité dans les autres

L'action est la clé de la communication. La croissance de l'unité intérieure. L'humain est un processus de libération.

L'action est la clé de la communication

Je voudrais que dans ces paragraphes tu reconnaisse l'expérience de l'unité. Ce qui est extraordinaire est difficile à admettre lorsqu'il se produit. Je découvre son caractère de « hors de l'ordinaire » dans la confrontation ultérieure. Même dans cette comparaison, les mots ne rendent pas justice à l'événement vécu et je dois recourir à la poésie pour le transmettre. L'interlocuteur non prévenu pourrait croire que lorsque je parle « d'unité », par exemple, je parle de réalités physiques et non de représentations qui essaient d'insinuer une expérience intérieure.

Si j'ai rencontré l'unité en moi, je peux supposer qu'elle est aussi en chaque personne. Mais cette supposition ne peut se convertir en vécu que par l'action. Par elle je reconnaîtrai, ou ne reconnaîtrai pas, la présence de l'unité. Non parce que je la perçois en l'autre, cela n'est pas possible, mais parce que l'action dans sa rétro-alimentation peut connecter avec « moi-même », avec l'unité en moi. N'importe quelle action ne peut pas réussir cela, certaines bloquent tout contact avec l'intimité de l'être. En revanche, au moyen de certaines autres, je suis capable de reconnaître dans les autres leur humanité. Ceci est possible parce qu'elles sont dirigées vers « l'être humain », c'est-à-dire vers ce qui est humain chez l'autre, vers sa liberté et non vers son objectivation. Ce mode d'action me met en communication avec ma propre humanité. La rétro-alimentation de la propre action, en reconnaissant l'essentiel dans l'autre, produit la connexion avec l'espace de moi-même où se trouve l'unité.

L'importance de l'action dans la communication n'est pas évidente. Les croyances traînées d'autres époques privilégient les sentiments. Je peux admirer une personne, l'aimer, mais si je commets une maladresse avec elle c'est ça qui compte.

L'action ordonne mon monde intérieur chaotique et fait sortir de moi ce que je communique aux autres. Ceci marque la vie. Inversement, je peux détester quelqu'un, lui souhaiter les pires maux mais si finalement ce que je fais est noble, cela donnera la direction à la relation.

L'action me rétro-alimente, c'est-à-dire que j'ai la sensation de ce que je fais pendant sa réalisation. Ces sensations se placent à différentes profondeurs de mon espace de représentation, connectant des zones plus périphériques ou plus intérieures. L'action ne fait pas que me connecter aux autres, au même instant elle me met également en communication avec moi-même. Elle peut conduire le regard vers l'unité intérieure mais elle peut aussi l'éloigner, fuir de moi-même lorsque j'expérimente de la désintégration. Cette fuite se produit en détournant le regard de cette intériorité, l'identifiant avec le moi collé à la peau et qui adhère aux choses²⁸.

La rétro-alimentation de l'action me lie indissolublement aux autres. Ce que je te fais à toi, je me le fais à moi. Si je te produis de la douleur physique, tu diras qu'il est faux que je puisse la sentir aussi mais, pour ne pas la sentir, je dois « sortir de moi ». Cet éloignement extériorise le regard, acceptant le non-sens et me perdant toujours plus vers les choses. Pour ne pas sentir ce qui m'arrive, je dois anesthésier la souffrance que me produit ce que je fais. Ceci assoupit le regard intérieur et je m'éloigne de ce que je suis, je me déshumanise. Si mon action reconnaît ta liberté, ou l'unité qui vit en toi, cette essence qui te fait être humain, ceci se produit également en moi ; mon unité grandit en moi en même temps que le regard se fait intérieur.

La croissance de l'unité intérieure

Reconnaître l'autre n'est pas habituel. En général, je le considère plutôt comme un moyen de réaliser mes rêveries. De même que je peux être pour lui un instrument pour ses objectifs, il est un recours pour satisfaire mes désirs. Alors, l'autre n'est pas « autre », il n'est pas une fin en soi mais un moyen pour parvenir à mes fins²⁹.

28 Cette description existentielle du « fuir de soi-même », correspond à « la conscience malheureuse » décrite par Hegel ou encore à l'être impropre, « être-vers-la-mort », de Heidegger.

29 « Les êtres dont l'existence dépend, à vrai dire, non pas de notre volonté, mais de la nature, n'ont cependant, quand ce sont des êtres dépourvus de raison, qu'une valeur relative, celle de moyens, et voilà pourquoi on les nomme des choses ; au contraire, les êtres raisonnables sont appelés des personnes, parce que leur nature les désigne déjà comme des fins en soi, c'est-à-dire comme

Pour la conscience ordinaire, illusionnée par la rêverie, l'autre est utile pour leur réalisation. Cette instrumentalisation nie la liberté et, par conséquent, j'exerce de la violence sur lui, même si c'est de façon subtile, même si je demande la permission, même si je paye un salaire en échange. Ce qui engendre la violence c'est la dégradation de l'autre, en le considérant comme un moyen pour réaliser un objectif. L'acte mental qui nie « l'être liberté pure », est violence. Bien avant de léser son corps, ou de le dépouiller de ses biens, ou de la nourriture, bien avant de le priver de ses droits, j'ai rayé son humanité en le transformant en outil pour mes intentions, ou même en quelque chose d'inutile, jetable, polluant ou préjudiciable pour mon intention.

Il est possible d'exercer la violence du fait d'ignorer l'essentiel de l'autre et cela me permet de l'utiliser, de le dégrader ou de le détruire. Ce processus de négation de l'autre en tant que liberté, complètement libre de moi, hors de tout ce qui m'appartient, cet acte mental de négation de l'humain, le déshumanise en même temps que je nie aussi en moi la liberté et l'humanité. Mais je peux l'humaniser, si mes actes se dirigent vers la reconstruction de sa liberté, en le considérant comme une fin en soi, en restaurant sa dignité. C'est l'action, le geste vers l'autre, qui me permettra de le constituer en moi en tant qu'être humain, en tant que finalité en soi, en tant que liberté.

La clé de la reconnaissance et de la croissance de l'unité intérieure se trouve chez les autres ; je parviens jusqu'à eux par l'agir. L'autre n'est pas simplement la personne en face de moi, mais aussi l'essence de liberté et d'unité qui se fraie un passage à travers elle. L'action qui reconnaît cette essence me met en communication avec ma propre unité. Ce n'est pas une action isolée mais une direction, qui rétro-alimente la conscience et « l'engage » progressivement. Lorsque mon action reconnaît ta liberté, je reconnais en même temps la mienne. Cette interaction amplifie la conscience au long de la vie. Ce n'est pas une action ponctuelle mais en processus, qui se perfectionne dans le temps, épurant les rêveries,

quelque chose qui ne peut pas être employé simplement comme moyen, quelque chose qui par suite limite d'autant toute faculté d'agir comme bon nous semble (et qui est un objet de respect)... Voici le fondement de ce principe : la nature raisonnable existe comme fin en soi. » Cf. Kant, E., *Fondements de la métaphysique des mœurs*, Édition numérique Philotra, <http://philotra.pagesperso-orange.fr/fondem.htm>

augmentant l'engagement avec l'être humain. Il s'agit d'un changement progressif, à mesure que l'unité intérieure augmente.

En d'autres termes, l'action valable, outre qu'elle permet la mémorisation et l'accumulation de l'unité, éveille le regard intérieur. Ceci se produit par l'effort de reconnaissance de l'autre au-delà de mes rêveries et par l'engagement de mon action pour sa liberté et son bonheur. Cet acte, qui nous permet de prendre conscience de l'autre est l'acte moral, pas dans le sens de devoir, mais dans le sens de la restauration de la liberté par sa reconnaissance dans l'autre au travers de mon action³⁰.

Un acte moral n'est pas simplement un acte de charité ou de solidarité car ceux-ci peuvent ne pas forcément constituer une reconnaissance de l'autre. Souvent, ils peuvent signifier de submerger celui-ci dans un déterminisme social ou de le considérer comme un moyen de combler la rêverie personnelle de sa propre générosité. En tout état de cause, l'identification avec la souffrance des autres est un point de départ pour l'action valable, mais elle n'en reste pas là : elle m'implique et je

30 « Nous rencontrons ces moments de liberté dans la conscience de l'autre, dans les moments où l'on prend conscience de l'autre en tant qu'autre. L'autre produit en moi une déstabilisation et ce n'est pas une réponse mécanique qui me rend l'équilibre. C'est la liberté de l'autre qui s'est introduite en moi et qui provoque le moment de liberté. L'autre est pour moi le blanc de la liberté et, dans la mesure où je l'humanise, où je lance des actes vers lui, des actes de libération, je me libère moi aussi. L'autre, en moi, n'est pas une représentation de plus, parmi tant d'autres que la conscience génère pour mobiliser le corps vers le monde. C'est une représentation déséquilibrante, elle est enveloppée dans la substance de la liberté et sa dynamique est, d'une certaine manière, imprédictible. La naturalisation de cette représentation de l'autre est un truc que fait la conscience, mais dès que l'autre exprime son imprévisibilité, sa liberté, la tentative de le naturaliser échoue. L'autre me parle, me demande des choses, exige, entre en moi, sa présence fait irruption dans ma représentation, mais non passivement, plutôt elle l'altère, la fait bouger. En entrant dans mon espace de représentation, elle fait bouger les charges et elle oblige à donner des réponses, elle fait bouger en moi tous types de contenus déséquilibrants, d'une certaine façon je suis envahi, altéré par sa particularité de représentation qui modifie ma particularité. En tentant de figer la représentation de l'autre, celle-ci bouge de façon imprévisible générant en nous un moment de liberté. Ceci est très important car ce sont les autres, alors, qui nous procurent le moment de liberté. Si effectivement, auparavant, nous arrachons le moment de liberté par des pressions maximales de contenus qui s'annulent et par l'échec des illusions, ce sont les autres, qui sont constamment en moi, qui provoquent le moment de liberté. Alors, la reconnaissance de l'autre en tant qu'autre, en tant que liberté, indépendant de moi, provoque un moment de liberté. Mais, à son tour, l'autre a de moi une représentation, représentation qu'il ne pourra pas figer dans sa conscience parce qu'elle bougera de façon imprévisible, je pourrai aussi être pour l'autre le constituant de son moment de liberté. Ainsi, nous découvrons l'autre comme un constituant fondamental de l'existence et, dans cet autre, la possibilité de l'acte moral depuis la liberté et vers la liberté. » Cf. Ergas, D., *Investigación sobre la conciencia moral*, (*Investigation sur la conscience morale*, pas de version française) Centre d'Études Parc Punta de Vacas, décembre 2010. Version électronique

http://200.55.58.50/Producciones/DarioErgas/Investigacion_sobre_la_conciencia_moral.pdf

grandis en compréhension, en unité, en qualité et en complexité de mes œuvres vers le monde.

L'action morale n'est pas destinée à collaborer avec les rêveries de l'autre. Il s'agit d'une façon d'agir dans laquelle, d'une certaine façon, mon moi se déplace, cesse d'être l'important dans la relation. Souvent, ce type d'action n'est pas ressenti comme sienne propre, ni ses effets comme causés par soi. Cela les rend difficiles à détecter depuis la mémoire. Si je me questionne quant à mes actions valables, l'effort pour en reconnaître une est notoire et quand je crois l'avoir trouvée, le doute persiste quant à sa valeur. Il s'agit de gestes ou d'actions qui débloquent le cours du sens interrompu par le devenir. Parfois, la méfiance entame l'affection ; parfois, vouloir contrôler égratigne la dignité de l'autre ; parfois, en agissant j'ignore l'égalité de ce qui est différent ; alors, la violence surgit en moi, au début de façon subtile, ensuite comme discrimination, peut-être comme autorité ou une sorte de supériorité et, finalement, je constitue l'autre comme ennemi. L'action valable, l'agir correct, rétablit les évaluations humaines dénaturées par les pressions quotidiennes. Le geste ou l'action tendent au rétablissement en soi de l'unité perdue et ouvrent des possibilités à l'autre, sans générer de dette, ni de conditions, ni de dépendance.

L'humain est un processus de libération

Dans le quotidien, le moi est collé à la peau, je sens mon existence en tant qu'individualité et les autres sont une coïncidence avec laquelle je coexiste. Les rêveries s'imposent à moi et pour les atteindre, ma contradiction augmente. En prenant conscience de l'autre en tant que « autre », le regard s'intériorise, l'action prend le chemin d'un engagement pour sa libération et cette action fait grandir l'unité intérieure. L'acte moral modifie non seulement le milieu mais il me change aussi moi-même ; dans la croissance de l'unité, la conscience s'amplifie et l'être humain du futur transparaît, survenant au présent de l'humanité.

En intériorisant le regard, lorsque je me situe en ces lieux essentiels du mental, dans l'expérience de l'unité qui habite en moi, je rencontre des zones de la conscience qui s'expriment au travers du silence, de la quiétude, d'un très grand calme. Mais en le dirigeant en direction opposée, vers le dehors, vers le monde extérieur, ce monde que j'identifie comme le « monde des autres », là-bas tout est en

mouvement, changeant, rien n'est immobile, rien n'est égal et tout est divers et multiplicatif.

Entre l'unité et la diversité, entre le un et le multiple, entre la quiétude et le mouvement, il y a la direction du regard qui va vers l'intériorité ou vers l'extériorité. Il y a là un paradoxe : « l'extériorité » est le monde où s'exprime l'intériorité des autres. Ce n'est pas un monde naturel, il est essentiellement subjectif, c'est l'expression de l'intériorité humaine, c'est un monde créé et par dessus tout humain. Nous composons avec une substance insaisissable, elle est en soi mais elle est impulsion vers l'extérieur de soi. L'humain est l'unité, mais aussi le processus vers l'unité ; il est liberté, mais aussi le chemin vers la liberté ; il est ce qu'il est, et aussi le sens pour parvenir à être. L'humain est le pont entre l'être et le sens, l'être et l'impulsion vers l'être.

Toute définition demeurera étroite pour comprendre ce que nous sommes réellement. Si j'essaie de t'insérer dans une catégorie, tu t'en échapperas. Si je te force pour te maintenir dans mon schéma, tu diras que je te violente. L'être humain est l'être qui cherche à être conscient de ce qu'il est, il se cherche lui-même et il est en changement permanent vers lui-même. Un être toujours en changement, en recherche de soi, est très difficile à saisir, il dépassera tout concept qui cherchera à l'enclore.

Ce paradoxe de l'être humain, qui si je le comprends dans son intériorité s'exprime en tant qu'éternité et que j'expérimente comme temporalité en dirigeant le regard vers le monde, se constitue comme processus, une réalisation dans le temps : histoire humaine.

L'impulsion de l'histoire est l'impulsion même de l'humain vers la liberté et l'unité, vers la réalisation de la société pleinement humaine. L'histoire est un processus d'humanisation, de libération et de rencontre de l'humain avec soi-même.

Troisième partie : **LE PROJET HUMAIN**

L'époque arrive à sa fin avec ce grand échec de l'humanité. L'être humain, le vrai, celui qui chevauche sur les flancs de la liberté, s'agite à l'intérieur. Une force et un murmure annoncent son galop dans la quiétude du mental. C'est le chant du temps à venir, le cœur s'ouvre pour le recevoir.

Le cavalier s'est envolé sur son cheval ailé à la recherche de lui-même. Il a affronté ses maîtres et a su qu'il n'avait pas d'amarres. Il a toujours construit son histoire et aujourd'hui les rencontrant toutes, pour la première fois il le sait.

Il a en main toute la connaissance de ses anciens dieux et tout comme eux, pour créer et pour détruire. Il prend contact avec le feu sacré et très bientôt il verra renaître le phénix.

Que promet cette aube du sens ?

Sa lumière pourra-t-elle dissiper l'ombre ?

Le futur n'a pas été découvert. Il prend la forme du plus hardi des projets.

L'étincelle de l'existence éclaire le chemin vers la société universelle, de tous et pour tous, divergente et convergente.

Chapitre I :

L'action révolutionnaire

La chute des civilisations. L'humain en tant qu'expression de la liberté. L'intervention intentionnelle dans l'histoire. L'action révolutionnaire est simultanée.

La chute des civilisations

L'histoire qui m'intéresse est l'évolution de l'être humain, le développement de la conscience qui triomphe de ses conditionnements pour conquérir la liberté. Je ressens toute restriction comme une douleur physique et une souffrance mentale. Non seulement nous devons faire face aux nécessités matérielles pour la survie, mais aussi à celles spirituelles que nous impose notre propre mort en nous fermant le futur. Cette lutte pour dépasser la souffrance et la mort, pour sauter par dessus toute limite spatiale et temporelle, constitue l'humain.

Pour répondre à ces nécessités, les être humains se sont regroupés en tribus, villages, villes et, finalement, en civilisations. Ces dernières se sont formées, développées, sont parvenues au stade impérial, puis elles ont déchu, laissant la place à d'autres qui essayèrent aussi d'atteindre le bonheur et la plénitude.

A l'origine d'une civilisation, nous reconnaissons la manifestation d'une expérience fondamentale qui inspire un peuple, depuis lequel surgit le processus de civilisation. Les personnages de Zarathoustra, Lao Tseu, Socrate, Bouddha, Moïse, Viracocha, Jésus, Mahomet et d'autres encore, ne sont pas un hasard, ce sont ceux en qui se manifeste une expérience transcendante qui initie une nouvelle étape. Cette expérience inspire l'art, la science, l'économie, la religion et l'organisation politique, essayant des réponses qui libèrent l'être humain de la souffrance et de la mort³¹.

31 L'hypothèse que je partage est que les fondements d'une civilisation ne sont pas son mode de production, ni ses institutions, son art ou sa technologie, pas même sa religion, mais la structure d'un système de croyances qui se forge pendant la dissolution des certitudes de la culture qui l'a précédée. En d'autres termes, lorsqu'un monde meurt (un système de croyances), il laisse

Quand la civilisation a atteint le maximum de sa capacité d'humanisation, elle commence sa décadence en un processus de concentration de pouvoir et de déstructuration sociale, jusqu'à sa désintégration, libérant l'espace pour le surgissement de nouvelles et différentes tentatives.

La situation actuelle est la décadence de toutes les civilisations qui occupent le centre social. Qu'il s'agisse de l'Occident, de l'Orient, de l'Islam ou de l'hindouisme, elles semblent toutes épuisées, en processus de concentration de pouvoir, corrompues par l'argent, éloignées d'une expérience transcendante, avec leurs croyances extériorisées et manipulées par les appareils de pouvoir. L'être humain a été rabaissé à sa capacité de consommation et toute nécessité est transformée en commerce. Il s'agit de la déshumanisation croissante et mondiale, propre de la fin d'une ère.

La technologie nucléaire laisse supposer l'impossibilité d'une quelconque confrontation sérieuse entre elles, l'humanité toute entière étant mise en péril. Les pouvoirs qui dominent le scénario ne semblent pas être conscients du danger et leurs réponses restent la course à l'armement, la répression, l'arrogance, la manipulation psychologique et, en général, la restriction de la liberté et des droits.

Alors que le pouvoir se concentre, les liens à la base sociale se désintègrent, les relations humaines sont dévalorisées, différents groupes sociaux occasionnent des débordements de violence et le nihilisme ou le désespoir augmentent chez l'individu.

L'organisation mondiale est constituée de comités de pays puissants qui décident du destin des autres ; entre eux, ils se montrent les dents afin de rester à égalité et conserver leur situation.

l'espace pour qu'un autre naisse. Toutefois un système de croyance ne se modèle pas depuis la raison, mais depuis une expérience totalisatrice, depuis la révélation d'une vérité qui renouvelle l'esprit et la raison. Une révélation d'une telle envergure, impulse la tentative et la créativité humaine pendant les siècles suivants. C'est pendant l'âge de « l'âme désillusionnée », comme l'appellera Ortega y Gasset (1930), durant laquelle on cesse de croire à ce en quoi l'on croyait, que la conscience perd ses références, se disposant à ce que quelque chose émerge d'elle. Les civilisations, lorsqu'elles arrêtent leur croissance, forment un État universel, comme nous l'enseigne Arnold Toynbee (1955). Ce nouvel ordre impérial lui laisse un temps de survie additionnel, mais, de toutes façons, il indique sa stagnation : la créativité des minorités dynamiques est perdue, celles-ci se convertissent en minorités dominantes. Dans cet état de l'âme grandit la superstition, la magie, de nombreux courants mystiques apparaissent, et de nombreuses personnalités sont chargées d'attributs particuliers, capables de doter de sens l'individu perdu à lui-même, prisonnier de la peur de vivre et de mourir. Ce magma religieux est l'environnement dans lequel surgissent ces génies spirituels, capables de synthétiser leur époque et de tracer le chemin pour une nouvelle révélation de l'être.

Si l'Occident n'est pas effectivement parvenu à fonder un empire mondial, son idéologie de l'argent a de toutes manières pénétré les autres cultures en les uniformisant ou en corrompant leurs croyances et leurs institutions. Indépendamment de l'idéologie des civilisations qui occupent aujourd'hui la scène mondiale et que leur avantage sur les autres soit dû au pouvoir économique, politique, militaire ou religieux, elles restreignent toutes de même la liberté et elles exercent toutes de la violence sur l'être humain en le déshumanisant.³²

L'humain comme expression de la liberté

Il pourrait sembler que les changements soient produits par les puissants, par des forces mécaniques ou encore qu'ils soient le produit de la chute d'astéroïdes ; pour répondre à ces stimuli, l'être humain s'organise par réponse réflexe. L'action et réaction ne semblent pas être un argument convaincant pour parvenir à la lune et traverser les galaxies. On pense généralement que les découvertes technologiques, qui nous permettent d'avancer sur la nature, se font par « accident ». Il est difficile de nous imaginer en tant qu'êtres intentionnels, faisant les choses parce que cela nous plaît, parce qu'en nous il y a quelque chose que nous voulons extraire de nous afin de le partager, afin que les autres puissent l'apprécier³³.

Nous disposons d'une intention, enracinée dans l'intériorité, qui s'exprime vers le monde au travers de la conscience et du corps. Grâce au corps, l'intention se fraie un passage vers le monde, mais celui-ci, dans le même temps, limite ses

32 Découvrir la croyance essentielle qui fonde la civilisation de l'Occident donnerait la matière pour tout un essai. Peut-être n'est-ce pas sa religion, comme nous pourrions le supposer, mais plutôt justement son matérialisme. La résurrection des corps à la fin des temps est une preuve supplémentaire de la préséance du concret. Cette désacralisation, bien qu'elle nous ait condamnés au non-sens, nous a par ailleurs poussés à conquérir le naturel comme jamais nous n'aurions pu l'imaginer. Cette matérialisation de l'esprit a pénétré le reste des civilisations vivantes, peut-être en les synchronisant toutes sur la mondialisation du non-sens.

33 Ortega y Gasset met en question la thèse de Toynbee, de l'origine des civilisations en tant que réponse à un défi du milieu. Analysant le concept de « défi et réponse » il dit : « Toynbee aurait dû construire une nouvelle catégorie selon laquelle un peuple se fixe en un territoire déterminé non parce qu'il lui lance un défi mais parce qu'il lui plaît... Le territoire ne détermine pas réellement l'histoire. Il y a un facteur que nous pourrions appeler « l'inspiration historique du peuple », qui ne peut pas s'expliquer zoologiquement... Il faut finir par reconnaître une affinité entre l'âme d'un peuple et le style de son paysage. C'est pour cela qu'il se fixe à cet endroit-là : parce qu'il lui plaît ». Cf. Ortega y Gasset, J., *Una interpretación de la Historia Universal*, Ortega y Gasset, Alianza Editorial, 1989) (Cette œuvre d'Ortega y Gasset n'est pas traduite en français)

possibilités, l'emprisonnant dans les déterminismes spatiaux et temporels propres au monde physique. L'intention humaine repousse les limites auxquelles elle est soumise, inventant des instruments qui amplifient les possibilités du corps, augmentant ainsi ses capacités, prolongeant la durée de la vie, gagnant du terrain sur le naturel.

Ce qui intéresse l'être humain n'est pas de manger ou de survivre mais que rien ne puisse l'arrêter, pas même la mort. Sortir de lui-même vers le monde est pour lui le moyen de gagner en liberté. Voilà pourquoi il a extériorisé le langage et amplifié ses possibilités en tant que société. La mémoire s'est alors exprimée en peinture, sculpture, écriture, architecture et s'est convertie en histoire ; ainsi il est allé au-delà de son temps de vie, se projetant sur des générations successives. Aucun animal ne fait cela. La théorie de l'évolution des espèces n'est pas valable pour cet être qui transfère son être hors de son monde, qui améliore ses sens, qui éternise sa mémoire³⁴ et qui perfectionne son propre psychisme, comme nous le voyons dans les avancées de la philosophie, de la psychologie et des mystiques. Cette impulsion ne semble pas être le produit d'une mécanique évolutive.

L'humain est une intention lancée vers le futur et tout l'écoulement du temps est gravé dans la mémoire qui représente le temps passé. Tout est futur, désiré ou incertain, ouvert à l'infini ou fermé par l'inexorabilité de la mort. La mémoire est un accumulateur du temps et l'impulsion humaine l'a extériorisée. Au moyen de codes, signes et symboles, elle a réussi à l'extraire de son intériorité pour la transformer en mémoire sociale et historique. L'histoire n'est pas un livre, c'est davantage que le récit des faits, elle est codifiée dans tout objet présent. Connaître le procédé de production du crayon, de la tasse ou de la fenêtre, nous fait remonter aux origines mêmes de l'être humain.

Un être, qui transfère des contenus intérieurs au monde extérieur qu'il modifie et qui se modifie lui-même, accumulant l'expérience au travers de générations entières, n'est pas juste un système chimique et biologique ! L'humain n'est pas le simple développement de la vie, ce n'est pas un singe amélioré. Nous ne nous émerveillerons jamais assez de ce principe insolite de l'existant. Dans de

34 Il inscrit sa connaissance pour les générations futures, des tablettes de terre cuite jusqu'aux téraoctets de la nanotechnologie.

nombreuses conceptions on considère qu'il est constitué de matière et d'un souffle divin, c'est-à-dire d'un souffle de liberté pure, qui pousse le biologique comme le vent un navire.

L'humain n'est pas le corps que nous habitons, il utilise plutôt ce corps pour son dessein³⁵. Ce ne sont pas les conditions de la vie qui impulsent l'humain. Inversement, cette puissance requiert la vie pour se manifester. Le monde lui impose des conditions qu'il surmonte pour faire croître ses possibilités infinies, pour être dans le monde avec plénitude³⁶.

Cette impulsion vers le monde, sautant par-dessus les conditionnements de l'objectivité, est l'intentionnalité, vertu exclusive à l'être humain. L'intentionnalité est une direction que le corps utilise, il amplifie ses facultés pour sortir hors de lui-même et se compléter dans le temps et dans l'espace.

Le processus historique est le dépassement des limitations temporelles et spatiales, qui sont expérimentées dans le corps comme douleur et souffrance et qui s'expriment en tant que violence³⁷. Dans ce processus, des groupes humains ont accumulé du pouvoir pour dominer les autres, croyant ainsi obtenir le bonheur. Ce conflit s'est opposé à l'être humain qui, bien qu'il ait dominé la nature, n'a pas pu se dominer lui-même et a besoin de trouver un système social qui le rende digne et lui permette de poursuivre sa croissance.

Les groupes humains qui se sont appropriés le pouvoir, c'est-à-dire la volonté des ensembles, ne sont pas les agents du changement. Ils ne modifient le monde que pour augmenter leur pouvoir, c'est-à-dire diminuer la liberté des autres et augmenter la leur. Quand un pouvoir lutte contre un autre ce n'est pas non plus un symptôme de transformation, c'est seulement le remplacement d'une forme de

35 Dans la première et la deuxième partie de cette étude, on laisse entrevoir le dessein comme une direction lancée depuis la profondeur humaine vers la réalisation de la transcendance et de la liberté. Une direction lancée vers le monde extérieur à la recherche d'elle-même. Le dessein est une impulsion vers l'immortalité qui l'emmène hors de son monde et, en même temps, vers l'intérieur, toujours plus intime, de lui-même.

36 J'inverse le point de vue rationnel qui définit l'humain comme le produit de l'évolution de la vie et j'exprime ainsi que la vie est une nécessité pour que cette impulsion puisse s'exprimer hors d'elle-même.

37 Sur la direction du processus historique cf. Rodriguez, M. (Silo), « Discussions historiologiques », dans *Contributions à la Pensée*, (à paraître en français aux Éditions Références).

domination et non la distribution équitable du pouvoir à tous les êtres humains. Tout pouvoir se concentre et par la violence contrôle la liberté humaine.

Depuis des siècles, certains ont voulu produire des révolutions qui modifieraient les conditions de souffrance sociale. Malgré les échecs successifs et en dépit des monstruosité qui ont surgies de ces tentatives, l'effort se poursuit pour avancer vers l'indéterminé. Les tentatives manquées sont liées à des conceptions insuffisantes de l'humain, à notre croyance que l'histoire est sujette à un type de loi machinale ou divine, ou au fait de nous voir comme un reflet du monde objectif ou, enfin, parce que nous nous considérons comme des êtres déjà complets, qui peuvent s'étudier depuis un tréfonds zoologique.

Je crois que nous avons recherché une révolution à partir de prémisses incorrectes : nous avons voulu des révolutions humanistes à partir de conceptions mécanicistes. Nous avons voulu nous emparer de l'humain par la raison et celui-ci s'est échappé dans l'irrationalisme ; nous avons voulu le diminuer, l'accusant d'être manipulé par ses instincts, voilà qu'il se libère vers un sens qui le transcende. Nous sommes ce que nous sommes, des êtres qui nous sommes éloignés de la mécanique du naturel, afin de nous transformer en êtres intentionnels et historiques, qui transformons le monde et nous-mêmes par choix.

L'intervention intentionnelle dans l'histoire

De quel type de révolution avons-nous besoin ? Serait-il possible d'élaborer un plan pour l'amener à terme ? Parce que les pouvoirs s'affaiblissent, s'entrechoquent, que les choses ne sont pas statiques, l'opportunité pourrait se présenter si une conscience lucide dessinait un plan pour un changement humain et social d'envergure. S'il s'agit, comme je le crois, de la fin d'une époque, les croyances aussi vont s'affaiblir et d'autres prendront leur place. La dangerosité du monde actuel stimule l'inventivité pour trouver une issue. Cet être impulsé pour se compléter hors de lui-même, qui a besoin de s'élever par-dessus sa souffrance et sa violence actuelle, sera-t-il capable de tracer une issue si tous les chemins se ferment à lui ? Si ce qui arrive n'est pas seulement la fin d'une époque mais l'arrêt définitif des civilisations qui ont atteint ce moment historique, sera-t-il possible de penser aux conditions

d'origine d'une culture mondiale, qui projetterait l'être humain au-delà de celui qu'il a été jusqu'à maintenant ?

Si la thèse de la fin des civilisations vivantes était vraie, un projet devrait surgir ayant la puissance suffisante pour s'enraciner dans les générations à venir. Un projet qui exigerait la participation de tous et permettrait le changement personnel tandis qu'on construirait le monde à venir. Ce projet devrait être ressenti comme nécessaire, réalisable et pourvu de sens. Il devrait être capable de raviver l'énergie intérieure pour vaincre toutes les difficultés. Un projet transcendant qui répondrait à son tour à la recherche personnelle de transcendance.

Projeter un grand changement présente la difficulté que peu de personnes parviennent à l'imaginer. Tout succès partiel est confondu avec l'objectif et à vouloir conserver ce triomphe, on régresse à la situation antérieure³⁸. Une autre difficulté intervient lorsque le projet n'est pas voulu par les ensembles ; ceux-ci n'expérimentent pas l'urgence de si grands changements et une amélioration conjoncturelle leur suffit. Ainsi on planifie une transformation qui n'intéresse ni les gens, ni l'époque³⁹. Ces comportements donnent à penser qu'une révolution d'envergure ne pourra pas être soudaine, mais devra être conçue comme un processus en spirale ascendante.

On pourrait peut-être introduire un élément intentionnel dans la direction de l'histoire, à partir de petits groupes humains, capables de produire en eux-mêmes un changement qualitatif, c'est-à-dire d'atteindre une conscience lucide, apte à reconnaître l'unité intérieure et à projeter un traitement humanisé entre les personnes. Ces communautés pourraient influencer l'initiation d'une amélioration sociale à partir d'un comportement moral exemplaire. Si ces communautés existaient et concevaient un projet de cette teneur, elles devraient transmettre les

38 Le vertige que produit le succès, appelé "virus des hauteurs", n'est pas uniquement vérifiable au niveau individuel mais aussi dans l'ensemble social. Cf. Chambeaux, J., *El virus de altura, Sobre escritos e ideas de Laura Rodríguez*, Cesoc Ediciones, 1993 (*Le virus des hauteurs. Idées et pensées de Laura Rodríguez*, Éditions Cesoc, 1993)

39 Cette difficulté a mené les minorités révolutionnaires à accélérer les changements en forçant des situations. Ceci fait avorter la possibilité de transformation sociale, au niveau personnel on recule et la domination de certains êtres humains sur d'autres prévaut.

connaissances de leur effort, peut être traduites comme des procédés utiles pour la rencontre des cultures, des personnes et de chacun avec soi-même⁴⁰.

Si un grand changement est possible, il requiert d'être accompagné d'une amplification de la conscience, de l'éveil du regard intérieur par la prise de contact avec un centre différent du moi, éloignant l'illusion de la mort.

Cette approche du changement, tant au niveau personnel que de l'organisation sociale, est le germe d'une croyance qui pourrait donner orientation à une époque de dangereux conflit et de désespoir. Si le moment de la chute des civilisations modernes, filles des anciennes, est arrivé, nous ne pourrons faire appel à une déité extérieure qui a déjà fait son temps, ni à une élite puissante qui ordonne le monde au moyen de la violence. Le changement simultané dans la conscience et dans la configuration sociale se dresse comme la croyance constructrice du futur.

L'action révolutionnaire est simultanée

Le changement humain et social a toujours absorbé les recherches de nombreuses personnes. Une révolte accompagne la vie et ne s'accommode pas de la violence et de l'injustice. J'ai cru, autrefois, qu'il suffisait de renouveler les structures sociopolitiques mais j'ai observé comment les nouvelles formes d'organisation se retournaient contre le principe qui les avaient mises sur pied. La faiblesse morale des occupants de ces centres de pouvoir fut, peut-être, la cause de l'échec. Mais même quand des personnes au sérieux attesté étaient en charge, ces structures finissaient toujours par se placer au-dessus des gens qu'elles devaient servir. Un changement intérieur profond était nécessaire mais en m'y consacrant je reportais la transformation des conditions sociales de souffrance. Silo nous proposa une révolution totale, notre propre transformation à mesure que nous construisions un nouveau modèle de relations.

40 Planifier un changement intentionnel, défiant toute mécanique historique, transforme l'être humain en maître de son destin. Si dans le développement du plan surgissait une conscience éveillée et non-violente, en plus d'être un indicateur de ce qu'on emprunte le bon chemin, il faudrait s'ingénier à ce qu'elle ne soit pas détectée et écrasée d'une pichenette par la conscience violente, incarnée par des groupes de pouvoir craignant leur extinction. En même temps, elle devrait laisser un témoignage de son existence dans le paysage social, afin d'être reconnue dans le futur, dans les moments de grande nécessité. Ces signes, insinuant la possibilité d'un autre type d'être humain, devraient transcender les générations suivantes pour donner de la continuité au plan tracé.

La croyance qu'une modification du milieu extérieur, du milieu objectif, suffisait pour que cette conjoncture modifie le milieu intérieur, m'a fait perdre pas mal de temps. Bien que je ne l'ai pas formulé pas de façon aussi abrupte, cette hypothèse, traînée depuis les mouvements gauchistes de mon paysage de formation, opérait dans le tréfonds de mon action révolutionnaire. L'idée que la conscience est le reflet de conditions objectives et qu'en les modifiant les individus changent aussi, a échoué depuis longtemps mais son inertie a opéré en moi bien après.

Le projet révolutionnaire devait être basé sur une action telle qu'en transformant le monde elle devait, en même temps, me transformer moi-même. Ladite action ne devait pas non rendre le but à atteindre antagoniste avec la situation de vie personnelle et chaque pas devait être congruent avec l'objectif souhaité. A savoir, l'action révolutionnaire devait modifier la situation personnelle conjointement à la tentative de modification des structures. Il n'est pas possible de réaliser de véritables changements n'importe comment. Le changement simultané de l'individu et de la société est impossible à partir de la violence. Le type d'action pour le changement simultané est la non-violence active⁴¹. La révolution totale consiste au renoncement à la violence comme méthode de lutte et au renforcement de l'action transformatrice simultanée ; il s'agit de créer une conscience sociale et d'ébranler les racines de ce qui génère de la violence dans la société et l'individu. De cette manière, les minorités dynamiques qui impulsent les changements, peuvent entrer en résonance avec les grands ensembles pour produire ceux-ci pas à pas, mais dans la bonne direction. S'ils ne sont pas désirés par les peuples, les changements ne s'accompliront pas ; un temps de maturation peut faire défaut à la population ou les groupes qui les tentent peuvent manquer de valeur. Les changements sont réalisés par les gens quand ils le veulent ainsi. Si cela n'est pas respecté, ils seront forcés et nous resterons captifs du cercle de la violence.

La lutte non-violente génère l'enceinte adéquate pour l'apprentissage de l'action valable qui me transforme alors que j'agis. Elle est capable de faire grandir

41 L'efficacité de la non-violence est très controversée, comme le droit à l'autodéfense face à l'agression. Ce que je veux souligner, c'est qu'indépendamment de l'efficacité ou du droit à l'autodéfense, l'utilisation de la violence ne génère pas de changement de fond. Seul change le sujet qui l'exerce. Et ne nous leurrions pas en considérant les démocraties occidentales comme une direction vers la paix. En elles, la violence économique n'a donné aucun signe d'affaiblissement et elles changent de politique dès qu'un pouvoir économique se sent menacé.

mon unité intérieure à mesure que j'amplifie mon influence dans le milieu. L'action valable est une direction qui exige toujours plus de convergence, plus d'engagement et de réflexion ; elle configure un style de vie qui privilégie la cohérence entre ce que l'on pense, dit et fait, en accordant à l'autre le traitement que l'on aimerait recevoir et primant sur toute tactique politique ! C'est l'essence de la révolution et sa possibilité de changement réel. Le corrélat personnel des actions de valeur est la croissance de la liberté intérieure, considérée comme le plus grand des trésors : j'en prends soin non seulement en moi, mais aussi en ceux qui m'entourent ; une dépendance paradoxale pour le respect de l'autonomie d'autrui m'unit à mes semblables. Si mon action place le personnel, ou la cause, ou un principe « supérieur », par-dessus les personnes, non seulement je m'éloigne du changement auquel j'aspire mais, en outre, mon comportement devient agressif, prétentieux et je fais le contraire de ce que je recherche. Cette réflexion sur l'action personnelle me transforme.

La conscience individuelle n'est pas isolée, elle ne peut pas non plus se développer indépendamment du monde environnant. Je ne peux m'abstraire de l'humanité dont je fais partie, ni des gens avec qui je vis.

Mon imagination est limitée par des préjugés qu'impose l'époque et par la culture dans laquelle je navigue ; je suis immergé dans une situation personnelle. Il arrive la même chose à ceux qui sont avec moi. Nous sommes encerclés par les antéprédicatifs du moment historique. Je vis, en outre, une situation de discrimination ou d'injustice qui me conditionne, soit parce que je la subis, soit parce que je l'inflige. Je ne suis pas une chose et la situation une autre, je suis une structure avec elle. Ce qui m'entoure, fondamentalement, ce sont les êtres humains. Il s'agit d'une situation humaine, je suis une structure avec les autres. Toi et moi, lecteur et écrivain.

Il ne s'agit pas que du social, l'amplification de la conscience n'est pas non plus un projet individuel : je m'aperçois rapidement de notre dépendance. En définitive, c'est la reconnaissance de l'humanité de l'autre qui produit l'amplification de la conscience et la croissance personnelle ; le projet de construire une société libertaire et l'amplification de la conscience humaine, conduisent à l'engagement de dépasser la souffrance en moi et en ceux qui m'entourent, dans la société et dans

l'humanité. Une révolution simultanée dans l'humain et le social ne peut se réaliser si on l'envisage en écartant l'un de ces facteurs. En la proposant ainsi, le développement de la partie choisie – conscience ou monde – avancera un peu puis il régressera pour s'équilibrer avec la partie laissée de côté.

L'intentionnalité est dirigée vers les gens et elle rencontre la liberté des autres. Je peux amplifier ta liberté ou la restreindre. Si je la nie je demeure enchaîné à la violence. Nous dépendons les uns des autres. Ma souffrance est liée à l'ensemble qui m'entoure et ma propre libération est liée à celle des autres. La conscience qui s'amplifie se reconnaît elle-même et reconnaît l'autre, elle rompt son isolement et communique avec l'être humain.

Étonnamment, en courant après la liberté nous la trouvons dépendante des autres. Je suis dans une situation avec les autres et mes possibilités, limitées en tant qu'individu, se potentialisent en ensemble. Afin de poursuivre son évolution, la conscience requiert les meilleures conditions sociales.

Ce projet ne peut pas surgir en réaction à un système. Il vient de l'esprit libertaire qui se fraie un passage, comme un volcan éteint depuis des millénaires. C'est l'expérience de l'unité, de tous, qui le révèle ; je suis davantage que conscience et situation. Ce moi quotidien est juste un aspect de moi-même : je coexiste avec un être en mon intérieur qui, lorsqu'il se montre, enflamme la vie. Une spiritualité ébranle les vieux échafaudages, nourrit mes rêves et me lance vers le futur.

Chapitre II :

La première civilisation planétaire

La rencontre des cultures. Une nouvelle découverte : L'être humain. La révolution du vide. La nation humaine universelle.

La rencontre des cultures

Des millions de personnes se déplacent chaque jour d'un continent à l'autre. Tous les jours se produisent des migrations massives, pour des motifs économiques ou politiques. Un véritable shaker culturel agite la terre. Différents groupes ethniques se rencontrent et veulent maintenir leurs croyances, leurs mœurs, leur habillement, leur identité. Les pays posent des barrières qui sont franchies, tous les jours, par des centaines de milliers d'immigrants. Les nouveaux arrivants communiquent entre eux et envoient de l'argent vers leurs lieux d'origine, ils habitent dans les mêmes quartiers que leurs compatriotes, mais la rencontre et le mélange avancent rapidement.

De nombreuses cultures, apparemment assimilées par les nationalités métisses, ressurgissent, exigeant leurs droits ancestraux. Des peuples envahis et massacrés par d'autres réclament justice, après des siècles, pour les exterminations effectuées contre eux. Des groupes indépendantistes veulent séparer leurs nations de l'État qui les soumet. L'amour envers son propre peuple, ses traditions, la foi de ses ancêtres, semble revivre à mesure que le monde est de plus en plus connecté.

La conscience de la multiculturalité se répand sur la planète, alors que simultanément grandit la peur de l'assimilation de sa propre culture. Les fondamentalismes réagissent à la perte d'identité, incitant à la violence parfois extrême, pour isoler ce qui est différent. Les croyances de chaque culture souffrent de l'assaut des autres, s'enrichissent, se comparent, se relativisent.

Dans cette situation, les réponses à la nécessité du sens semblent être épuisées. Des régions émergentes telles que l'Amérique Latine peuvent atteindre la force économique et militaire par le jeu de la concentration de pouvoirs, mais d'où obtenir un système de croyances culturelles ayant la vigueur nécessaire à l'initiation d'un cycle de civilisation ?

La crise des cultures signifie que leurs vérités ne fournissent plus de réponses aux nécessités qui nous accablent à ce moment de l'histoire. Le monde a changé, nous nous mondialisons et nos anciennes certitudes ne sont plus utiles pour l'avenir. Elles ne sont pas la terre ferme que nous foulons. Cette situation déstabilise et désoriente. Tout changement requiert une secousse des croyances pour faire trembler les institutions ; elles semblaient être des entités pérennes et voilà qu'elles se vident et s'effondrent, ainsi que la foi qui les soutient. Il suffit de penser aux États, aux Églises et aux banques dont, contrairement à quelques années en arrière, on ne croit plus qu'ils dureront toujours.

Parallèlement à l'affirmation de l'identité et de la différence, se révèle par contraste, dans ce magma culturel, ce qui est commun et universel. Ce quelque chose de commun qui décanse dans cette confusion de l'histoire peut se convertir en vérité centrale pour une future civilisation planétaire.

Ce qui est commun dans chaque culture c'est l'être humain. Dans chacune d'elle il y a eu des moments où le développement, la liberté, la tolérance et la non-violence ont été des valeurs élémentaires. La reconnaissance de ces moments humanistes peut faire germer une culture universelle. La reconnaissance de l'humain en tant que signification commune et comme valeur maximale est ce qui peut être projeté vers une culture mondiale. L'universel n'est pas synonyme d'uniformité, l'universel est un continent qui peut contenir toutes les différences, sur lequel l'identité propre peut coexister avec d'autres et converger dans la liberté et les droits humains.

Cette universalisation culturelle existe déjà dans les liens des personnes qui se reconnaissent dans la différence. Les élites ne peuvent pas le contrôler, elles tentent de s'adapter à la nouvelle situation existentielle et au paysage multicolore dans lequel coexistent les peuples. Dans cette rencontre des civilisations, dans le contact direct des activités quotidiennes, dans cette tentative d'acquiescer une identité en accentuant

les différences, l'expérience de ce qui est commun est en train d'advenir. Pourtant, alors même que je t'observe et que je souligne nos différences, ton dieu si différent du mien, ta couleur de peau, tes coutumes que jamais je ne pourrai suivre, se dégage ce en quoi nous nous ressemblons et ce en quoi nous sommes identiques.

La reconnaissance de l'humain est toujours bouleversante ; ce n'est pas une expérience sensorielle, c'est une expérience profonde. L'autre est comme moi, si différent mais pareil à moi. L'humain contraste au fond des différences et, soudain, il ressort et je te découvre, l'émotion me saisit et la communication nous accueille. La rencontre de la civilisation se fait dans les rues, dans le commerce, dans la construction, dans les écoles, c'est là que se produit la reconnaissance que l'humain est ce que nous avons en commun. Dans le vécu quotidien a lieu l'expérience mystique de l'unité.

Une nouvelle découverte : L'être humain

Les vérités qui définissent une époque, produisent des transformations dans la société et dans un second temps, cette société transformée se heurte aux prémisses mêmes qui ont impulsé son changement. Les certitudes de l'époque provoquent les changements puis elles deviennent obsolètes, dans le monde même qu'elles ont bâti. C'est là que commence la crise des croyances et du bon sens : nous nous rendons compte que les certitudes et les évidences ne sont pas telles qu'elles semblent, elles sont valables seulement dans certaines circonstances.

Nous sommes à l'époque de la mondialisation et les bases qui la soutiennent sont communes à toutes les cultures. Ni Dieu, ni l'État, ni l'argent ne résolvent aujourd'hui la crise existentielle et du sens. A d'autres époques, de grands ensembles bougeaient pour l'un de ces absolus. La vie prenait du sens à partir d'eux. Aujourd'hui, ils ne remplissent plus cette fonction, l'époque a changé, le monde change. La chute de ces vieux emblèmes se produit d'abord dans la conscience, puis les institutions qui se fondaient sur eux se démantèlent.

Cet effondrement des références d'une époque n'est pas linéaire, les vieilles idoles tentent de se refaire et présentent des propositions rénovées (parfois folles) pour retrouver leur position perdue. Peut-être reste-t-il des étapes à venir où les idoles du monde agonisant s'imposeront à nous par le feu et le sang ; mais cela ne

pénètre pas le cœur humain et ne se pose pas dans la profondeur mythique pour impulser le destin.

Quelque chose prend naissance dans la rencontre entre les gens eux-mêmes, comme un doute, une inquiétude, telle une délicate et inconfessable certitude qui s'installe de plus en plus profondément, pour se convertir en vérité du futur.

L'être humain a été découvert peu à peu. Au début, se fut une qualité très précieuse, que seuls certains possédaient et dont les autres manquaient. Cela ouvrir un passage à la discrimination, qui agit encore actuellement, niant les droits de l'autre. Peu à peu on accepte qu'il y a quelque chose d'essentiel en chacun de nous et que nous devons en prendre soin tous ensemble⁴².

A cette époque qui s'achève, nous avons tué des millions d'êtres humains, trop de millions pour l'écrire sans honte et chacun des assassinés laisse en nous le chagrin d'avoir nuit à quelque chose de sacré. La Déclaration des Droits de l'Homme est née de cela, de la honte de l'humanité de n'avoir pas reconnu le plus important : la vie humaine et la liberté humaine.

Il est possible que se dessinent maintenant les modèles du monde qui vient : l'humain au-dessus de toute autre valeur. Nous possédons maintenant la maxime sur laquelle prendre appui pour amorcer un cycle historique inédit. La civilisation mondiale, aussi mondiale soit-elle, commence dans la vie de chacun, dans la

42 « Mais après la "découverte" de la "vie humaine", les choses changèrent... Et je dois m'excuser de ne pas développer ce point en raison du temps qui m'est imparti pour cet exposé. Cependant, j'aimerais éclaircir sommairement la sensation d'étrangeté que l'on éprouve lorsqu'on affirme que "la vie humaine" n'a été découverte et comprise que récemment. En deux mots : depuis les premiers hommes jusqu'à nos jours, nous savons tous que nous vivons, que nous sommes humains ; tous, nous faisons l'expérience de notre propre vie ; néanmoins, dans le domaine des idées, la compréhension de la vie humaine avec sa structure typique et ses caractéristiques propres est très récente. C'est comme si l'on disait : nous, les humains, avons toujours vécu avec les codes de l'ADN et de l'ARN dans nos cellules, mais il y a fort peu de temps que ceux-ci ont été découverts et que leur fonctionnement a été compris. Ainsi, des concepts comme ceux d'intentionnalité, d'ouverture, d'historicité de la conscience, d'intersubjectivité, d'horizon, etc., ont été précisés récemment dans le domaine des idées ; et grâce à eux, on s'est rendu compte de la structure non pas de la vie en général mais de la "vie humaine". La définition qui en résulte est radicalement différente de celle de "l'animal rationnel". Par exemple : la vie animale, la vie naturelle, commence au moment de la conception ; mais la vie humaine, quand commence-t-elle si elle est par définition "être au monde", et que ceci signifie ouverture et milieu social ? Ou bien : la conscience est-elle le reflet des conditions naturelles et "objectives" ou est-elle l'intentionnalité qui configure et modifie les conditions objectives ? Ou encore : l'être humain est-il définitivement achevé ou est-il un être capable de se modifier et de se construire lui-même, non seulement dans un sens historique et social, mais aussi biologique ? Cf. Rodriguez, M. (Silo), « Le thème de Dieu », dans *Silo Parle*, Éditions Références, 2013.

transformation concrète des relations immédiates, dans le changement des valeurs, des aspirations et des idéaux, dans la construction de la vie impulsée par cette vérité.

Il serait encore très facile à la violence d'éteindre ce feu qui s'est allumé entre les personnes. La discrimination est très primitive et il lui suffirait de soumettre les corps pour ralentir cette avancée spirituelle. Mais la mondialisation elle-même isole le discriminateur, qui n'aura plus que lui-même à détester.

Le début d'une civilisation mondiale s'accomplit en cet instant, en cette rencontre des gens. Elle ne naît pas en un lieu géographique, sous la protection d'une croyance déterminée, mais en de multiples zones, là où se rencontrent les peuples et races de toute la Terre.

La révolution du vide

Les révolutions française, russe ou américaine, ne sont pas les modèles de l'époque qui s'avance. Ces révolutions, dans lesquelles un groupe s'approprie un centre de pouvoir, que d'autres ensuite – nobles, bourgeois, prolétaires, bureaucrates ou banquiers – déplacent, ne sont pas le modèle révolutionnaire d'aujourd'hui. Aujourd'hui, on a compris que le problème ne vient pas de celui qui détient le centre de pouvoir, mais qu'il existe un centre de pouvoir. Par conséquent, la lutte pour ce butin, qu'on l'appelle État, syndicat, Église, n'a pas de sens. Ce qui a du sens, c'est la construction d'un autre système de relations humaines, générateur de nouvelles institutions, qui coexistent avec les anciennes jusqu'à ce qu'elles se vident définitivement.

Préciser le moment historique et prédire plus ou moins la direction des événements, peut être importants pour décider des stratégies d'action. J'évalue ici les possibilités pour un changement humain, pour nous orienter vers un changement dans notre conscience et dans le système de relations sociales, laissant derrière nous la violence. Un changement intentionnel allant de la liberté de l'individu vers l'amplification de la liberté humaine.

Il y a de nombreux symptômes de stagnation et de décadence dans toutes les civilisations qui sont aujourd'hui sur la scène mondiale. Elles avancent toutes vers un statu quo car aucune ne pourra dominer les autres sans courir le risque d'un

recul pour elles toutes. Le mélange culturel précipite une crise identitaire qui, à son tour, permet une reconnaissance de l'humain en tant qu'élément universel dans chacune d'elles⁴³.

Les révolutions traditionnelles impliquent que les centres de pouvoir soient occupés par les groupes dynamiques de la société, afin de produire les changements. Ceci peut s'obtenir par le pouvoir des majorités ou par la violence. En réalité, c'est toujours par la violence car les majorités utilisent les mêmes structures que les pouvoirs existants, intrinsèquement violents. Ce type de révolution finit toujours par agir à l'encontre des prétendus principes qui lui ont donné naissance. En fait, ceux qui contrôlent le pouvoir changent, mais celui-ci survit et est exercé de façon analogue.

Si nous voulons tester une nouvelle société, nous devons tenter un type de révolution novatrice ; il est clair que pour cela nous devons renoncer à l'utilisation de la violence. Ceci implique la déconcentration et la décentralisation du pouvoir à la base même de l'organisation révolutionnaire. C'est un motif de conflit quand le succès commence et que la dynamique de l'action mène les révolutionnaires à accéder aux anciennes structures de pouvoir. Ce qui se produit en général, c'est que la génération qui prend les commandes du système, considère qu'elle doit le maintenir pour parvenir à la situation prévue, ce faisant elle dévie sa lutte vers la conservation du privilège acquis.

La condition d'origine du processus révolutionnaire est très importante. A ce niveau de l'expérience historique, il est possible qu'il soit nécessaire de réfléchir dès le début au deuxième pas, à ce qui arrive quand la dynamique des faits place les mécanismes de décision dans les mains de la génération en compétition. C'est pourquoi le concept de changement personnel simultané aux transformations sociales est important. La violence n'est pas seulement présente dans la structure sociale, elle l'est également dans la structure mentale et le deuxième pas ne sera pas possible si ceci n'est pas pris en compte. Si nous avons de la chance, nous ne nous

43 Des quatre civilisations en vigueur que Toynbee reconnaît – Occident, Islam, Orient, Hindouisme –, toutes détiennent l'arme nucléaire, y compris l'Islam, au travers du Pakistan, en supposant que l'Iran ne l'ait pas aussi. Ce pouvoir destructeur menace l'humanité comme une épée de Damoclès, prête à fermer notre futur au moindre faux pas en ce périlleux moment. Cependant, je mise sur l'instinct de survie ancestral que possèdent les cultures qui se disputent aujourd'hui la scène historique.

autodétruirons pas mais nous parviendrons à des planètes situées à des millions d'années lumière, comme nous avons conquis l'Afrique et l'Amérique, par l'esclavage, l'assassinat et l'asservissement.

La révolution du vide signifie de ne pas perdre de temps à redonner vie à une institution moribonde, mais plutôt d'établir un système de relations qui décentralise le pouvoir. Quel sens y a-t-il à redonner vie à quelque chose en décadence ou encore à le combattre pour qu'il tombe plus vite ? Si nous sommes d'accord sur le scénario d'un monde à l'agonie, ce qui est nécessaire est la construction de ce qui doit naître. En plaçant le regard sur cette construction les schémas décadents tendront à se vider.

Nous devons construire le monde désiré dans notre milieu immédiat, dans le centre où nous étudions, dans l'entreprise où nous travaillons, dans l'environnement familial dans lequel nous participons, dans le voisinage où nous habitons. C'est là que doivent naître les relations affectives, de travail, commerciales, de compagnonnage ou d'aide mutuelle. De là peut naître un mode de vie qui ne concentre pas et qui décentralise. Il ne se confronte pas au système mais peu à peu il le remplace. Ce qui pourrait survenir dans ce processus c'est l'élévation de la valeur de la vie humaine et de sa liberté au-dessus de tout autre impératif. Il est probable que cette forme révolutionnaire remplace progressivement le système en décadence mais qu'arrivera-t-il quand il prendra conscience de son succès, quand le vieux système ne pourra plus contrôler une organisation dispersée et insaisissable, comptant toujours plus de participants ? Il est probable que la nouvelle forme d'organisation remplacera l'ancienne dans toutes ses fonctions.

Alors, convertira-t-elle ces centres de pouvoir en de multiples coordinations décentralisées, surpassant les États nationaux en une forme mondiale et fédératrice de diversités ? Je ne le crois pas. C'est pourquoi je vois nécessaire le surgissement d'une conscience capable de prendre contact avec son essence transcendante, qui renouvellera non seulement son organisation sociale mais aussi sa compréhension d'elle-même et de sa spiritualité.

La nécessité de changement personnel ne peut demeurer étrangère aux groupes de base révolutionnaires. En même temps qu'ils s'organisent pour créer un système de relations et donner des réponses à l'inefficacité du vieux schéma, ils doivent réfléchir sur la vie, la mort, le sens et leur propre changement.

L'enrichissement de ce dialogue, grâce au mélange culturel qui se produit dans les grandes villes, peut donner lieu aux multiples formes spirituelles, et même religieuses, de la future civilisation planétaire, dans le contexte d'un respect et d'une reconnaissance mutuels.

La nation humaine universelle

Il est très difficile d'imaginer un projet en faveur de l'être humain à partir d'une situation de pouvoir. Le projet d'un pouvoir est toujours le même, se concentrer et grandir. L'expérience de l'humain est incompatible avec le désir de pouvoir, sa force est la force de la liberté, de l'indomptable, de l'impossible à capturer. Le pouvoir et l'humain sont des directions contraires, l'un grandit aux dépens de l'autre. Nous devons atteindre une forme de configuration sociale où le pouvoir soit distribué équitablement. Il n'est pas question que nous soyons identiques, il s'agit d'avoir tous les mêmes droits, les mêmes opportunités, la possibilité d'agir en toute liberté sans que cela signifie dévaluer un autre être humain ou être contraint par un autre. Avancer vers des modèles flexibles, multiples, individualistes ou coopératifs, dans la mesure où leurs conséquences sont l'augmentation de la liberté individuelle et l'augmentation du bien-être commun.

La concentration colossale, effrénée, qui se produit semble mener à la marginalisation d'immenses ensembles qui percevront la précarité du système dans lequel ils vivent face à tout facteur critique. Je ne vois aucune raison pour que cette accumulation se freine d'elle-même. Je ne vois pas comment le système s'auto corrigerait en prévision de son propre péril de sauvegarde et distribuerait un quota de liberté aux populations. Le pouvoir de globalisation n'a que faire du lieu où il se fonde, il n'a aucune nostalgie pour les cités capitales du monde qu'il laisse derrière lui⁴⁴. Il repose sur une minorité disposée à jouir des privilèges dont la majorité manque. Ce cadre humain proche du pouvoir mondial n'habite pas en un lieu spécifique, il est réparti sur toute la planète. Cette concentration n'a d'autre destin

44 Le nombre de personnes qui dorment dans les rues de Paris ou de New York augmente chaque jour.

que de s'effondrer. On ne sait pas dans combien de temps aura lieu cet effondrement, ce qui est important c'est comment construire ce qui doit naître⁴⁵.

Une nation est un projet, une construction qui implique divers peuples et cultures. Une nation universelle est un projet qui implique tous les peuples : ce sont les êtres humains de la Terre, associés pour vaincre la douleur, la souffrance et la violence, pour manifester la créativité des individus et des ensembles, faisant grandir leur détermination sur leur destin. On propose une nation de ce type en réponse à l'éventualité d'un effondrement mondial qui pourrait survenir prochainement.

La nation humaine universelle est une proposition d'humanisation du monde. Une intention transcendante, qui se projette vers les différentes générations à venir qui construiront la prochaine civilisation planétaire. Cette proposition ne peut être une élaboration purement intellectuelle, elle doit s'enraciner dans les croyances de l'époque. Si cela se produit, c'est que ce ferment stimule déjà l'esprit et commence à se traduire en idées et sentiments.

Il est inutile d'élever quelque chose d'original sur de vieux plâtres. Nous voyons déjà comment les institutions du monde actuel se disloquent. Le pouvoir toujours plus concentré exige d'elles un hommage et c'est, justement, à cause de cette soumission qu'elles se vident ; elles poursuivent leur action par inertie, mais on croit de moins en moins en elles, elles ne bénéficient plus de la confiance générale. L'ultime recours du pouvoir est la dictature, une dictature générale correspondrait à cette époque. Si cela arrivait, c'est que la déstructuration sociale aurait dépassé toute limite et que tout serait hors de contrôle. De toutes manières, même dans le pire des scénarios, il faudra reconstruire le tissu social à partir des liens mêmes des personnes entre elles, il sera alors très évident dans le cœur de beaucoup de gens que ce lien est plus important que n'importe quel dieu, l'argent ou l'État.

45 Il est curieux de voir comment l'Occident, sans avoir constitué un État universel, comme le fit Rome avec son Empire, a réussi à concentrer un pouvoir mondial au travers de son système financier, qui s'étend sur toutes les régions de façon transversale. Je ne sais pas si ce gouvernement mondial de l'argent parviendra à se manifester au travers d'une organisation mondiale et soumettra également les armées à sa volonté. Dans tous les cas, alors que nous pensions que les États Unis se constituaient en pouvoir impérial, un pouvoir multinational se formait, auquel on ne peut déjà plus reconnaître de nationalité. Le cataclysme de ce pouvoir économique monstrueux surviendra simplement lorsqu'il n'aura plus rien à s'approprier.

Peu à peu, pourrait se révéler quelque chose qui est partout, comme l'air que nous respirons, comme la terre sur laquelle nous marchons, comme le ciel que nous contemplons. Ce qui est commun aux cultures, commun aux différences, au sens de l'action, ce qui transforme le monde, ce qui se cherche soi-même : l'être humain. Ce qui le nie c'est la douleur, la souffrance et la violence. Le projet est le dépassement de ce qui annule l'être humain : l'humanisation croissante. Génération après génération, nous pouvons collaborer pour construire cette nation de tous, diverse, multiple, libertaire, humaine.

Chapitre III :

La révélation de l'être

Un renouvellement spirituel. L'extériorisation de l'expérience. Une interprétation évolutive. Le sentiment religieux.

Un renouvellement spirituel

Nous vivons des moments cruciaux, de grand changement, non seulement dans l'organisation mondiale, mais aussi dans la façon de sentir la vie, ses valeurs et son sens. Les croyances les plus anciennes, traînées depuis des millénaires, peuvent être comparées, voire modifiées, pour préparer l'humanité aux temps à venir. Dans la culture elle-même, il y a des éléments régressifs qui cultivent la haine, la vengeance et le ressentiment, il y a aussi des codes progressifs qui impulsent vers l'unité, la réconciliation, la valorisation de l'humain et l'attention à la liberté de l'autre. Les bases culturelles sont enracinées dans l'identité des peuples, mais dans la réflexion des grands échecs, elles peuvent être réformées pour désentraver le mouvement du futur. Pour le dire fort et clair : la vengeance, la culpabilité, le pouvoir abusif et la peur de la mort sont fixés à ce qui était considéré, dans les époques antérieures et, même si la foi est plus fragile, à ce que l'on considère encore aujourd'hui, comme sacré. Tout prêtre d'une religion transmet un enseignement important, mais avec lui, dans ses légendes et dans ses mythes, il livre des erreurs psychologiques, qui freinent la réconciliation et rendent difficile la rencontre entre les êtres humains⁴⁶.

Depuis la venue au monde de la conscience aux origines, l'humain s'est déployé sans arrêt, conquérant la Terre, s'exprimant en de nombreuses cultures, et maintenant il se projette vers les étoiles. La conscience se dégage de sa somnolence, l'emportant sur la nature sans pitié, concevant déjà des civilisations qui cherchent l'éternité. Aujourd'hui, le pas suivant se rapproche. Nous tenons dans nos mains le

⁴⁶ Les gens eux-mêmes, enrichis par les mélanges de populations, commencent à réinterpréter les passages de leurs mythes qui empêchent la communication avec ce qui est différent. L'orthodoxie est également présente, mais les orthodoxes eux-mêmes se reconnaissent comme tels, et leur littéralité est ressentie comme une imposition par énormément de personnes.

fil du destin. Pourrons-nous surmonter les faiblesses, nous aventurer dans la construction d'une civilisation, non pas pour un dieu, ou pour un monarque, ou pour une supposée loi naturelle, mais finalement pour l'être humain ?

Chaque culture, outre son impulsion vers la liberté et l'unité, porte en son sein des facteurs désintégrateurs. Chacune a hérité d'une violence inouïe, par laquelle elle soumet la population et concentre son pouvoir, utilisant la violence comme facteur de cohésion. La violence est inhérente à l'organisation humaine que nous avons connue, elle ne servait pas seulement à créer la différence, mais aussi la ressemblance. Il s'agit du contrôle de la liberté et de son utilisation pour le particulier. Toutes sont aujourd'hui en échec, confrontées au défi de la rencontre des unes avec les autres.

Le choc des croyances millénaires dans le phénomène mondialisateur provoque un retranchement culturel, et des traditions qui semblaient se diluer avec le passage à la modernité se renforcent. De nombreux États se moquent de la démocratie et empruntent des signes théocratiques, renversant les tendances des révolutions du XIXe et du XXe siècles, non seulement dans l'Islam, mais aussi dans le judaïsme et le christianisme ; dans le lointain orient la répression et les expressions religieuses montrent, à leur tour, une ferveur qui s'éveille et se fraie un passage.

Cette résistance qu'opposent les traditions à l'interculturalité, ressemble au moment qui précède la mort, durant lequel les moribonds semblent guérir et revivre quelques jours avant leur dernier souffle. S'il en est ainsi, c'est que nous sommes proche de l'extrême fin d'une ère. Il y a dix mille ans, s'établirent les premiers peuples, l'agriculture s'est développée et le processus des civilisations a commencé. Nous pourrions être à la conclusion de cette étape et en chemin vers une confédération mondiale, différente de tout ce que l'on connaît et plus proche de l'être humain.

Si une nation humaine universelle se profile, c'est que cet idéal existe déjà dans l'intériorité. On entrevoit ses premiers signaux dans l'acceptation de la diversité ; le syncrétisme augmente dans tous les champs et l'intérêt pour la nourriture, la médecine, la technique, l'art ou la mystique des autres cultures, peut aussi être le reflet de cette direction.

Il y a des symptômes qu'une nouvelle spiritualité émerge des eaux volcaniques de l'humanité. Le grondement de son bouillonnement s'entend déjà à la surface. On peut le sentir en soi-même, dans les dernières découvertes de la science, dans le ballet à l'unisson des galaxies naines, dans le centre des trous noirs sans temps ni espace, dans la création artificielle de la vie. A chaque fois qu'augmente la compréhension de ce qui nous entoure, la beauté de l'incompréhensible nous inonde.

Par différentes circonstances propres à l'époque, la conscience, celle de chacun, s'ajuste pour être inondée par une signification conservée au profond d'elle-même ; cela pourrait annoncer un très grand changement dans le monde. La rencontre des cultures, l'affaiblissement des croyances, les nouvelles découvertes, les crises des institutions, l'atmosphère générale de non-sens, montrent un monde qui meurt mais, en même temps, l'être humain qui se débarrasse de ses maîtres pour recouvrer sa liberté.

Si une civilisation est sur le point de naître, outre le sentiment d'insécurité et de désorientation, dû aux schémas qui ne conviennent plus à la situation actuelle, il s'instille également à l'intérieur de chacun, quelque chose de différent, qui se fraie un passage. On ne sait pas ce que c'est : une force ou un espoir qui emplit de vie, pousse, on ne sait jusqu'où, revitalise. Ne pas pouvoir compter sur des paramètres sûrs lors d'un séisme psychosocial mondial, comme celui que nous vivons, peut nous donner le vertige, mais cela peut aussi nous aider à découvrir l'essentiel : la présence de l'humain. La rencontre avec l'essentiel, la reconnaissance d'une vérité de cette teneur est le fondement d'une culture. Il s'agit d'une expérience inexplicable, il faudra des siècles ou des millénaires pour en rendre compte ; les descriptions, les traductions et les conséquences de cette rencontre se multiplieront. Si nous discernons la future civilisation à l'horizon, c'est que l'être humain se dispose à reconnaître quelque chose de fondamental dans son intimité. Les interprétations de cette époque sur ce contact, correspondront certainement à la culture universelle en gestation⁴⁷.

47 Ortega y Gasset dira : « L'homme nécessite une nouvelle révélation. Parce qu'il se perd dans sa cabalistique intérieure, arbitraire et illimitée, quand il ne peut la contrecarrer par le choc avec quelque chose qu'il sait être une inexorable et authentique réalité. Celle-ci est le seul véritable pédagogue et gouvernant de l'homme. Sans sa présence inexorable et pathétique, il n'y a pas de

L'Étude de l'Histoire nous dira « une nouvelle révélation de l'être ». Un fondement qui ne requiert pas d'explications, alors j'écris « être humain » et tu dis : « Ah ! Oui, être humain », car il semble évident de souligner son importance, comme si nous savions que dans le futur il n'y aura rien au-dessus de son existence. Tu n'acceptes aucune imposition et, si quelqu'un tente de le faire, tu te mets de côté pour suivre ton chemin. Tu te méfies des vérités absolues et, cependant, tu devines que quelque chose de très grand coexiste en ton intériorité. La liberté est sacrée et tu en prends soin, non seulement en toi, mais aussi chez les autres. Si nous nous reconnaissons dans cette expérience, c'est que l'histoire tourne à nouveau, et ce qui unit les êtres humains, son essence et son sens, impacte la conscience.

Alors, les conditions d'un contact de l'âme avec elle-même pourraient être en gestation pour accéder à la source du renouvellement spirituel et du sens. Cette commotion pourrait impulser l'humanité vers sa prochaine étape : construire une civilisation planétaire basée sur la croissance de la liberté humaine.

La violence est l'opposé de cette direction. La concentration de pouvoir est une façon de soustraire la liberté et, par conséquent, elle est essentiellement violente. D'autre part, la mort personnelle est expérimentée comme une fermeture définitive de la liberté. La violence n'est pas un ornement de l'humain mais son

culture sérieuse, ni d'État, ni même – et c'est là le plus terrible – de réalité dans la vie personnelle ». Cf. Ortega y Gasset, J., *La Historia como sistema*, Madrid: Editorial Sarpe, 1984. (Ortega y Gasset, J., *L'histoire comme système*, il n'existe pas de traduction française de cette œuvre).

Toynbee, citant Bergson dans *Les deux sources de la morale et de la religion*, dit : « ainsi des âmes privilégiées ont surgi qui se sentaient apparentées à toutes les âmes et qui, au lieu de rester dans les limites du groupe et de s'en tenir à la solidarité établie par la nature, se portaient vers l'humanité en général dans un élan d'amour. Pour Bergson, les mystiques sont les créateurs surhumains *par excellence*, et il trouve l'essence de l'acte créateur au moment suprême de l'expérience mystique ». Il continue citant Bergson : « Il a senti [Le grand mystique] la vérité couler en lui de sa source comme une force agissante... Il voudrait, avec l'aide de Dieu, parachever la création de l'espèce humaine... sa direction est celle même de l'élan de vie ; il est cet élan même, communiqué intégralement à des hommes privilégiés qui voudraient l'imprimer alors à l'humanité entière et, par une contradiction réalisée, convertir en effort créateur cette chose créée qu'est une espèce, faire un mouvement de ce qui est par définition un arrêt ». Suivant Bergson, il ajoute que le problème d'obtenir que la majorité non créatrice suive la minorité créatrice, semble avoir deux solutions : l'une pratique et l'autre idéale. « L'une est celle du dressage... l'autre est celle de la mysticité... Par la première méthode on inculque une morale faite d'habitudes impersonnelles ; par la seconde on obtient l'imitation d'une personne, et même une union spirituelle, une coïncidence plus ou moins complète avec elle. » Cf. Toynbee, A., *Étude de l'histoire*

(Ndt : n'ayant pas accès à *L'Étude de l'histoire* de Toynbee en français, j'ai repris les passages cités par Toynbee, dans Bergson, H., *Les deux sources de la morale et de la religion*, Édition numérique, Québec, 2003, http://matiereapenser.free.fr/philo/docs/bergson_2sources.pdf)

antithèse, ce qui le restreint dans sa direction libertaire. Son dépassement est le défi de l'humanité à venir. Elle n'est pas générée uniquement par des conditions sociales d'injustice, mais aussi par des facteurs de la conscience elle-même, qu'il est nécessaire de surmonter dans son développement⁴⁸.

Si une commotion propre à la révélation de l'être est près de nous secouer, ceci étant un événement d'importance historique, il n'est pas évident qu'elle nous conduise à elle seule à l'organisation mondiale à laquelle nous aspirons.

L'extériorisation de l'expérience

La conscience est désorientée par l'affaiblissement des croyances qui soutiennent ce que je considère comme « réalité », vivant dans l'angoisse du vide. Dans ces conditions du mental, sans point d'appui, je suis davantage disposé à trouver en moi-même les réponses que n'offrent plus les religions, les idéologies et les rêveries⁴⁹. L'intériorité se rapproche et l'unité logée dans sa profondeur prend contact avec moi, quelque chose se « révèle » et je comprends ce que je suis et je le sens. Une lumière (intérieure) illumine mes représentations et tout se remplit d'espoir et de vie.

Pendant le changement d'époque, cette expérience est facilitée par la crise des références du monde qui s'en va. Seuls les grands mystiques en ont donné des explications, mais le moment historique particulier auquel nous sommes parvenus pourrait les rendre accessible à quiconque. Cette rencontre avec une sensation totalisatrice et d'unité à l'intérieur, ouvre le mental et le vivifie. Mais j'ai besoin de lui donner une explication. Les différentes interprétations ont des conséquences déterminantes. Certains récits du phénomène peuvent permettre d'approfondir ces expériences vers des états mentaux supérieurs au quotidien, et inspirer l'action vers la cohérence et vers la reconnaissance des autres. Je pourrais aussi considérer ces expériences privilégiées comme des hallucinations. Cependant, le plus courant, est

48 La structure conscience-monde de la phénoménologie doit se traduire par conscience-société dans l'analyse du phénomène psychique et social.

49 Parmi les idéologies, il en est une qui, encore en 2013, se présente comme « réalité », c'est l'idéologie du marché.

de considérer ce vécu comme quelque chose qui n'appartient pas à mon intimité, mais qui proviendrait d'êtres qui sont objectivement hors de moi.

Nous, êtres humains, disposons d'une grande puissance conservée au fond de nos cœurs ; en certaines circonstances elle émerge et pourvoit la force pour les grands changements. Ce phénomène apparaît par la croissance de l'être humain, quand il abandonne les croyances devenues inutiles pour suivre le chemin ascendant. Cette force, qui est d'une catégorie spirituelle, l'aidera à faire ce qu'il désire, il prendra la direction de l'intention, et celle-ci pourrait faillir. L'une de ces erreurs est l'extériorisation dudit contact.

En attribuant ces expériences à des entités extérieures, je vais croire que pour les refaire je dois m'attirer leur bienveillance et leur rendre hommage, afin qu'elles me dispensent ce don qu'elles possèdent, et que je désire. En persévérant dans cette erreur, je vais certainement exagérer mon culte avec des procédés toujours plus étranges. Ainsi, j'ai confondu des images intérieures avec une réalité objective, et je leur ai transféré la capacité de pourvoir le contact avec ce qui me bouleverse. Cette erreur repoussera l'expérience transcendante et obscurcira la conscience. En outre, je donnerai du pouvoir à certaines castes, qui s'arrogent la capacité d'intercéder auprès de ces « entités extérieures », auxquelles j'ai moi-même octroyé la qualité divine, logée en mon intérieur.

Extérioriser l'expérience, c'est interpréter qu'elle a été produite par quelque chose hors de moi. Je nie qu'il ait pu s'agir d'un contact avec moi-même, mais plutôt avec quelque chose d'étranger à mon monde mental. Cette interprétation est assez habituelle, car l'intimité avec le « soi-même » est expérimentée comme un « non-moi », ou la proximité de quelque chose qui n'est pas moi : je suis, mais non moi. Alors, je m'y réfère comme « toi ». Ce n'est pas un « toi, extérieur, c'est un « toi » qui en réalité est un « non moi » dans mon intériorité. Mais, en perdant contact avec cette expérience qui donne du sens, ce « toi » s'extériorise progressivement, les procédés pour communiquer avec ce « toi » se ritualisent, sans obtenir par leur biais la répétition de cette expérience, pour laquelle j'éprouverai de plus en plus de nostalgie, tandis qu'elle s'évanouit comme un rêve. Alors, le rite se transforme en souvenir du moment où l'on a effleuré ce temps éternel, mais l'expérience du sens ne revit pas.

Ce rituel qui rappelle le moment sacré, mais qui ne permet pas de revivre cet instant, est un rituel mort. Son procédé a été à tel point extériorisé qu'il ne me permet pas de trouver le chemin vers l'intériorité. Un rituel vivant facilite cet accès. La fidélité d'un rituel vivant est secondaire, c'est sa capacité à prendre contact avec la profondeur qui importe. Le rituel est actif quand il sert de point d'appui pour l'expérience et qu'il ne s'est pas, lui-même, converti en une expérience.

C'est l'extériorisation de l'expérience qui tue un rituel, en croyant qu'il provient d'êtres hors de la conscience. Cependant, ce rituel pourrait ressusciter si la direction du regard est inversée, et qu'on utilise ses procédés pour arriver aux espaces profonds du « soi-même »⁵⁰. Dans cette tentative d'évolution de la propre conscience, il ne suffit pas d'accéder à des expériences puissantes. Une interprétation incorrecte de celles-ci, impulsera des actions qui empêcheront de les retrouver, elles seront de plus en plus loin dans le souvenir, et seule la soif de les recouvrer augmentera.

Une interprétation évolutive

A l'époque présente, la conscience perd ses références et se déstabilise. Tous les piliers extérieurs ayant failli, elle cherche en elle-même et cela facilite l'approche de l'expérience du sens depuis l'intériorité. D'une certaine manière, nous pouvons dire que le plan transcendant s'approche de l'être humain. Cependant, cette possibilité qui s'ouvre à l'horizon, grâce à la crise actuelle, n'est pas suffisante pour assurer le développement humain.

L'origine de toute connaissance vient de l'expérience, mais les interprétations de ces expériences conduisent à des conclusions très différentes. La vision d'une lumière céleste pourrait être une comète, un appareil extra-terrestre, un dieu ou une étoile. L'interprétation me conduit par des chemins différents : certains me mèneront loin et d'autres me briseront dans des labyrinthes infranchissables.

⁵⁰ S'il est possible qu'un rituel mort, grâce à une expérience privilégiée, puisse conduire le regard vers l'intériorité approchant le contact, cela pourrait signifier que, dans l'ère planétaire, les cultures précédentes ne disparaîtront pas obligatoirement, mais elles devront être nourries par une nouvelle spiritualité, qui cherche la lumière à l'intérieur de l'être humain.

Il est nécessaire de « savoir » ce qui m'arrive. J'ai besoin d'une explication adéquate pour qu'elle me mène où je veux aller. Une interprétation et une direction vers l'évolution. L'approche de la profondeur n'est pas suffisante. Il est fort probable que ce contact se produise à l'heure actuelle, la perte de paramètres absorbant la conscience vers son intériorité, mais l'important est, comment je l'interprète et quelle direction je donne à cette force vitale qui m'anime.

Si je suis un peu déséquilibré, et que mes interprétations sont bizarres, cette force intérieure pourrait augmenter le déséquilibre et traduire les tensions et ma propre violence, comme « des petites voix » qui m'obligent à faire des choses que je ne veux pas faire⁵¹. C'est un problème. L'interprétation que je fais de ce qui se passe en moi n'est pas indifférente, particulièrement dans cette déstabilisation mondiale. Le type de références dont je dispose pour décider de mon action, n'est pas indifférent. Le cadre interprétatif est donné par le contexte culturel auquel je participe, l'ambiance familiale, le groupe que je fréquente, les consignes des médias ou des formateurs d'opinion à la mode. Je choisirai finalement un chemin d'action, mais ce choix peut prendre des voies plus évolutives, en accord avec les explications que j'obtiendrai de ce qui m'arrive. Le phénomène de la mondialisation, malgré les efforts d'uniformisation des pouvoirs globaux, augmente la comparaison et la confrontation des différentes façons de voir. Ceci peut faciliter le déplacement de codes culturels très enracinés, qui retardent le dépassement de la violence et le développement de la conscience.

Cette rencontre avec l'intériorité ou ce rapprochement du profond, comme nous voudrions le voir, ébranle le psychisme et a la propriété de donner du sens. Elle ne s'arrête pas seulement à la contemplation ou à l'extase, elle modifie ma représentation et oriente mon action. L'expérience du « soi », de l'unité de tout, n'est pas représentable, et chacun la traduira d'une façon qui lui est propre. Même quand je dis « l'unité », c'est une façon de m'y référer et non l'expérience en elle-même. Chacun va l'appeler à sa manière. Ces traductions sont multiples et, quand bien même toute une culture la désigne d'une même façon, pour chaque individu elle aura son expression et sa signification personnelle. L'expérience de quelque chose

51 Nous prenons l'habitude de lire dans les journaux, que des jeunes assassinent en masse d'autres enfants dans les écoles, impulsés par des voix qui les poussent. Ce symptôme a été mal interprété et annonce des débordements monstrueux de la conscience.

de totalisateur, ne peut s'exprimer qu'à travers la diversité, la multiplicité, d'infinies façons d'être.

Une kyrielle de suppositions constitue mon cadre interprétatif de ce qui m'arrive et qui, en outre, arrive au niveau mondial. Je présume une direction du processus humain vers le dépassement de la souffrance et une nécessité d'évolution de la conscience, je suppose que nous sommes devant une opportunité unique, depuis des milliers d'années, pour la rencontre des cultures et la comparaison de nos croyances, en découvrant ce qui est commun dans la diversité. Je suppose que, dans cette similarité de diversité, l'être humain apparaîtra comme un centre sacré, où convergent tous les chemins, la culture dans laquelle je me suis formé important peu. Je suppose que la nécessité de la convergence nous mènera vers le projet de civilisation de la nation humaine universelle. Je suppose toutes ces choses, ce sont mes croyances, et je n'ai en réalité aucune justification, ce sont des croyances qui se sont nichées, avec le temps, dans ma formation et qui constituent le socle sur lequel je développe cette pensée. Avec ce cadre explicatif, je traduis les signaux qui m'arrivent de mon centre le plus intérieur.

Le sentiment religieux

En chacun de nous, souffle le vent qui ravive le feu du transcendant. Cette force intérieure, pleine de sens, élève la conscience et quelque chose qui donne cohésion, semble ne pas être affecté par la mort. Ceci est en chacun de nous et nous voulons tous le vivre, accéder, par l'expérience directe, à une vérité transformatrice qui éloignerait la peur et nous remplirait de joie. Cette approche de la transcendance est le domaine du sacré, quelque chose que nous ne voudrions pas salir avec les mots, et simplement nous laisser baigner par son souffle de lumière et de silence.

Cette expérience, propre à la conscience inspirée, et provoquée par le déplacement du moi⁵², nous assaille et nous bouleverse. Sa puissance est telle, et tellement hors du quotidien, qu'il semblerait que quelque chose s'est introduit en soi. C'est une interprétation incorrecte, mais habituelle. Quand on réalise des

52 Les structures de la conscience par les déplacements du moi dans l'espace de représentation, et la structure particulière de la conscience inspirée, sont étudiées par Silo dans *Notes de psychologie*, Éditions Références, 2011.

procédés rituels avec dévotion, ceux-ci peuvent faciliter la manifestation de l'expérience transcendante, et permettre à chaque participant, ou à beaucoup d'entre eux, de prendre contact avec ce monde. Dans ce cas-là aussi, j'ai tendance à attribuer le phénomène à des êtres extérieurs, et s'il a un certain impact, il renforcera le préjugé que ce qui est arrivé provenait de l'extérieur de moi⁵³.

Du fait que nous, êtres humains, sommes prédisposés à transférer hors de nous les représentations, nous incite à faire de même avec les attributs du sacré. En nous immergeant dans les espaces profonds et irreprésentables, la conscience convertit ces expériences en figures. Cette traduction prend la forme de poèmes, de danses, de rites ou de tout autre type de production qui reflète l'intensité du vécu.

Par la suite, si nous voulons revivre cette expérience, nous recourrons à ces créations provenant des moments d'inspiration. En répétant le poème, la danse ou l'icône produit lors du contact, nous espérons nous remettre dans l'état mental qui lui donna naissance. Un certain rituel, peut me disposer à approcher les zones intérieures où il fut généré.

Un lieu ou un objet, peuvent être « chargés » de sens, parce que c'est là que le contact sacré se produit habituellement et, à des siècles de distance, je peux sentir « la charge » qu'ils transmettent, mais cela ne se produit pas parce que ces objets ou lieux ont, en eux-mêmes, quelque chose de particulier. Je peux sentir ce pouvoir, car, en me mettant en relation avec eux, je mobilise des images, qui se placent en une profondeur telle de l'espace de représentation, qu'elles peuvent faciliter l'irruption de l'expérience transcendante. Les représentations se placent à différentes profondeurs. Ainsi que j'imagine la cuillère d'une tasse de café, de façon plus périphérique que le souvenir de mon père qui est mort, j'imagine aussi un guide ou dieu, en une plus grande profondeur que la cuillère. Mais, si cette cuillère a appartenu à mon père, son emplacement dans l'espace de représentation s'intériorise vers la profondeur de la remémoration du père. Il en est de même d'un lieu sacré. En y pénétrant, les images de ma conscience se placent à une profondeur inhabituelle, et ceci rapproche les expériences inhabituelles. Alors, le contact avec le

53 Ce thème a été traité plus haut. L'erreur d'interprétation des expériences de sens, promeuvent la croyance qu'elles sont provoquées par des entités étrangères à soi. J'attribue ce qui est extraordinaire à un type quelconque de divinité ou d'esprit qui, depuis l'extérieur, injecte son énergie en mon intérieur.

transcendant se produit à l'intérieur de soi, par quelque chose qui est à l'intérieur de soi, et non par la magie des choses. L'erreur d'interprétation de cette expérience amène d'abord à son extériorisation, l'attribuant à des causes extrahumaines, puis à son détournement vers des états de conscience crépusculaires et, finalement, à l'éloignement de son sens.

Pour communiquer avec les dieux, c'est-à-dire pour parler à mon âme, pour que ce qui est en soi, et pour soi, s'exprime et inonde tout mon moi, je dois être disponible pour ce contact. Je peux faciliter cette prédisposition par la visite d'un lieu spécial ou par la lecture, par une conversation inspirée ou en réalisant certains procédés, mais ce que je fais, c'est plonger le regard pour qu'il soit absorbé par ce que je cherche.

L'extériorisation a causé différents problèmes. Depuis la manipulation par des hiérarchies, qui se sont posées en intermédiaires entre les dieux et les gens, à la dénaturation de techniques, qui ont pu à un moment être utiles au croyant pour sa méditation. La confusion entre l'expérience transcendante et sa traduction ultérieure, le mélange des productions artistiques ou religieuses, qui en émanent, à l'émotion et à la clarté profonde, avec laquelle chacun prend contact en soi-même, ont empêché le sentiment religieux de progresser à l'intérieur du pratiquant. Cette erreur bloque la recréation de l'expérience religieuse et retient l'avancée du développement mental et spirituel.

Toutefois, cette distorsion pourrait, actuellement, inviter à la reconversion des religions vers une religiosité intérieure. Les différentes religions, en concevant le divin et l'immortel hors du mental, semblent s'opposer entre elles, et les croyances deviennent réfractaires, comme lorsqu'on appose des pierres aimantées avec la même polarité. Dans cette crise mondiale qui met en jeu l'existence et l'évolution, on pourrait arriver à la conclusion qu'il est nécessaire de se transformer en un type supérieur d'être humain. Dans ce cas, elles devront toutes collaborer pour créer les conditions d'un saut évolutif de l'humanité. Se convertir à une religion intérieure implique un changement dans la direction du regard, en cherchant Dieu dans la profondeur de soi-même et dans l'intériorité de l'autre être humain⁵⁴.

54 « Quand je parle de "religion extérieure", je ne me réfère pas aux images psychologiques projetées sous forme d'icônes, peintures, statues, édifices, reliques (propres à la perception

Ce type de religiosité ne met pas en cause les formes extérieures qu'assument les religions. Elle comprend les différentes expressions et procédés comme des traductions de quelque chose d'immortel logé dans la propre conscience. Chaque culture aime ses productions émergées du contact avec le transcendant et qui sont différentes à celles des autres. Mais, si ses religions se sont intériorisées, elles comprendront que les diverses représentations proviennent d'une même recherche, d'une même nécessité et de la même source vitale qui se trouve dans l'être humain. La transformation des religions, et leur adaptation aux nouvelles nécessités, est fréquente dans les crises de civilisation. Les peuples anciens, lorsqu'ils se heurtèrent aux carrefours de l'histoire, ont su donner des réponses en corrigeant et en transformant de façon essentielle leurs systèmes de croyances. Même en conservant leurs symboles, les concepts de leur religiosité ont variés substantiellement, recherchant la survivance et la continuité culturelle.⁵⁵

visuelle). Je ne mentionne pas non plus leur projection sous forme de cantiques, prières (propres à la perception auditive), ni à leur projection sous forme de gestes, postures et orientations du corps dans des directions précises (propres aux perceptions kinesthésique et cénesthésique). Enfin, je ne dis pas non plus qu'une religion est extérieure parce qu'elle s'appuie sur ses livres sacrés ou sur des sacrements, etc. Je ne désigne même pas une religion comme extérieure parce qu'elle ajoute une église à sa liturgie, une organisation, des dates de culte, un certain état physique ou un certain âge des croyants pour effectuer des opérations déterminées. Non. Cette forme, où les partisans de telle ou telle religion luttent entre eux de façon mondaine – chaque camp attribuant à l'autre divers degrés d'idolâtrie pour le type d'image préférée avec lequel les uns et les autres travaillent –, cette forme ne constitue pas la substance du sujet (sauf pour montrer la totale ignorance psychologique des adversaires)... J'appelle "religion extérieure" toute religion qui prétend dire sur Dieu et sur la volonté de Dieu, au lieu de dire sur le religieux et sur le registre intime de l'être humain. Le soutien par un culte extériorisé pourrait même avoir un sens si, avec de telles pratiques, les croyants éveillaient en eux-mêmes (montraient) la présence de Dieu. » Cf. Rodriguez, M., (Silb), *Humaniser la Terre*, Éditions Références, 1997.

55 Le cas du judaïsme est emblématique. Les assyriens et les babyloniens ont, par deux fois, réduit en esclavage les israélites, déplaçant leur élite, représentant des dizaines de milliers de personnes, à Babylone (597 et 586 av. JC) et détruisant le Temple de Salomon lors de la seconde incursion. En 539 av. JC, le roi de Perse, Cyrus le Grand, entre à Babel et libère tous les peuples prisonniers. Giuseppe Ricciotti raconte, dans son *Histoire d'Israël* (Buenos Aires : Editorial Excelsa) : « Selon tout vraisemblance, Cyrus était zoroastrien. Mais poussé par sa politique, de même qu'il s'était trouvé auparavant favorisé dans ses entreprises de Lydie par les oracles des divinités grecques, il se tourne maintenant vers les babyloniens et affirme que le dieu Mardouk l'a appelé pour occuper le trône de Babel, afin de le substituer à Nabonide, négligent dans son culte, et lui a donné la seigneurie de toute la Terre (Cylindre de Cyrus). Ainsi même, tourné à son tour vers les hébreux, il déclare que non plus Mardouk mais Yahvé, dieu des hébreux, lui a donné tous les règnes de la Terre et lui a ordonné de reconstruire sa maison de Jérusalem (Esdras,1,2; II Chroniques, 34,23) ». Juan B. Bergua, dans son introduction à l'Avesta, dit que Zarathoustra (Zoroastre pour les grecs) « a pu naître vers 660 et mourir vers 580 avant notre ère. S'il en fut ainsi, Zarathoustra était encore vivant quand les juifs furent emmenés à Babylone ; et déjà mort quand Cyrus le Grand autorisa ceux qui le désiraient à retourner à Jérusalem ». Il ajoute : « ...Entre la religion juive avant l'exil à Babylone et celle qui suivit cet exil, une fois les sacerdotés juifs entrés en contact avec leurs congénères iraniens et connaissant la doctrine de Zarathoustra, il y a la même différence qu'entre pile et face. Mais la face, c'est-à-dire ce qui a été appris en Perse par les

juifs, est passé au christianisme et ultérieurement au mahométisme. Cela, et quelques autres choses d'importance mineure, représente tout ce qui est relatif à l'immortalité de l'âme, la résurrection des corps, la croyance au jugement dernier et d'autres suppositions, telles que l'existence de lieux de récompense et de châtement (Paradis et Enfer). Ces notions étaient jusqu'alors absolument inconnues des adeptes de Yahvé, comme l'espoir d'un sauveur, dont le Saoshyant perse avait été la première édition. Il en est de même pour l'acceptation du dualisme, c'est-à-dire l'acceptation d'une puissance bonne et d'une autre mauvaise, s'opposant dans leur œuvre, seul moyen de justifier, ou du moins d'essayer de le faire, la présence du mal dans un monde qui serait l'œuvre d'un dieu bon. Donc, tout cela est arrivé, d'abord au prophète iranien, puis passa de lui au juif et, à travers eux, au christianisme et à l'islam, comme je viens de le dire ». Néhémie, échanson à la cour d'Artaxerxès Ier, obtient le soutien de celui-ci pour retourner à Jérusalem, reconstruire le Temple (445 av. JC). Nous suivons Giuseppe Ricciotti : « Alors, le premier jour de l'an 443, ou de l'année suivante, eut lieu une assemblée, et 24 jours après une autre. La fin de cette double assemblée fut la lecture publique de la Torah et le renouvellement du pacte qui liait Israël, par la Torah, à son dieu Yahvé ». La première de ces deux assemblées nous présente à l'improviste un nouveau personnage : Esdras. Sacerdote par le lignage et scribe à la cour perse. Sa fonction est de lire la Torah dans le Temple reconstruit, la Torah de Moïse, le livre de la Torah de Dieu. Elle fut lue devant tout le peuple, avec solennité, pendant 7 jours continus et lue à nouveau, avec l'aide d'autres orateurs. Ricciotti poursuit : « Il ne fait aucun doute que le jeune scribe (Esdras), et sa Torah, sont des émanations de Babylone. Nous voyons, maintenant, que précisément à Babylone, on travaillait depuis de très nombreuses années à la préparation de ce double corpus, tant historicum que juridicum, destiné à réunir et conserver le patrimoine moral dispersé d'Israël. Celui-ci devait former un digestum, écrit, qui représenterait pratiquement une condensation du yahvisme passé et une norme pour le futur. Nous voyons aussi, que dans ce travail des générations entières de scribes ont contribué, dont l'autorité grandissait à mesure que l'œuvre avançait, et avec une pénétration consécutive dans la vie du yahvisme, se substituant toujours plus au prophétisme crépusculaire. Si, par conséquent, dans la solennelle assemblée de Néhémie, un jeune « scribe » fait son apparition, provenant de Babylone et possédant un codex volumineux, dans lequel est contenue la Torah de Yahvé et de Moïse, que cette Torah assume, à nouveau, toute la tradition du yahvisme passé, et qu'elle devra aussi, pour la même raison, représenter dans le futur la loi fondamentale de la communauté yahvistique : Par l'ensemble de ces faits, il résulte qu'une rédaction du grandiose digestum avait été réalisée à cette époque, et que Esdras avait emporté avec lui depuis Babylone une copie, pour qu'elle soit le fondement yahvistique de la renaissance d'Israël ». Ricciotti ne rend pas compte des influences du Zoroastrisme dans ce codex, apporté de Babylone par Esdras, mais il est clair que la réforme effectuée sur le judaïsme, pendant la captivité, a été fondamentale. Dans le cas du christianisme, dans lequel se structure le catholicisme au Concile de Nicée, à un moment où non seulement l'Empire était en danger, mais également le christianisme, des révisions essentielles de sa doctrine se sont produites, qui définissent les concepts qui ont survécu jusqu'à nos jours. « A l'époque où Constantin a vaincu Licinius, il existait une controverse véhémente en Alexandrie, la cité la plus grande d'Égypte et le centre de développement de la théologie chrétienne. Les chefs étaient deux ecclésiastiques d'Alexandrie : Arius et Athanase. Leurs fidèles s'appelaient respectivement les ariens et les athanasiens. Pour l'exprimer en termes plus simples, les ariens croyaient que Dieu était suprême et que Jésus, bien qu'il soit le plus grand des êtres créés, était inférieur à Dieu. Les athanasiens croyaient que Dieu, Jésus et le Saint Esprit étaient des aspects différents et égaux de la Trinité (du mot latin qui signifie groupe de trois). Pour résoudre la question, Constantin décida de convoquer un concile des évêques de l'Empire afin que le problème soit discuté. Il le présiderait et prendrait la décision finale. En convoquant à ce Concile toutes les parties de l'Empire, pour la première fois, il prit un caractère œcuménique (universel) ; en réalité ce fut le Premier Concile Œcuménique. Les évêques se réunirent le 25 juillet 325 à Nicée, à vingt-deux milles au sud de Nicomédie, qui était alors la capitale impériale ». Cf. Asimov, I., *Historia Universal* : Constantinople, Madrid : Alianza Editorial, 2010. (Cette œuvre n'est pas éditée en français). Comme nous le dépeint Averil Cameron dans *El Bajo Imperio Romano* (Madrid: Ediciones Encuentro, 2001): « étant donné que la majorité d'entre eux (les évêques) contemplaient pour la première fois un empereur qui cédait devant eux, et plaçait les affaires de doctrine chrétienne au plus haut de l'ordre impérial. Comme Eusèbe lui-même le comprit, une opportunité incomparable était offerte aux évêques, comme lui, d'exercer leur influence sur la cour et sur l'empereur lui-même... La conclusion, apparemment triomphante, du Concile de Nicée, au cours duquel Eusèbe

Si cette inversion du regard se produit, chaque religion pourra compter sur ses propres rituels pour accompagner de grands ensembles dans le contact avec le sens. Leur influence mutuelle enrichira les procédés permettant d'approcher l'essentiel. Le changement de l'être humain requiert de comprendre que Dieu n'est pas aux cieux, mais au fond du cœur de chacun ; que les rituels et les procédés sont des soutiens et non les fondements d'une communication directe et personnelle avec l'essence immortelle propre. Nous pourrions ainsi profiter de la bonne connaissance des anciens dans l'étape qui se rapproche.

Le facteur de cohésion des peuples est le sentiment religieux, qui unit, pour ainsi dire, la terre et le ciel, qui unit cette vie avec une réalité transcendante. C'est ce que semblent découvrir les empires qui surgissent dans l'étape finale des civilisations, peut-être parce qu'ils se trouvent face à un chaos si grand que la violence n'est plus suffisante pour contrôler des populations si diverses. Pendant ces crises de civilisation, leurs institutions s'affaiblissent, la foi, qui les a soutenues jusque-là, défaille et la conscience devient disponible pour prendre contact avec la profondeur, pour une nouvelle révélation. Cependant, l'Empire, en adoptant cette foi, l'impose par la force à ses sujets, dégradant ainsi la spiritualité qu'il revêt.

Par ailleurs, cette association entre pouvoir politique et religieux est possible, non pas à cause de la quantité des dieux auxquels on croit, unique ou nombreux, mais par l'extériorisation de l'expérience de Dieu. Ceci permet le surgissement d'intermédiaires et l'accumulation d'un pouvoir « provenant du sacré », qui finit par s'opposer lui aussi aux enseignements plus originaux ou plus proches de l'expérience du sens.

Ceci pourrait être en train de changer pour les temps à venir. L'être humain n'a plus besoin d'intermédiaires pour communiquer avec lui-même et vivre l'expérience fondamentale. En sachant qu'il contient Dieu en son intérieur, son récit mythique doit assurément s'ajuster, se disposant ainsi à l'exploration de l'univers et à des dimensions temporelles inconnues.

de Césarée avait dû ravalé ses principes et signer le document, alors que d'autres, parmi lesquels se trouvait Arius, qui refusaient de le signer furent envoyés en exil, produisit un credo, qui est celui qui, en substance, a été maintenu par l'Église depuis lors... Le Concile de Nicée de l'an 325 a requis un avant et un après. Pour la première fois, on tenta de réunir tous les évêques et il fut clair que les résultats du Concile devaient être considérés universellement inaliénable. » (Cette œuvre n'est pas éditée en français).

En matière religieuse, la révision se produit toujours dans les moments de grandes crises et cela pourrait être le cas. Que les religions actuelles réalisent ou non cette transformation, il est certain que de nombreuses formes de religiosité apparaîtront en ce déclin du temps, pour aider les peuples du monde à s'unir et à trouver leur véritable sens.

Cette crise pourrait être l'aube d'une ère mondiale. Grâce à la rencontre des différentes cultures, nous découvrirons en nous-mêmes ce qu'elles ont en commun. A leur tour, leurs religions respectives pourraient être importantes pour aider à reconnaître Dieu en chaque être humain de la Terre.

Chapitre IV :

L'amplification de la conscience et la société libertaire

L'action d'ensemble. Le problème commun. Toute fin est un commencement. La construction de l'histoire.

L'action d'ensemble

Au cours de ce développement, le thème de l'action a été traité et nous avons vu qu'un certain type d'action peut communiquer une expérience de sens. Ces actions sont destinées aux autres être humains, prenant progressivement un caractère d'engagement. Elles ont de la valeur car elles amplifient la liberté des uns comme des autres et elles sont expérimentées comme croissance de l'unité. Cet accroissement de la cohésion rapproche le regard d'un centre intérieur, qui en renforçant sa présence fait diminuer la peur de la mort. Ceci caractérise l'action comme « valable », pouvant être reconnue par des indicateurs psychologiques, sans qu'un code écrit, ni une loi morale, soit nécessaire. En fondant l'action sur la croissance de l'intégration intérieure, il n'est pas indispensable pour la justifier de recourir à un code écrit ou à une tradition ; ainsi, on évite qu'une coutume inhumaine soit validée pour la seule raison qu'elle provient d'un lointain passé. Les définitions du bien et du mal, basées sur des règles rigides, qui généralement se heurtent entre elles, dans des contextes culturels différents, perdent aussi de la valeur. Je ne peux pas non plus baser l'action sur le consensus des majorités : si tout le monde le fait, moi aussi ; ces majorités sont souvent contaminées par la folie collective. Je ne peux pas non plus considérer que la loyauté au groupe d'appartenance ou l'obéissance due à une hiérarchie, soient une raison suffisante pour agir. Le choix est inhérent à la condition humaine, le nier c'est se déshumaniser. Je peux prendre une décision avec l'aval d'une majorité, d'un supérieur, d'une loi, ou de quoi que ce soit, mais cela ne lui donne pas pour autant une valeur morale. À la longue, la conséquence la plus probable sera la collaboration avec la violence croissante du secteur ou du pouvoir avec lequel je m'identifie.

Certaines idéologies en vogue, appellent liberté le droit d'exercer de la violence sur les autres. On la considère comme une raison pour réprimer physiquement, abuser économiquement ou manipuler psychologiquement ; elles supposent que le plus grand pouvoir détient davantage de droits sur les autres. Les opprimés, perdus ou rancuniers, croient à leur tour que la libération consiste aussi à exercer la violence sur les précédents, ou sur ceux qui sont plus discriminés qu'eux. La confusion de la liberté avec le droit à la violence, conduit à la lutte pour le pouvoir, brouillant tout projet social et d'ensemble.

Si, effectivement, la loi n'est pas ce qui justifie l'action, les sociétés ne peuvent pour l'instant se passer d'elle, mais cela ne lui donne pas de valeur morale, juste un caractère légal et, à l'occasion, un certain poids pour un accord social. Souvent, les lois restent actives alors même que l'accord social est caduc ou n'a jamais existé. Il est dit dans cette étude que la valeur morale est donnée par l'expérience personnelle de croissance ou de désintégration intérieure. L'action acquiert une plus haute qualité lorsque sa réalisation accroît effectivement l'expérience d'unité ou l'amplification de la liberté, en moi et en ceux qui m'entourent, en se projetant vers la libération et l'union de la société tout entière. Il n'y a ni loi ni religion qui puissent accorder un caractère éthique à l'action. Seul chaque individu peut le réaliser, dans son choix intime, dans son expérience de rapprochement avec l'unité et d'éloignement de la contradiction, dans la reconnaissance de la liberté et l'humanité de l'autre.

Comment l'action d'ensemble, l'union des personnes dans les tâches communes, peut-elle alors se développer ? La liberté et l'unité resteront-elles les paramètres permettant de mesurer la valeur des actions de l'État, des entreprises, des ensembles humains regroupés en un quelconque type de société ?

Le tissu humain est bâti depuis le futur. Il s'agit d'un projet autour duquel les personnes s'unissent. Ce dessin du futur complète d'une certaine manière les aspirations profondes de l'ensemble qui doit se mettre d'accord pour le réaliser. Lorsque ce projet ne correspond pas vraiment à l'ensemble mais seulement à une partie, celle-ci le mène à bien en supplantant la cohésion que donne l'image du futur, à cause de l'argent, de l'imposition, du chantage, en synthèse sous une quelconque forme de violence. Le projet est une traduction du sens humain et quand c'est la

violence qui l'impose, il perd son caractère d'orientation et d'union, il perd sa valeur de sens.

Il est habituel de s'unir pour affronter le danger. Quand l'incitation de l'adversité diminue, le lien du groupe diminue également, il faudra trouver d'autres menaces qui le maintiennent uni. Dans le cas du risque, le projet est basé sur la peur du futur. C'est ce qui soutient nombre de nationalismes, patriotismes, étatismes et capitalismes. L'amour des traditions, des ancêtres, de la patrie est un facteur intégrateur, une gratitude envers ceux qui nous ont précédés et ont construit les échelons historiques sur lesquels nous sommes arrêtés, mais ce ne sont pas des projets. Ils n'ont pas la force de lancer le tout social vers le futur. L'ennemi toujours sur le point de nous anéantir, c'est-à-dire la peur, provoque une réaction de cohésion, mais ce n'est pas un projet non plus.

La désintégration sociale se poursuivra tant que n'aura pas émergé l'image du futur correspondant à la profonde nécessité de sens.

C'est le projet qui donne sens et orientation à l'action d'ensemble. Les projets de groupes ou sociaux conjuguent en eux les aspirations humaines imbriquées avec la peur du futur. Si le chemin vers le but ne transforme pas la peur du futur, celle-ci pèsera avec toujours plus de force, déterminant l'étape suivante de cette société. La crainte mènera au remplacement de l'union, qu'octroie un futur commun, par l'imposition et les différentes formes de violence.

Si le projet enferme l'ensemble sur lui-même, la transformation des individualités qui le composent ne se produira pas, la peur du futur aura vaincu et les facteurs centrifuges feront pression sur lui jusqu'à sa désintégration.

Un projet transformateur doit toujours être ouvert pour s'unir à d'autres sociétés qui voudraient le partager. Il est nécessaire de veiller à la possibilité de choisir, de participer ou de se soustraire, essence même d'un chemin de progrès ; la précipitation tend vers l'imposition et celle-ci est la négation de l'humain. Le renoncement à la violence est une nécessité, la compréhension de sa racine est le stimulus poussant à chercher un changement dans la conscience personnelle.

S'il était possible de concevoir et de dessiner l'image du futur correspondant à la plus profonde aspiration humaine, afin que cette impulsion conduise tant au

changement de l'individu qu'à celui du tout social, en parcourant un chemin qui nous guérisse de la souffrance et de la violence, nous aurions dans les mains la clé de notre évolution.

Le problème commun

Nous avons un problème commun aux êtres humains de toutes les époques : nous sommes lancés vers le futur et ce futur est la mort ; c'est la racine du dilemme humain. En retour, nous sommes poussés à placer en l'existence un sens qui repose dans le profond silence intérieur, quelque chose de très important que nous ne pouvons capturer avec des mots. Aux différentes époques, la réponse à ce conflit entre la mort et la nécessité d'exprimer ce secret intérieur est ce que nous nommons « culture », et celle-ci s'exprime dans les modes de production, les styles de vie, l'art, la science, les codes moraux et religieux.

Ce problème commun nous accompagne depuis l'aube première, chaque époque et chacun y a répondu encore et encore. L'impulsion humaine transfère son être et sa signification au monde ; chaque culture résout à sa manière la tension entre le sens qui s'exprime et la mort qui l'interrompt ; chacune développe un système d'images, de croyances et un mode d'action qui répondent à cette tension primitive : l'impulsion vers l'éternité et la fin du futur.

Placer à l'extérieur ce que l'on porte à l'intérieur est intrinsèque à l'être humain. En transférant dans le monde extérieur des reflets de sa propre intériorité il se potentialise et se transforme. La mémoire est sortie du psychisme au travers de la codification du langage. Nous nous sommes faits êtres sociaux et, en même temps, historiques, croisant le temps, unissant le passé et le futur au travers des générations. Le projet humain n'est pas simplement la réponse aux difficultés de cette ère mondiale, informatique et nucléaire, mais la concrétisation de l'impétuosité de la vie qu'il a lancée hors de lui-même il y a des millions d'années, en une future culture universelle.

A mesure que nous comprenons qui nous sommes, ce que nous sommes, notre destin acquiert des horizons infinis. Lorsque nous avons cru être les marionnettes de Dieu, notre science s'est arrêtée dans son développement, mais nous sommes parvenus à soupçonner un monde immortel. Lorsque nous nous

sommes vus comme des singes intelligents, nous avons possédé la Terre et y avons laissé notre empreinte « simiesque ». Actuellement nous comprenons la substance humaine en tant que liberté jetée au monde pour qu'elle se trouve elle-même. Ceci sous-entend la nécessité d'amplifier la conscience pour nous permettre de reconnaître de quoi il s'agit. Mais cette essence que je suis, peut être reconnue en l'autre être humain, de qui je dépends pour notre libération conjointe. C'est depuis ces espaces que se forme le projet humain, traduisant la même tension qui fut transmise de l'hominidé originel à ce moment de l'histoire auquel nous sommes parvenus.

Ce conflit des origines n'est pas propre à une culture, il ne correspond pas non plus à un laps de temps, il n'est pas non plus le produit d'un contexte de développement matériel. C'est la tension première du moment où la vie se synthétise en l'humain, c'est sa structure de base. La conscience traduit ce conflit originel en images communes, qui bien qu'elles suivent la même logique que les rêves ont une autre profondeur et d'autres cycles de durée. On appelle habituellement ce type particulier de rêves, qui engagent des ensembles, des « mythes ». Ces images mythiques traversent la préhistoire, et les différentes cultures traduisent au travers d'eux la même angoisse : un souffle d'éternité qui inspire à l'intérieur et expire vers la multiplicité sans parvenir à se compléter⁵⁶.

Les urgences de la vie quotidienne masquent ces signaux provenant des couches souterraines de soi-même. Les mythes culturels n'ont pas disparus, ils sont simplement ensevelis sous le sable du temps, mais il sont toujours là, et ils sont les fondements de notre compréhension du monde. Aux époques comme celle-ci, où les croyances se déstructurent, l'ouragan de l'histoire déterre les vieux mythes et leurs signaux se fraient un passage parmi les arguments de la rationalité. Toute pression intérieure est propre à la particularité humaine, elle est ressentie par chacun, mais certaines correspondent en plus à la structure de base de la conscience. Ce sont

56 « Le mythe raconte une histoire sacrée ; il relate un événement qui a eu lieu dans le temps primordial, le temps fabuleux des « commencements ». Autrement dit, le mythe raconte comment, grâce aux exploits des Êtres Surnaturels, une réalité est venue à l'existence... C'est donc toujours le récit d'une « création » : on rapporte comment quelque chose a été produit, a commencé à être... C'est cette irruption du sacré qui fonde réellement le Monde et qui le fait tel qu'il est aujourd'hui. Plus encore : c'est à la suite des interventions des êtres Surnaturels que l'homme est ce qu'il est aujourd'hui, un être mortel, sexué et culturel ». Cf. Eliade, M., *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard, Folio, 1963.

celles-là que le récit historique transforme en images qui mobilisent des peuples entiers. Les tensions originelles sont mêlées aux tensions quotidiennes et, chaque jour dans les rêves, elles sont traduites et elles orientent l'action vers le monde⁵⁷.

L'impulsion transcendante et la tension de la finitude se traduisent en images collectives. Cette composition plastique donne orientation aux ensembles. Tant que cette image collective est vivante dans la société elle n'est pas reconnue comme image de la conscience, elle est plutôt expérimentée comme « le bon sens », elle est présente dans tout ce qui nous paraît évident et qui guide la conduite. A leur déclin des sociétés entières se déstructurent mais dans ces grandes crises la conscience demeure disponible pour réinterpréter les signaux du monde intemporel et se lancer à la construction d'une nouvelle histoire vers le bonheur humain. Il est probable que, de façon concomitante à la révolution technologique, un nouveau mythe s'ajuste au plus profond de la conscience, pour impulser l'action. Peut-être quelque chose de supérieur à ce qu'on produit les cultures séparées les unes des autres. Peut-être impulsera-t-il l'action d'ensemble vers l'unité des êtres humains pour dépasser la douleur et la souffrance et, en dernière instance, pour dépasser la mort⁵⁸.

Toute fin est un début

Dans la crise que nous vivons aujourd'hui, toutes les cultures de l'humanité se rencontrent dans le même temps historique et s'approchent de la première civilisation planétaire. Un mythe agite notre esprit assoupi. C'est l'être humain qui s'éveille, une conscience lucide s'ouvre à l'univers, la nation humaine universelle nous aspire depuis le futur.

57 En faisant référence à sa théorie de l'inconscient collectif, Jung dira : « L'origine et la possibilité d'un tel comportement résident dans le fait que si les contenus de l'animus et de l'anima peuvent être intégrés, eux-mêmes ne peuvent pas l'être, car ce sont des *archétypes* et donc les pierres de fondement de la totalité psychique qui dépasse les limites du conscient et par suite ne peut jamais être l'objet de connaissance immédiate. Certes, les effets de l'animus et de l'anima peuvent être rendus conscients ; mais ils sont eux-mêmes des facteurs transcendants par rapport à la conscience, soustraits à l'opinion et à l'arbitraire. » Jung, C.G., *Aïon. Études sur la phénoménologie du soi*, Paris, Albin Michel, 1983.

58 Nous vivons un changement technologique sans précédent depuis la découverte de l'agriculture et la domestication de la nature. Ceci devrait nous faire supposer, qu'aujourd'hui déjà, s'ajustent les nouveaux mythes qui sont prêts à impulser le futur de l'humanité. La relation entre le récit mythique et les découvertes technologiques a été étudiée par Silo dans ses *Mythes Racines Universels*, Éditions Références, Paris, 2005.

Dans cette réflexion sur l'époque je tente de comprendre les directions que prennent les processus, la direction dans laquelle est lancée la flèche de l'intentionnalité, j'essaie d'observer les croyances d'un être humain qui découvre à peine qui il est et quel est son rôle dans cet univers d'inconnues. La domination sur la nature, sur l'énergie, sur la vie est notable : être en mesure de voir un match de football ou la chute des tours jumelles simultanément, sur toute la planète, à l'instant où cela se produit ; le déplacement de masses humaines en quelques heures d'un bout à l'autre de la terre ; les télescopes du désert d'Atacama scrutant le passé et le futur ; les vols spatiaux portant des messages chiffrés pour d'éventuels compagnons galactiques ; les connaissances sur les religions, les mystiques et les possibilités de la conscience ; la découverte toujours nouvelle de l'être humain et tant de choses qui sont déjà à portée de main nous placent à l'horizon d'un saut évolutif de l'humanité. Les vestiges de la préhistoire, les armes, la discrimination, la domination d'êtres humains par d'autres, la manipulation et toutes ces formes de violence qui nous enchaînent au passé, pourraient être surmontées par cet être qui se renouvelle et projette sa transcendance.

La traduction des images collectives qui ont mis en marche les premières civilisations, déjà disparues ou transformées, ont conduit à la rencontre des cultures survivantes d'aujourd'hui. Ces mythes pourraient avoir déjà rempli leur mission : nous amener jusqu'à ce moment, dans lequel une conscience planétaire qui reconnaît l'universalité de l'être humain se fait présente. Finalement nous sommes un être dans un monde. Cependant, même si nous nous maltraitons et que nous nous entretenons encore, nous sommes de plus en plus conscients de ce que nous nous faisons à nous-mêmes.

Si nous étions en train de faire une lecture approximative du moment historique, la dissolution actuelle, sociale, morale et culturelle, signifierait la porte ouverte à une grande possibilité. Ainsi, la tâche consisterait à générer les conditions pour l'apparition d'une conscience plus libre, en contact avec son sens transcendant.

La construction de l'histoire

Nous faisons face à l'emballlement d'une crise mondiale. Ceci pourrait se convertir en point d'inflexion. L'opportunité se présente d'orienter l'histoire vers une configuration sociale supérieure, une confédération mondiale de multiples diversités, coordonnées de façon autonome, avec une infinité de formes religieuses et irrégieuses, des modes de vie multiples, des modes de production de tout type, sans autre restriction que l'interdiction d'imposer son propre choix, convergeant dans la protection de la vie et de la liberté de l'autre dans le moindre recoin de la Terre.

Un gouvernement mondial pourrait devenir de plus en plus nécessaire à mesure que la concentration impériale échoue et que les états nationaux sont dominés par les régions continentales et intercontinentales. La diversité devra être acceptée et valorisée dans toute future organisation. Le problème, comme on peut déjà l'estimer, sera, la convergence des différences. S'il n'y a pas de facteur convergent on ne pourra pas freiner la déstructuration sociale et il n'y aura pas de puissance pour construire un futur. L'union par la force en concentrant le pouvoir, en uniformisant les modèles de vie, ne fait qu'accélérer la désintégration. Il faudra aller vers une confédération mondiale d'autonomies convergentes, où cohabiteront de multiples façons d'être, de sentir, de croire, de produire, de vivre et de créer.

A mesure que cette crise structurelle deviendra évidente pour tous, les institutions traditionnelles perdront toute crédibilité, les liens établis sur le mensonge se rompront, la méfiance augmentera et les options pour décider de sa propre vie se réduiront. Ce vide de l'âme facilite l'intériorisation du regard et son contact avec la force qui impulse l'être humain. Du fait de se produire collectivement, cela peut générer des événements extraordinaires, incroyables pour la raison, celle-là même qui est soutenue par les croyances mourantes. Je pense que cela va se produire, que c'est déjà en cours et que nous l'observons. L'apparition d'un phénomène psychologique propre à l'intériorité, sa reconnaissance par différentes couches de populations, met en échec la raison. Celle-ci devra s'ouvrir à de nouveaux modèles de la réalité, pour intégrer dans le rapport rationnel une nouvelle expérience qui montre la possibilité de vaincre le nihilisme. Plus encore, il est urgent pour la raison de proposer des modèles sociaux, psychologiques et historiques, qui

orientent la nouvelle force intérieure qui se fraie un passage depuis l'âme humaine. C'est urgent, car ce réveil de la force de vie et de la force spirituelle, dans les sociétés humaines, se heurte aux contenus désintégrés de la conscience, qui se sont accumulés durant le processus historiques des cultures ; ce choc déchaîne des déséquilibres individuels et collectifs⁵⁹, qui peuvent retarder le chemin du sens ou pire, mettre en danger l'humanité elle-même.

L'histoire se déplace à travers les générations qui s'expriment dialectiquement dans le centre social. Chaque génération active construit à partir d'un paysage (à partir d'un ensemble de croyances et de valeurs) qui est obsolète pour le monde dans lequel il leur est donné d'agir et qui choque avec les croyances et les valeurs (le paysage) de la génération plus jeune. Ce mouvement des générations construit l'histoire : ses âges, ses époques et ses moments⁶⁰.

En pensant aux générations futures, peut-être sera-t-il possible d'installer dans le paysage humain, un élément de type psychosocial pour générer l'option future de changer l'histoire. Un idéal qui orienterait vers les recherches correspondant aux plus originelles de l'humanité. Peut-être est-il possible de concrétiser un projet nécessitant pour sa réalisation que l'être humain tel qu'on le connaît se transforme lui-même. Peut-être qu'à partir d'une compression intégrale des apports culturels, de la science, de la philosophie, de l'art, de la religion et de la mystique, nous disposons des procédés psychologiques, individuels et collectifs, permettant d'approcher le regard intérieur de la connaissance de lui-même. Peut-être est-il possible de tenter une nouvelle interprétation de la réalité. Le défi réside dans le fait qu'un nouveau modèle du réel devra envisager la multiplicité de la vérité et non son absolu, l'histoire de la vérité qui bouge dans le temps, ce qui est existentiel dans la vérité pour chaque individu, et de là approcher les intuitions, les traductions, ou la reconnaissance de ce qui est commun et irremplaçable.

59 Nous voyons de plus en plus d'expressions de ce phénomène psychosocial en de nombreux endroits de la planète. Des mobilisations en masse, des débordements sociaux, des pillages spontanés, des guerres civiles, des massacres de masse, ils rendent compte d'une colère collective qui ne peut s'expliquer uniquement par réaction au mécontentement économique.

60 La dynamique historique basée sur le mouvement des générations est traitée de façon assez compréhensible dans le premier chapitre du *Regard du sens*, de Dario Ergas et Francisco Ruiz Tagle, Éditions Références, 2012.

Les nouvelles générations choisissent le monde qu'elles veulent construire, mais c'est aux générations précédentes qu'il revient de mettre en question ce qui est établi et de créer l'option dans l'imaginaire collectif de l'avenir ; générer, à travers sa lutte et son action, la nouvelle image du monde, pour que sa faisabilité soit considérées par elles. Alors que cette époque pousse ses derniers rôles, les éléments qui vont constituer la prochaine étape de l'humanité apparaissent. Des croyances et des valeurs sont déjà en germe, qui serviront de modèles à une concrétisation dans les temps à venir.

Il se pourrait même que jaillisse déjà une expérience bouleversante, inexplicable à partir des vieux paradigmes, et très difficile à interpréter par les individus qui la vivent. S'il en est ainsi, cela doit se sentir dans la propre vie quotidienne, parfois comme une douce espérance, parfois comme un changement des propres valeurs, soutenues pendant toute la vie, parfois comme une légère commotion en sentant l'humanité de l'autre. Ces étincelles d'une conscience de l'unité peuvent s'opacifier face à la monstruosité si voyante. Ces lueurs sont les signaux vers lesquels nous devons orienter la construction d'ensemble. Si de petits groupes, très divers, commençaient à reconnaître et à accepter ce type d'expériences surprenantes, ils pourraient s'intéresser à l'élévation de ce potentiel énergétique, le canaliser vers l'évolution de la conscience et organiser l'action, pour le changement des conditions sociales violentes⁶¹.

Nous sommes habitués à penser l'histoire à partir des pouvoirs qui dominent les scénarios à un moment donné. Cependant l'histoire se joue dans la vie concrète, dans le couple, entre parents et enfants, amis, groupes, associations, c'est là que

61 J'expose la façon qui me semble permettre la mise en place du projet que Silo a synthétisé comme « humanisation du monde ». Pour l'élaborer il a fallu, non seulement, une conception idéologique d'un nouvel humanisme, mais aussi une théorie de la conscience et de l'action pour découvrir quels changements sont nécessaires pour dépasser la souffrance et la violence. Son apport le plus important fut, peut-être, de mettre à disposition un procédé pour le contact avec l'expérience transcendante, sans utilisation de substances, ni d'appuis qui pourraient la dénaturer en l'attribuant à des extériorités. En outre, il l'a comprise non seulement à partir d'une mystique, mais aussi à partir de la Psychologie, en développant la traduction des impulsions, l'espace de représentation et les structures de conscience, en particulier la structure de conscience inspirée. La libre interprétation desdites expériences, permet leur exercice à partir de croyances diverses et particulières, une façon pratique de conduire l'expérience vers une amplification de la conscience et du sens. Quant à l'action, il a compris la violence que porte implicitement la morale externe et il a formulé des principes d'action valable, basés sur l'expérience de l'unité et de la contradiction. Dans tout le présent texte se reflètent ses enseignements et les réalisations de l'ensemble qui impulse ses idées.

s'enracine l'avenir. C'est dans les petites enceintes du vécu quotidien que s'expriment les nécessités et les changements possibles de l'être humain. L'attraction qu'exerce le pouvoir, détourne la recherche qui nous amène à nous unir : la libération de l'être humain de tout pouvoir qui le restreigne. Cette impulsion me fait découvrir que ma libération dépend de l'autre et en l'aidant à ouvrir son futur, l'unité grandit.

Insérer dans le paysage social un idéal qui donne orientation, particulièrement si on aspire à toucher les espoirs les plus profonds nichés en l'être humain, ne s'obtient pas avec des propositions théoriques. Il doit être vécu avec cohérence et s'exprimer au moyen d'actions, proches de la direction que l'on veut donner. C'est la tentative d'installer le but qui lui donne sa réalité. Ce sont les actions en vue d'un objectif qui le concrétisent et le transforment en projet. Les échecs successifs ne sont pas un problème, puisque l'intérêt n'est pas mis dans le succès, mais dans son installation dans le paysage humain planétaire, en tant qu'idéal qui donne orientation. Ce qui importe est la réunion de volontés vers la direction commune, la croissance de la force personnelle et d'ensemble, expérimentée dans l'avancée en vue de cette construction. Le travail accumulé dans cette recherche concrétise une image, abstraite à l'origine, en un sens de vie qui mobilise la diversité en un projet humain convergent.

Cet écrit a été une investigation sur les expériences bouleversantes auxquelles nous, être humains, accédons et sur leurs conséquences sur l'action. Il est motivé par la capacité qu'ont les expériences de sens à affaiblir la foi en la mort, et en leur importance pour proposer des significations qui réorientent les conduites humaines. La question de tréfonds était de savoir si elles pourraient participer à l'amplification de la conscience, au dépassement de la souffrance et à la guérison de la violence sociale et personnelle. J'ai également osé questionner sur l'élaboration possible de nouvelles idéologies et formes religieuses privilégiant l'être humain, dans son universalité et dans son existence particulière, avec l'objectif de nicher dans le paysage des générations futures qui construiront la civilisation qui s'approche, l'idéal de la nation humaine universelle.

ÉPILOGUE : **L'éveil de l'humanité**

Quand je parle du niveau de conscience de l'unité, que j'ai caractérisé par l'éveil du regard intérieur, je me réfère à une façon d'être, à laquelle j'accède sans effort et qui s'installe en moi, comme cela est arrivé à nos ancêtres hominidés avec le sommeil et la veille. Je mentionne un état qui dépasse la veille et fait pressentir un grand changement.

Si je remonte à un temps originel, et que j'observe le surgissement de l'Univers, la condensation de la matière, la naissance de la vie, la coordination de la conscience, cela me semble connecté à une impulsion évolutive, qui à partir de particules très simples, élabore des moments de plus en plus complexes. Il ne semble pas que dans cette spirale de la création, le créé soit jamais intervenu pour collaborer avec cette intention qui le précède. Cette impulsion, jusqu'à maintenant, a été suffisante pour que des combinaisons mécaniques, chimiques et biologiques fassent germer toute l'existence, y compris la vie et les espèces. Jusqu'à l'apparition de l'être humain.

Dorénavant, cet être commence, par son action, sa propre conquête et la conquête du naturel ; pour cela, il accumule son histoire, transfère le temps dans les générations, et réfléchit sur son origine et son sens.

S'il est vrai que le dépassement de la souffrance et de la peur de la mort est une nécessité, notre prochain pas sera d'atteindre la conscience de l'unité. Mais ceci ne sera pas le fait de l'évolution naturelle, mais parce que, dorénavant, l'humanité elle-même assumera son destin. Non seulement quant aux avancées scientifiques et techniques, qui améliorent la domination de la nature, mais aussi quant à son propre développement psychique et spirituel.

Si ce changement est obtenu dans de petits groupes, il est certain qu'ils essaieront d'influencer le processus historique, la science, l'art, la technique, la religion. Ils chercheront à créer des conditions sociales harmonieuses pour multiplier ce niveau de conscience majeur parmi les grands ensembles.